

ALBERT ERLANDE

Le Défaut de L'Armure



PARIS

BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITIONS

E. SANSOT & Cie

7, RUE DE L'ÉPERON, 7

DU MÊME AUTEUR

ROMANS :

La Tendresse, 1 vol., chez PAUL OLLENDORFF.

Jolie Personne, 1 vol., AU MERCURE DE FRANCE.

Le Paradis des Vierges sages, 1 vol., AU MERCURE DE FRANCE.

POÊMES :

Les Hommages divins, 1 vol., chez SANSOT.

A PARAITRE :

~~*Un Cinquième*~~ *Acte* (roman).

Les Hommages divins, 2e volume (poêmes).

Le Chant, La Détresse, La Flamme (drame lyrique).

A

Fernand Drogoul

Son Ami.

A. E

PREMIERE PARTIE

I

UN VOLCAN DE CENDRES

C'est le cabinet de travail d'un grand homme, mais entendons-nous, d'un littérateur illustre de l'an 190.. L'ameublement est simple. Des tableaux décorent les murs et quelques eaux-fortes. Chacun a son histoire. Allez voir Louis Darne au début de l'après-midi, il vous la contera. Tout Paris l'a entendue.

— C'était au temps où mon ami Manet, pauvre, bafoué, etc...

La suite se devine. Il a été le premier à défendre Manet. Qui n'a-t-il pas défendu ? Pour qui n'a-t-il pas lutté ? Combien de préfaces, d'œuvres posthumes n'a-t-il pas écrites ? Com-

bien de discours funèbres n'a-t-il pas prononcés ? Des portraits épars sur la cheminée et ornés de dédicaces reconnaissantes, prouvent à quel point il eut le don d'obliger. Mais, remarquez une chose, il n'y a là que des portraits de peintres, de sculpteurs, de musiciens, car il est un reproche que Louis Darne ne peut pas s'adresser : jamais il n'a consacré une de ses chroniques à un de ses camarades, à un homme de lettres...

Une bibliothèque fait le tour de la chambre. Les deux fenêtres donnent sur le boulevard de Courcelles. Darne voit le Parc Monceau, c'est un peu de campagne, des lilas au printemps, de jolies teintes à l'automne. Il peut voir aussi la statue de Guy de Maupassant, un confrère mort, mais qui se vend toujours.

Le bureau est encombré de livres brochés : des envois d'auteurs. Trois générations de poètes, de romanciers, de dramaturges lui adressent leurs ouvrages. Il a appartenu à toutes ces générations. Son œuvre est nourrie de ce qu'elles avaient de périssable. Rien ne séduit comme le clinquant d'une époque. Darne a de la manière et de la facilité. Le manoir romantique, le bandit, le bouffon, le valet sont exploités par les drames de sa jeunesse. Poison et coups d'épée mouvementent ses intrigues, que poétisent des clairs de lune et des sérénades sous des balcons. Il est près de Hugo, il monte vers Shakespeare. Les temples et l'impassibilité des Par-

nassiens l'ont ému. Il vient à bout d'une tragédie antique. Il excelle dans les chœurs. Il est lyrique, ses derniers recueils le prouvent. Il a fréquenté chez Stéphane Mallarmé. Il y a rencontré Henri de Régnier, il a payé son tribut d'imitation à l'école symboliste. Oh ! combien de chimères a-t-il fait se crisper en heurtoirs ! Tout cela est sans dangers. Ce qui est plus grave, c'est que Darne écrit le dimanche, à la « *Minerve* » un feuilleton littéraire plus attendu que celui de Faguet ou de Mendès. Depuis qu'il a contribué à créer une ou deux petites réputations, il ne parle plus dans ses chroniques que des livres de voyages et de science. Malgré cela, toujours il a sous la main l'œuvre de son visiteur, quand ce dernier en vaut la peine.

En pleine lumière, se dresse un pupitre. Darne compose debout. Il improvise, sur de grandes feuilles, jamais râturées, les vers appris par cœur et péniblement chevillés, à l'aide de dictionnaires, le soir, alors qu'il est seul, confortablement assis devant une petite table, les pieds dans une chancelière.

Darne travaille beaucoup. Il a près de lui, un meuble à rayons qui renferme 1.000 feuilles de tous formats et douze porte-plumes de grosseur et de poids différents : ses doigts se fatiguent vite. Il souffre de la crampe des écrivains et de bien des maux encore. Le voici : il entre : la tête, le cou, le buste ne font qu'un bloc. Les bras sont courts, pesants, arrondis comme des

parenthèses, les mains sont minuscules et potelées, les jambes raides, l'articulation des genoux semble rouillée. Il marche avec les mouvements de ces jouets automatiques qui se vendent, sur le boulevard, aux approches de la Noël. Le teint ? Imaginez le dos de ces chapons sous l'épiderme desquels on a glissé une couche de truffes. Les yeux [bleus peut-être] sont enchassés dans des chairs rouges, les cheveux sont gris, la moustache est élégante et la barbe rasée. Darne a soixante-sept ans. Il a connu Wagner, Hugo, d'Aurevilly, Scholl, etc... Il lui reste de ces amitiés, de l'emphase, de l'esprit parfois, et ce mélange donne l'impression que Darne est toujours jeune. La jeunesse ! ces syllabes le hantent. Certes, il est jeune. Il a les idées, le style, les enthousiasmes des jeunes gens. Lisez son article d'hier, sur « *Toute la chair et toute l'âme.* » Ce n'est pas un livre de voyages, mais bien un recueil de poèmes signés Marie Impéria.

« *Voilà qui est surprenant et joli infiniment, et cela est relevé, fouetté par... comment dirais-je ? ...une pointe, mais une pointe fleurie de lys et de roses... de sadisme... et, en outre, il passe dans ces poèmes un peu de l'âme exquise de Musset. Bravo Madame ! Votre sensibilité est d'un poète qui, tout en procédant de Baudelaire, se souviendrait de Ronsard et de Banville...* »

Il y a des fleurs, dans l'atelier de Darne. Elles peuvent passer pour des fleurs champêtres, qu'il aurait cueillies lui-même, à Marly, à Fontenay.

Il aime, en compagnie de peintres, de femmes, de poètes, aller déjeuner dans la banlieue, sous les tonnelles. Il est jeune ! Une allure un peu bohème lui sied. Sa tenue est négligée. Les bouts de sa cravate lavallière, mal nouée, tombent bien sur son gilet éclatant ; il le remarque devant son miroir qu'il consulte souvent. Il a été beau, dit-on. Des boucles abondantes ont couvert ses épaules, sa barbe fut soyeuse ; puis il s'est donné la silhouette d'un homme du monde. Dans dix ans, si sa gloire grandit, il aura la tête d'un patriarche : grande barbe et chevelure réapparaîtront.

Une automobile qui s'arrête devant la porte, le tire de sa rêverie. Il écarte les vitrines, reconnaît Paul-Emile Valcourt, le Directeur de la « *Minerve* ».

Que peut-il bien vouloir à Darne ?

Paul-Emile Valcourt est un grand seigneur. Il ne se dérange jamais. Il a acheté son journal 80.000 francs, il y a deux ans. Aujourd'hui il se tire à 1.500.000 exemplaires, menace le « *Matin* » et le « *Petit Parisien* ». Les rois comptent avec lui. Valcourt. Il est courageux, il ne recule ni devant un coup d'épée, ni devant un scandale, ni devant un chèque. Peut-être, un jour, en cour d'assises, saura-t-on qui il est, d'où il vient. Pour l'instant on sait qu'il est marié, qu'il entretient Jeanne Lormont dont l'hôtel, rue de Prony est splendide. Cette jeune femme blonde est capricieuse. Elle a joué au Français. On a crié. On

l'a vue au Gymnase, au Vaudeville, aux Variétés où son rôle comportait le chant d'une romance. Elle enthousiasma par la fraîcheur de sa voix. On parle d'elle pour l'Opéra-Comique. Valcourt est tout-puissant.

Il entre en coup de vent chez Darne.

— Bonjour.

Il se campe devant lui. Il est grand. Son manteau à larges revers est pincé à la taille, ses épaulettes exagèrent l'ampleur de son buste d'où sa tête sort, petite, triangulaire. Les cheveux noirs sont collés sur le front étroit, serré aux tempes. On dirait qu'il a écrasé de la cendre de cigarette sur ses joues... Elles sont grises, sa barbe drue est impossible à raser, les pointes de sa moustache cosmétiquée semblent être en bois, et relèvent, comme des crocs, les coins de ses lèvres. Il est trapu, Darne est replet.

— Deux mots à vous dire.

Mallard, le critique dramatique de la « *Minerve* » est tombé, le matin même, d'un praticable, pendant une répétition. Il s'est cassé la jambe gauche en deux endroits et s'est démis l'épaule. Il gardera trois mois le lit. Il y a six premières.

— Voulez-vous faire l'intérim ?

Darne se récrie. Il n'a pas une minute à lui. Il montre les livres à lire. Valcourt fait un geste : on a décidé de supprimer le feuilleton littéraire de la « *Minerve* ». Qui voudra des articles, les paiera, comme partout.

— Mais on payait déjà...

— Pas assez.

Darne proteste encore, il montre les feuilles noircies étalées sur le pupitre. Il a son œuvre ! Paul-Emile hausse les épaules.

— Votre œuvre ? Farceur !

Darne s'entête. Il ne peut pas consacrer ses soirées au théâtre, écrire des articles. Paul-Emile l'interrompt : les articles sont faits à moitié. Il n'y a plus qu'à ajouter quelques mots sur le jeu des acteurs, l'aspect des décors. Valcourt a des motifs pour que les chroniques soient signées Louis Darne. Il n'y a pas à réfléchir, mais à accepter. Jeanne Lormont ne peut pas souffrir Mallard.

— D'ailleurs il se ramollit, Mallard.

Darne ne dit rien, c'est un fait incontestable : Mallard n'a plus aucun talent. On a failli couper le service au journal, grâce à ses éreintements. Il se mettait à avoir des idées.

— Directeurs, auteurs et public ont assez de lui. Dix ans qu'il feuilletonne.

Darne et Valcourt se regardent. Ils se comprennent. Pour peu que la maladie dure... Darne est un vieux camarade de Mallard que la misère guette. — Bah ! — Des scrupules stupides, tout cela. Mallard quittera le journal de lui-même, le jour où on lui réduira les appointements.

— Ils étaient de...

— Vingt-cinq louis par mois.

— Vous me donnerez ?

— Soyez au journal à cinq heures — A propos, voici une note sur Jeanne Lormont. Arrangez-moi ça. Elle aime votre littérature. Venez prendre le thé à quatre heures, à côté, rue de Prony... Vous nous lirez...

Il sortit, bouscula, sans s'excuser, un visiteur qui entrait.

— Charmant, fit ce dernier.

C'était un petit homme grisonnant, sec, très droit et chauve. Il portait une impériale, des lorgnons bordés d'écaille noire retenus par un cordon épais. Il tendit la main à Darne :

— Je ne te savais pas occupé... Quel est ce Monsieur ?

— Tu ne le connais pas ?

— Non.

— Paul-Emile Valcourt.

— Oh ! Les directeurs viennent chez toi.

Il sourit malicieusement, s'installa dans un fauteuil.

— Oui, répliqua Darne. Je remplace Mallard à la « *Minerve* ».

— Tiens.

— Il s'est cassé les jambes...

— Et vous lui brisez les reins...

— Je fais l'intérim...

— Parfait.

— Ecoute, j'ai songé à toi, mais j'ai pensé que tu refuserais. Tu n'as jamais consenti à écrire dans les journaux.

— A signer des articles, rectifia le petit homme en rejetant sa tête en arrière.

— Comme tu voudras... j'ai accepté.

— Je t'en félicite, tu auras à faire.

— Semaine terrible, s'écria Darne en levant ses petits bras lourds. Des premières partout.

Il déplia un journal et lut :

— « *L'Autre* » de Salomon Daubey au Vaudeville ; « *Les Inflexibles* » de Lévy aux Variétés. « *Le Divorce* » de Mougot à la Porte Saint-Martin ; « *La Révolte* » de Jean de Fiercœur...

— Peste !... voilà un pseudonyme bien Français.

— Au théâtre des poètes : « *L'Idole* » de Moser...

— Un jeune encore...

— Oui, un jeune.

— Tu dois être enchanté, ils triomphent...

— Ils sont étonnants, les jeunes d'aujourd'hui, mon vieux Lautier, ils sont étonnants, ceux de 20 à 25 ans !... tous au mieux avec un ministre, tous intrigants, habiles, entraînés... oh ! nous avions d'autres jeunesses, nous autres ! Nous écrivions d'autres vers.

Lautier le regardait en hochant imperceptiblement la tête.

— Oh ! mais, reprit Darne, c'est un fort vilain tour que jouent les directeurs de théâtre à ces jeunes ! — Il se campa, les jambes écartées, les mains enfoncées dans les poches de son veston. — Un fort vilain tour ! « Comment, se disent-

ils, on nous reproche de ne rien faire pour ceux qui montent, eh ! bien, vous allez voir ! » Et le premier venu, recommandé par un politicien, une vieille dame ou un capitaliste, a sa machine en vers distribuée, montée, jouée!... et ces jeunes maîtres sont interviewés... On apprend, du jour au lendemain, qu'un nouveau génie est né. On publie son portrait. On apprend ainsi que Moser a horreur des chaussures en cuir jaune et des chaussettes en soie, qu'il a reçu, tandis qu'il se rasait, la lettre lui annonçant que sa pièce (laissée à coup sûr, chez le concierge du théâtre) était acceptée, qu'il s'est horriblement coupé avec son rasoir... qu'il appartient à un groupe de poètes en train de rajeunir le drame, la poésie... qu'il est chef d'école !... — La première a lieu, four noir. — Oh ! on n'embêtera plus les directeurs avec les jeunes...

La tête, le cou, le torse de Darne se renversèrent d'un bloc. Il vacilla. Sa face était pourpre.

— Et moi, j'ai attendu cinq ans pour ma première œuvre...

Il parla de sa jeunesse, décrivit l'horreur unique de ses débuts, la fierté de son attitude. Il s'emporta en oubliant toutefois que Lautier avait assisté à ses débuts, qu'ils avaient fondé ensemble plusieurs revues, collaboré aux mêmes feuilles, habité dans les mêmes garnis. Mais il y avait quarante-cinq ans et plus de cela.

—Oui, nous étions réunis autour d'une idée,

d'un même idéal sacré ! Nous étions des soldats groupés autour du même étendard, et chacun de nous était libre ! Nous avions parmi nous Verlaine, Barbey, Villiers, nous allions chez le Père...

Darne est magnifique, quand il célèbre ceux qui ne publieront plus.

— Et maintenant, nous sommes envahis, débordés... C'est terrible ! Mon cher, ces gens-là nous feraient crever de faim !

Lautier eut un sourire poli. Le mot de Darne était plein d'à-propos. On jouait de lui, ce soir-là, un opéra dont il avait écrit le livret, un ballet, un drame (de sa période romantique). « *Le roi sanglant* ». Il avait publié, dans l'année, deux romans, un livre de poèmes et réédité ses premiers essais.

— Tout cela se vend mal, maugréa-t-il. On a fait 3.000 hier et c'est la 15e du « *Roi sanglant*... » heureusement que j'ai un traité pour 100 représentations et que j'ai bien vendu en Amérique et que je traite avec l'Italie, l'Angleterre et l'Allemagne.

Il changea de voix :

— Et toi, que fais-tu ?

— Moi, répliqua Lautier doucement, je travaille. Il eut un mouvement de recul. Ses sourcils se froncèrent. Il raffermit ses lorgnons. Darne, tout en marchant, débita quelques phrases vagues sur le talent de son ami qui murmura enfin :

— Et le feuilleton littéraire de la « *Minerve* ».

— Valcourt le supprime...

— Ah !

— Je te l'aurais fait avoir, sans cela...

La conversation traîna quelque temps. Des ragots de librairie, des potins l'alimentèrent. Darne se plaignit de l'intrusion des femmes en littérature. Le domestique apporta une carte : Marquise de Maubrun.

— Faites entrer, tout de suite.

Lautier se leva.

— Je ne te retiens pas. Allons mon vieux, il faut avoir de la patience et travailler. Tout est là.

Il osait encore de telles phrases. Mais la tristesse de son camarade l'inquiéta. « Pauvre garçon, pensa-t-il, il a dû apprendre l'accident de Mallard... je lui avais promis de le faire entrer au journal dès qu'il y aurait une place... Bah ! ce n'est pas avec une vie irréprochable comme la sienne, avec deux volumes de haute critique et un roman qu'on se fait un nom à Paris, n'est-ce pas ?... »

Certes ! Une jeune femme fit irruption. Elle était petite, avait des lèvres charnues, un teint rosé, des sourcils fins, des yeux gris sombres, des dents luisantes et une auréole de cheveux blonds. Très maigre, pas de poitrine ni de hanches. Elle se jeta sur un fauteuil, s'écria :

— Maître, je suis aux cent coups. Je n'ai plus le courage de lutter. Tout le monde m'envie et me jalouse, on me persécute, c'est affreux !

Elle se déganta, se passa la main sur le front, une main chargée de bagues, et conta ses malheurs. La marquise de Maubrun, connue en littérature sous le nom de Marie Impéria, n'était satisfaite ni du public ni de la presse. Elle venait de publier son premier recueil de poèmes « *Toute la chair et toute l'âme* ». Cinq articles lui accordaient du génie, trois le plus grand talent, une dizaine un charme spécial et une sensibilité *bien féminine*, beaucoup la comparaient à Desbordes-Valmore, à Madame Ackermann et à ses contemporaines, mais un de ces articles relevait, dans son livre, quantité de fautes de français... et il était à suivre...

— C'est affreux !... Je suis furieuse — sa voix était désagréable et acide — et l'article est de Dalbret, un sot, un pédant, un rustre que j'ai prié à dîner... qui s'est assis à ma table, qui a mangé mon pain et pour qui Monsieur de Maubrun a été charmant ! C'est indigne. On ne me comprends pas... je n'ai jamais lu Desbordes-Valmore, j'ignorais l'existence de Madame Ackermann... j'ignore mes contemporaines. Ma sensibilité n'a rien de féminin... Avez-vous mon livre ?

Darne le lui tendit. Il était coupé. Son valet de chambre s'employait, une heure par jour, à cette besogne ; Marie Impéria lut :

« Je t'aime, avec mon sang, les pores de ma chair,
« Mes lèvres et mes yeux, mes mains et mes narines.

« Ma voix et mes désirs, mes dents, mon rire amer,
« Mes rêves, mes ennuis, mes extases divines,
« Printemps qui m'est ami, connu, soumis et cher,
« Printemps royal, fameux, troublant, chantant et clair,
« Maître des bois, des prés, des champs et des collines,
« Je m'offre, je t'appelle et me courbe et me tends,
« Je suis un arc, je suis une rose, une lyre...
« Je ne suis qu'un parfum, qu'un vertige, un délire,
« Je te chante et me tords à genoux ! Tu m'entends !
« Tu m'entends, tu m'entends...

Elle déclamait fort bien. Darne écoutait avec un sourire heureux. Ce n'était pas Desbordes-Valmore qui avait éveillé le génie politique de cette jeune femme. Elle venait à lui, se plaignait à lui, l'appelait Maître. Il reconnaissait dans les vers qu'elle lui lisait le souffle qui parcourait ses « *Odes à l'amour et au temps !* »

— Parfait... parfait... disait-il parfois devant une image imprévue... oh ! oh !... voilà qui est beau.

Et quand elle eut achevé le poème elle jeta le livre frappa des deux mains sur la table :

— Et on trouve que j'ai une sensibilité féminine !

Et au fait, elle étreignait tout, dans ce livre. La mer, elle la buvait comme une coupe de champagne ; elle caressait les monts comme des lévriers ; se couchait sur la plaine comme sur une ottomane...

— Et puis, ils me tueront ces gens-là... ils m'empêcheront de gagner ma vie ! On me traite

en amateur ! Je suis une femme de lettres ! Je dois vivre avec ma plume ! J'ai mes chevaux, mes chiens... mon mari a son écurie de course, nous avons nos autos... On n'a pas vendu trois éditions de mon livre en quinze jours, c'est une honte, c'est à désespérer ! Je vais faire du théâtre ! Vous verrez qu'on m'obligera à faire du théâtre ! Mais, Maître, vous répondrez à ces rustres, vous me défendrez, je compte sur votre article. Venez prendre le thé demain. Nous causerons, je vous gronderai comme je l'entends... Plutôt non, venez dîner...

Elle se lamenta encore. Elle voulait gagner de l'argent. Byron, Hugo en avaient gagné, Rostand, Prévost en gagnaient. Pourquoi n'en gagnerait-elle pas ? A tout compter, son livre lui revenait cher.

— C'est la gloire, observa Darne. Balzac l'a dit il y a fort longtemps déjà ; « La gloire c'est 2.000 francs d'articles et 2.000 francs de dîners. »

Non, ce n'était pas la gloire ! Et Marie Impéria désirait la gloire de Lamartine.

— La gloire, c'est improviser ses poèmes, sur le bord de la mer, les jeter dans les vagues, voir les vagues, les ramener sur la plage et entendre les jeunes filles et les pêcheurs et le peuple entier les chanter... c'est...

Un chef victorieux n'aurait pas souhaité un triomphe semblable à celui que décrivait cette petite femme jolie dans ses fourrures.

— La Gloire !...

Elle tira sa montre, s'écria :

— Je suis en retard, horriblement en retard... Je dois poser à trois heures devant le photographe de « *Fémina* », à trois heures et demie devant celui de « *L'Art chez soi...* » Je ne sais où donner de la tête... à demain, cher Maître... et des articles... il me faut des articles... et un nom, un grand nom...

— Un mot, chère madame, écrivez-vous en prose ?

— J'écrirai, si cela est nécessaire.

— Ayez un conte prêt pour...

— Ce soir ?...

— Non. Demain.

— Il le sera...

Elle lui tendit sa main qu'il baisa et disparut.

« La charmante créature se dit-il, mais sa fantaisie de millionnaire — gagner de l'argent avec ses livres — lui coûtera gros. »

Il ouvrit « *Toute la chair et toute l'âme...* » en lut des fragments, appela son valet de chambre, lui donna des livres à couper, s'accouda à son pupitre, écrivit :

« Viens avec tes œuillets, viens avec tes violettes,
« Tresse-les pour les fronts divins des vrais poètes,
« Jeunesse, ô lumineuse aurore de l'amour !

Il répéta : « ô lumineuse aurore de l'amour, » mais il ne put continuer. Il regretta de s'être

tenu loin du monde. Quelles passions n'aurait-il pas fait naître avec sa faconde de jadis ! Il imagina — [Darne était jeune] — de magnifiques aventures avec de fort grandes dames. Certes, il n'avait rien à envier aux plus grands ! Il regarda avec orgueil les cinquante volumes qu'il avait publiés, poèmes, romans, critique, histoire, drame, comédie, tragédie... mais une colère le secouait quand il songeait qu'aucun nom de femme ne suivrait la trace de son nom... il prenait pour une belle ligne d'art cette traînée de livres somptueusement reliés ! Non, il n'avait rien à envier aux plus grands ! Mais il ne pardonnait pas à Ronsard *Hélène et Cassandre* ; *Elvire* à Lamartine ; la *Guiccioli* à Byron ; il permettait au Dante sa *Béatrice*, car elle était morte enfant... Pas de légendes amoureuses ! Il marchait à petits pas, puis il inspecta le boulevard de Courcelles. Ses yeux s'arrêtèrent sur la statue de Maupassant.

« Une statue à Maupassant ! et pourquoi, s'il vous plaît ! Pour quelques nouvelles sans style, sans esprit... de la marchandise de journal ! Pour quelques romans sans personnalité, sans fougue, sans jeunesse... sans poésie ! Puis quel homme odieux ! »

Il le voyait toujours feuilletant le Gotha et comptant sur un carnet les visites qu'il avait à faire, pendant que lui, Louis Darne, exposait des théories.

Malgré cela, la statue blanche s'élevait au mi-

lieu de la pelouse verte. Des femmes qui passaient la regardaient et toutes ignoraient que tout près, habitait Louis Darne dont on jouait le soir même, un opéra, un ballet et un drame en cinq actes.

Il songea qu'il avait à rédiger une note, un petit article sur Jeanne Lormont, avant quatre heures, d'après les indications de Paul-Emile Valcourt. Et il songea à la vieillesse des grands poètes, à celle de Hugo, à celle de Chateaubriand, à leur gloire !

Leur gloire ? Ils la devaient à la politique. S'ils s'étaient contentés de rester des artistes, de simples artistes, il n'auraient pas connu des succès triomphants. Et à tout prendre, comme artistes !... Darne se le demande : qui lit les « *Martyrs* », le « *Génie de Christianisme* » et même « *La légende des siècles* » ? Sa carrière à lui est plus belle. Au lieu d'ennuyer ses contemporains avec des œuvres illisibles il leur chante la douce chanson des vingt ans », à son âge ! Il songe enfin à ceux de sa génération, deux sont à l'académie, ils n'écrivent plus, vivent de sinécures, sont entrés bien morts dans l'immortalité. D'autres sont employés par des politiciens à toutes sortes de besognes... ils sont journalistes, puissants, (Darne est en bons termes avec eux...), d'autres ont disparu, d'autres végètent, Lautier s'éteint dans le silence et dans l'amertume, il y a vingt ans qu'il ne s'est plus inquiété d'Emmanuel Genlis.

« Il faut vivre ».

Et il n'a rien oublié pour vivre. Il a su ignorer, se taire, manier le silence, décourager, se courber, servir.

Le timbre de la porte résonne. Le domestique, son coupe papier à la main, lui présente une carte : Jacques Viguiers.

— Faites attendre...

— Ce monsieur a dit que s'il fallait attendre il aimerait mieux repasser...

Jacques Viguiers ! ce nom ne lui est pas tout à fait inconnu. Il se souvint brusquement. Ce jeune homme était l'auteur d'une plaquette de vers hors commerce.

— Faites entrer.

Debout au milieu du salon, ses courtes jambes écartées, les mains dans les poches, la tête, le cou, le buste en arrière, Darne attend. Jacques Viguiers paraît. A première vue Darne juge qu'il se débarrassera facilement de ce visiteur. Jacques Viguiers a l'air timide. Il est de taille moyenne et bien vêtu ; on lui donne dix-huit ans. Une raie sépare mal ses cheveux ondulés et un peu longs, extrêmement fins et nuancés d'or, son front est bombé et lisse, ses sourcils arqués rejoignent la naissance de son nez délicat, où ne se creuse nul pli d'attention, ses yeux sont trop ronds, très bleus, ses paupières sont lourdes, bordées de cils serrés, sa bouche charnue est féminine parfaitement dessinée, le menton est ovale, le teint éclatant, aucun duvet ne se

remarque sur les lèvres et sur les joues rougies par le froid. Jacques Viguiers a l'aspect d'un adolescent, et a la tète inclinée sur l'épaule. C'est un visage sans caractère, pas de commissures, pas de rides, pas de stigmates, pas de mâchoires de brute. La décision, la volonté, la sensualité, l'ironie ne sont pas exprimées par ses traits. Il a la beauté de certains héros romantiques, figure de filles et cœur et muscles de lion... peut-être, on ne sait pas.

Il s'avance vers Darne qui lui tend la main.

— Vous êtes pressé, jeune homme, je le suis aussi.

— Nous nous entendrons à merveille.

— Asseyez-vous.

— Merci, cher monsieur.

Darne le regarde avec courroux. Les jeunes l'appellent cher Maître. La voix de Viguiers le surprend. Elle est chantante, pleine d'aisance et de dignité.

— Vous désirez ?

— Je vous ai envoyé il y quelques mois un volume de poèmes...

— Oui, répond Darne évasivement, une plaquette d'amateur, bien imprimée, qui vous a fait ça ?...

Viguiers s'accoude, sourit :

— Mon livre n'est pas un livre d'amateur. Je dois gagner ma vie.

Il avoue cela très simplement. Il devine qu'il donne à Darne l'impression d'une valeur à peu près négligeable.

— Gagner votre vie ? Vous n'avez pas d'emploi ?

— Non.

— Vous comptez sur la littérature ?

— Oui.

— Quel âge avez-vous ?

— Vingt-sept ans.

— Vous n'êtes pas Parisien ?

— Non, je suis du Midi de la France, de Runel, un village entre Nice et Menton.

— Et vous quittez un pays merveilleux pour nos brouillards... nos luttes...

— Vous le voyez. Je viens vous demander d'écrire quelques lignes sur mon livre, dans votre chronique...

— Comment voulez-vous que je parle d'un volume hors commerce, qui ne se trouve nulle part, qui n'existe pas plus qu'un manuscrit !

— Mais j'ai un autre recueil prêt et un roman. Un article de vous pourrait m'être utile.

— Publiez. Je vous jugerai.

— Aidez-moi. Les éditeurs ne veulent plus s'occuper que des écrivains ayant un public — Viguiers affecte une grande naïveté, Darne marche à petits pas. — La librairie, prétendent-ils, traverse une crise. Les revues, les livres à un franc tuent le commerce. Rien ne se vend plus sans réclame.

— Il faut en faire.

— C'est cher...

Darne pontifie, il parle de ses débuts, de sa

génération, de ceux qui sont arrivés et de ceux qui sont tombés en route, il parle des générations qui suivirent ; il fait le procès de la génération à laquelle appartient Viguiers. Il est sans pitié pour ces jeunes hommes, trop intelligents à son gré, sans idéal commun, sans croyances élevées ; tous romanciers, critiques, hommes de théâtre et parmi eux, pas de poètes, pas d'enthousiasme ; de l'intelligence, du savoir, de la manière sans contredit, mais pas de style ; il parle enfin des derniers venus.

— Vous avez vingt-sept ans, Monsieur, et derrière vous monte une autre foule qui ne partage plus vos idées...

Darne est lyrique, sa face est violette, ses paupières sont en chair rouge autour de ses yeux humides qui vont et viennent comme des boules de verre. Il dépeint la vie du littérateur à Paris. Le tableau est affreux. Il donne des conseils de père de famille. Puis, le ton se hausse. Il est encouragé par le silence de son visiteur. Il lui sert le discours de Vauthrin à Eugène de Rastignac et celui de Finot à Lucien de Rubempré. Viguiers très amusé, très maître de lui, trouve que Darne force un peu la note. Voilà qu'il se remet en scène, il montre les toiles ornant les murs.

— Savez-vous, que « *l'Olympia* » de Manet, qui, demain, sera au Louvre a excité la risée de ses contemporains, savez-vous...

Viguiers l'interrompt :

— C'est pour éviter de telles méprises que vous devriez nous faciliter nos débuts. — Parlez de mon livre.

Il demanda cela calmement, comme s'il s'agissait d'une chose naturelle.

— Il n'y a plus de critique littéraire à la « *Minerve* ». Je suis le premier à le déplorer.

— Je vous ai envoyé un conte, il y a deux mois, lisez-le, publiez-le.

Darne agacé ouvre un meuble, en tire une pile de papiers...

— Vous n'êtes pas le seul à attendre. Il y a là quatre cents contes... et savez-vous qui sort d'ici ? La marquise de Maubrun, Marie Impéria.

— Elle peut attendre. Elle est riche.

— Ayez de la fortune.

— Je n'en ai pas.

— Mon cher enfant, Maupassant a été dans un ministère, j'ai classé moi-même des rapports dans des cartons verts, j'en ai recopié pas mal...

— J'ai une bien mauvaise écriture, fit remarquer Viguiers...

Darne le considéra avec un peu de pitié et d'impatience.

— Et César Franck, le divin Franck a donné, toute sa vie des leçons de piano à de petites demoiselles... Le ministère est un excellent endroit pour prendre patience. Je peux dire pour vous un mot au ministre...

— Mon confrère Moser, commença Viguiers.

vous a porté dernièrement une nouvelle que vous avez publiée le jour suivant.

— Disposez des moyens de Moser, jeune homme, et apprenez un peu mieux votre Paris. — D'ailleurs Moser a le plus bel avenir. Il a vingt ans. Cinq actes de lui vont être joués. Il a un grand talent.

— J'ai peut-être aussi le plus grand talent. Lisez mes vers, lisez mon conte.

— Si vous avez le plus grand talent, il s'imposera. Remuez ciel et terre.

— C'est une bien vilaine besogne.

— Oh !... oh !... vous me semblez hautain.

Viguiers redressa la tête, examina Darne d'un air curieux.

— Vous me semblez aussi tout fraîchement arrivé de Province.

— Depuis six ans.

— Il n'y paraît guère !

Viguiers est abominablement antipathique à Darne qui reprend :

— Abandonnez cette désinvolture, cette fierté, croyez-moi — Il secoua sa tête — si vous souhaitez être quelqu'un, n'indisposez personne. — Il insista sur ces mots. — Ne soyez pas enclin à mépriser. Tenez il y a dans ma génération un homme que vous connaissez sans doute, Emmanuel Genlis.

Viguiers se leva :

— Je le connais, c'est mon maître et je venais vous entretenir de lui, vous proposer un article sur son œuvre...

— Cela manquerait peut-être d'actualité.

— Qu'en savez-vous ?

— Il est mort ?...

— Non, il meurt.

Et Viguiers ricana :

— Quand vous avez prononcé le nom d'Emmanuel Genlis, Monsieur, j'aurais dû vous laisser continuer. J'ai fait une gaffe. Je les accumule d'ailleurs, comme à plaisir, aujourd'hui. Vous m'auriez dit sans doute, que Genlis, par son orgueil, son attitude, a gâché sa vie, tué son talent, que vous jugez ses enseignements pernicieux, que sais-je ? N'alliez-vous pas me le citer en exemple et me montrer qu'avec des idées comme les siennes on n'arrive qu'à mourir seul, inconnu et misérable. S'il meurt ainsi, je vous le demande, à qui la faute ? J'ai parcouru vos huit livres de critique. Ils renferment tous les articles que vous avez écrits dans les journaux de Paris depuis trente ans. Le nom de Genlis n'y est pas prononcé une seule fois. Et pourtant il publiait alors. Vous savez qu'il a du génie. Qu'avez-vous fait pour lui ? Un éloge funèbre qui est prêt, dans un de vos tiroirs, sans doute et que vous ne manquerez pas, à titre d'ancien camarade, de débiter, les larmes aux yeux, à ses funérailles !

Il se recula, ses yeux loyaux, où brûlait une flamme, se fixèrent sur Darne, il l'examina de bas en haut, lentement.

— C'est une honte, monsieur, et je me fais

une joie de vous l'exprimer. Avec la place que vous occupez...

— Apprenez une chose, jeune disciple, quand on occupe une place comme la mienne c'est pour contenter ses clients et rien de plus !

Il montra la porte a Viguiers qui sortit sans hâte en murmurant :

— Pouah ! le vilain bonhomme.

II

LA VESTALE

Il passa chez lui, rue Galilée. Le concierge lui remit une lettre.

« Enfin », s'écria Viguiers quand il eut reconnu l'écriture. Il héla un fiacre, donna une adresse, boulevard Saint-Michel, déchira l'enveloppe. Elle contenait quatre grandes feuilles. Il lut :

Runel, 5 février 190...

Cher ami,

« *Voici plus d'un mois que je ne vous ai plus*
« *écrit. Je ne m'en excuse pas. Je constate. Je*
« *vous sais parfaitement heureux. J'ai reçu la*

« *visite de votre camarade Augeret. Vous l'avez*
« *prié, paraît-il, de me donner de vos nouvelles.*
« *Il s'en est acquitté en ami. Il a de l'esprit,*
« *mais un certain esprit, tout de même, auquel*
« *je ne suis pas habituée. Sa conversation est*
« *un peu audacieuse. J'étais seule. Maman était*
« *à Nice. Vous avez fait les frais de notre entre-*
« *tien. Au début, j'étais par trop gênée. J'eus*
« *vite fait, cependant, de me composer une figu-*
« *re pour écouter Monsieur Augeret me parler*
« *de vos maîtresses — j'écris ce mot sans vergo-*
« *gne — de vos petites vilainies. Vous êtes célè-*
« *bre, ou presque, dans divers restaurants de*
« *nuit. Vous prenez plaisir à mille folies. Vous*
« *ne travaillez jamais, vous êtes heureux ! Votre*
« *camarade n'a pas tari d'éloges à votre sujet,*
« *mais je l'aurais giflé. Il avait une façon de dire*
« *ce bon Jacques » qui m'exaspérait. J'avais*
« *peur, à tout instant, de voir arriver votre mè-*
« *re. Elle passe, comme toujours, ses après-mi-*
« *dis avec nous. Elle a quitté, sur ma prière, ses*
« *vêtements de veuve si tristes, elle s'habille*
« *maintenant en mauve...*

Des larmes montèrent aux yeux de Viguiers. Il froissa la lettre, murmura :

« Ce mufle d'Augeret ! » Il se fit arrêter devant un bureau de tabac, acheta des cigarettes. Il répéta « le mufle » — relut les dernières lignes et se dit : « Il a raison ! Je suis meilleur cabotin que je ne croyais. Et puis, faut-il être

stupide, pour envoyer en ambassade, auprès d'une jeune fille, un individu que l'on ne connaît pas. »

Car Daniel Augeret n'était pas son ami. Une simple camaraderie les liait, depuis une année à peine, exactement, depuis l'époque où ils avaient loué, de compte à demi, une garçonnière, rue Godot de Mauroy. Ils s'étaient rencontrés à la salle d'armes, chez des femmes, chez des littérateurs, chez Maxim, à Montmartre. Jacques s'était pris subitement de sympathie pour ce garçon pondéré, intelligent et débrouillard, dont il admirait les théories et l'attitude (Augeret ignorait tout le monde, ne lisait rien).

Augeret avait publié un roman « *Les Goulès* », — 10 éditions — dans lequel il traitait un sujet identique à celui des « *Vendangeuses* » de Paul Verneuil. Les volumes parurent le même jour. Une polémique s'ensuivit. Les éditeurs en profitèrent pour l'envenimer et pour lancer leur marchandise... et c'est ainsi que Daniel Augeret avait connu la gloire. Il était généralement haï. On ne lui pardonnait pas sa chance. Jacques le défendait et, peu à peu, cédant au besoin de se confier qui formait le fond de sa nature, il lui avait parlé de sa vie sans se rendre compte de l'infériorité dans laquelle il se mettait vis-à-vis de son camarade qui l'écoutait d'un air distrait... et quand Daniel était parti pour la Riviera, Viguiers l'avait prié d'aller jusqu'à Runel (la promenade était charmante). « Tâchez d'interroger

mon amie Suzanne Veyrel, que je sache si elle m'aime ». Evidemment, c'était enfantin, mais Jacques considérait Augeret comme un honnête homme et ne le croyait pas capable de le desservir.

« Quel mufle !... »

Il continua sa lettre :

« *Tout cela, cher Jacques, m'a un peu étonnée. J'ai pris vos lettres. Savez-vous qu'elles*
« *sont presque drôles ! Vous avez une manière*
« *de vous moquer de vous-même que je ne comprends pas très bien. Etes-vous toujours ainsi ? Cela ne vous fait-il pas mal ? Je me suis*
« *rappelée notre dernière entrevue. Nous emménagions. Il était cinq heures de l'après-midi. Il pleuvait. Les vestibules, les antichambres étaient encombrés de caisses, de meubles*
« *démontés. On entendait la voix de maman qui*
« *donnait des ordres aux ouvriers, on entendait*
« *leurs voix et leurs pas et le bruit de la pluie*
« *sur les arbres. Nous étions tristes. Nous causions. Je me dérangeais, de temps à autre,*
« *pour faire mettre un meuble en place. Vous*
« *étiez vraiment mon ami, vous aviez pourtant*
« *plus de réserve, moins d'abandon, l'atmosphère de ce jour de novembre, de cette maison où rien de familier ne vivait encore finit*
« *par vous attendrir. Puis vous m'avez regardée*
« *méchamment et vous m'avez demandé si on*
« *me verrait dans le monde » pendant l'hiver. Je*

« ne vous ai pas répondu. A mon tour, j'ai voulu « savoir ce que vous comptiez faire, vous avez « eu un geste vague et un sourire mauvais, une « voix désagréable pour me parler de vos tra- « vaux, de vos romans inutiles et légers, sans « portée, sans émotion, les charmants petits « riens comme les qualifie Monsieur Augeret. « Et vous rêviez autrefois, près de nous, de « beaux ouvrages, je vous admirais, moi ! Vous « êtes devenu, semble-t-il, un délicieux bouffon « qui consent, de temps à autre, à écrire en ama- « teur, de gracieuses choses, pour lesquelles « vous n'avez, somme toute, que du mépris. J'ai « interrogé, timidement, votre camarade sur « vos grande projets. Il a eu l'air de les igno- « rer. Puis il m'a examinée avec une sorte d'in- « dulgence qui m'a irritée et qui a blessé l'ami- « tié que j'ai pour vous.

« Ce brave Jacques, a-t-il murmuré, il y a une « heure de la nuit où il parle à tort et à travers « d'épopées, de drames lyriques, de romans en « plusieurs volumes, de Dante, de Shakes- « peare ! »

« A ce moment, mon amie Maud Dargeeling « est entrée. C'est une américaine ravissante, « très riche, elle est orpheline, elle habite Men- « ton, avec ses grands parents qu'elle adore. « Elle a voulu avoir mille détails sur vous. Elle « trouve vos nouvelles très « fascinantes ». Elle « a été enthousiasmée par le portrait que Mon- « sieur Augeret a dû retracer de vous. J'en ai

« rectifié cependant certaines lignes. Si je n'a-
« vais pas été là, sans nul doute, vous auriez été
« dépeint comme un Monsieur fort ennuyeux et
« ne parlant que de lui-même et de ses grandes
« pensées. — Etes-vous tous ainsi les uns pour
« les autres ?

« Maud compte aller vous voir à Paris, au
« printemps. Méfiez-vous, elle est coquette, très
« honnête et sans beaucoup de cœur. Elle est
« navrée que vous ne fassiez pas d'argent avec
« vos livres. Elle a l'intention de traduire votre
« Prince Inutile » en anglais. Alors, Monsieur
« Augeret lui a conseillé chaleureusement de
« lire, avant d'entreprendre cette tâche, d'autres
« ouvrages. Il a affirmé qu'il y avait parmi vous
« des jeunes gens qui écrivent de fort belles
« choses. J'ai lu tout ce qu'il nous vantait et
« comme il me demandait mon appréciation j'ai
« répondu « Moi, je n'aime que Balzac ! »

« Ça, c'est du Viguiers tout pur », répliqua-
« t-il. Je lui suis devenue antipathique pour
« ce mot. Je ne le regrette pas, il me déplaît. Il
« sait quelle affection j'ai pour vous, je ne peux
« pas lui pardonner de m'avoir parlé de vous
« avec une désinvolture odieuse. Ma lettre est
« longue et vous ennuie, je vous vole un temps
« précieux.

« Moi, entraînée par Maud, je vais dans le
« monde. J'ai passé des après-midi agréables à
« bord d'un croiseur américain où un cou-
« sin de Maud est officier. Nous avons

« dansé ; des nègres nous ont chanté des chan-
« sons de leurs pays. Je brode une nappe fort
« jolie. Adieu, Fantasio, soyez heureux, amu-
« sez-vous... »

« Elle aussi ! » murmura-t-il. Il eut un court vertige, un malaise lui souleva le cœur. « Eh puis, tant pis, je n'ai que ce que je mérite. Je suis heureux, après tout. »

Il y avait un post-scriptum.

« J'ai rencontré Norbert de Faye. Il a eu l'air
« gêné de me rencontrer. Il a bien changé. Je
« ne l'avais plus vu depuis l'été dernier. Figu-
« rez-vous qu'il revient de Biskra, du Sud-Algé-
« rien et repartira au printemps. Il nous a an-
« noncé que M. de Faye prenait sa retraite et
« qu'ils allaient tous s'installer définitivement à
« Runel. Comme vous pouvez le penser, maman
« et papa sont ravis, votre mère aussi. Ils vont
« pouvoir faire d'interminables bridges et se
« disputer, tout à leur aise, en bons voisins de
« campagne, pendant que Norbert jouera Bach
« et Wagner à son orgue. J'espère vous voir cet
« été. On a fait nettoyer la Sarette, notre pe-
« tite rivière est belle, par endroits, comme un
« fleuve ».

Le fiacre s'arrêta, Jacques en descendit et fit quelques pas dans le Luxembourg.

« Oh ! charmant, s'écria-t-il, l'esprit frappé par une pensée soudaine, si l'amour divise deux vieux frères comme Norbert et moi ».

Ils avaient été élevés ensemble, ne s'étaient quittés, qu'à l'époque où Jacques s'était installé à Paris. Ils se revoyaient tous les étés à Runel, où Norbert vivait en gentleman-farmer et en sage. Il passait ses journées dans son cabinet de travail, faisait des mathématiques, jouait de l'orgue, ou bien chassait et courait la campagne avec ses chiens. C'était un de ces esprits, comme on en recontre parfois en province, délicat, profondément érudit et sérieux, plein de bonhomie, de santé, de joie et de séduction.

Riche et influent, grâce à son père, sénateur des Alpes-Maritimes et maire de Runel, il savait obliger. Bon nombre de ses camarades de lycée lui devaient leur situation. Il n'en disait rien — eux non plus d'ailleurs — on le considérait comme un égoïste. Il ne détruisait pas cette légende se plaisait même à l'accréditer. Il ne désirait qu'une chose : être heureux, indépendant et utile à sa manière. Ayez un service ou un conseil à lui demander... Il paraîtra ne faire aucune attention à ce que vous lui direz. Il examinera des bibelots, s'allongera dans un fauteuil, fumera ou se promènera de long en large. La semaine suivante, vous recevrez un billet, dans lequel il vous spécifiera, en phrases sèches, ce qu'il a fait pour vous. Ne le remerciez pas. Votre visite ne

lui procurerait aucun plaisir. Le trait essentiel de son caractère est la bonté ; celui de son intelligence, le mépris. Sur son piano : Bach, Beethoven, Wagner. Dans sa bibliothèque : les Tragiques Grecs, Gœthe, Shakespeare. Contre ses murs, des reproductions de tableaux italiens. Et c'est dans le culte de ces vieux maîtres qu'il avait élevé Jacques comme un frère plus jeune et plus faible. Il l'avait vu partir pour Paris avec méfiance, six ans auparavant :

« *Tu dois te rendre compte, mon cher Jac-*
« *ques*, lui avait-il écrit, *que tu n'as aucune des*
« *qualités d'un Rastignac ou d'un Rubempré,*
« *c'est-à-dire, aucune des facultés qui permettent*
« *à un jeune homme frais émoulu de province,*
« *d'être quelqu'un, au bout de deux ou trois ans.*
« *Sauras-tu te pousser dans le monde, t'y faire*
« *des relations, les utiliser ? Es-tu ambitieux ?...*
« *Je ne le crois pas. Je t'ai regardé vivre. A vingt*
« *ans, ton caractère n'est pas nettement dessiné.*
« *Peut-être parce que la vie ne t'a pas encore*
« *mis dans une situation assez grave pour que*
« *ton énergie et ta volonté puissent entièrement*
« *se manifester. En auront-ils l'occasion à Pa-*
« *ris ? Mais prends garde. Tu auras à lutter con-*
« *tre la première impression que tu produis. Tu*
« *ne t'imposes pas. Je me souviens de tes an-*
« *nées de collège. Tu y as été épouvantablement*
« *malheureux. Ni bon, ni mauvais élève, tu te*
« *laissais aller, tu étais l'ami de tous tes cama-*

« *rades. Quelle faute ! Tu n'as jamais, que je*
« *sache, haï ou aimé sérieusement. Tu flottais*
« *dans une demi-affection qui amollissait tes*
« *pensées. Tu as vingt ans. Dis-moi, quelles*
« *sont tes croyances politiques ou religieuses ?*
« *La seule idée de ton service militaire te ren-*
« *dait fou. — Question de tempérament qui ne*
« *se discute pas. — J'ai remarqué une chose,*
« *que seuls les gens qui ont été heureux au col-*
« *lège ou à la caserne, (et j'en suis, tu le sais),*
« *sont à l'aise dans la vie. Il faut avoir pour cela*
« *une qualité d'intelligence que tu n'as pas et je*
« *t'en félicite, car sans cela tu ne serais pas*
« *poète.*

« *Poète, tu l'es. Mais tu n'es que cela, absolu-*
« *ment que cela, et c'est pourquoi je tremble de*
« *te voir partir. Tu songes à Paris, comme un*
« *provincial. La ville à conquérir !... Mon pau-*
« *vre Jacques ! Non, cette agitation n'est pas*
« *pour toi. Tu es poète, je te le redis, et non*
« *homme de lettres, cela est terrible. Devien-*
« *dras-tu homme de lettres ?... Ecoute, Jacques,*
« *ce n'est que dans le silence, la tranquillité,*
« *que tu écriras tes poèmes. Il faut un calme de*
« *bourgeois pour faire du tourmenté, du subli-*
« *me, remarque je ne sais plus qui. Tu n'es pas*
« *armé pour la lutte, n'en rougis pas. Elle est*
« *sans aucune beauté. Tu souffriras de ne pou-*
« *voir t'y mêler et si tu descends dans la lice,*
« *comment en sortiras-tu ? Reste parmi nous.*
« *Ton art ne réclamera pas tout ton temps. S'il*

« le faut, prends bravement un métier qui te
« laissera des heures libres. Que ton existence
« soit noble, tu deviendras un grand artiste ;
« des gens que tu admires ont travaillé. Tu n'as
« pas besoin de connaître la vie qui s'agite au-
« tour de toi et qui te débordera. Les obstacles,
« les trahisons, les déboires, ne sont pas faits
« pour stimuler ton énergie. Crois-moi, re-
« viens ».

Jacques avait haussé les épaules en lisant cette lettre : « Un peu trop paternel, ce bon Norbert ». Il ne l'avait plus tenu au courant de ses travaux et de Faye n'avait plus été renseigné sur la vie que menait son ami que par les romans qu'il avait publiés et il les considérait comme du temps perdu et du talent gâché.

— Paris ne te vaut rien.

Et Jacques avait vanté « cette atmosphère de fièvre qui ne se respirait que sur le boulevard » et déclaré qu'il ne quitterait Paris que pour voyager. Puis il avait reproché à Norbert son existence sédentaire :

— Avec ta fortune, je partirais, je visiterais les Indes, le Japon, l'archipel Malais, le Brésil...

— Mon cher, on ne me verra en Afrique ou en Asie que lorsque je serai amoureux ou fou.

C'était le souvenir de cet entretien qui poursuivait Jacques. Evidemment, de la part d'un

garçon comme Norbert, cette expédition dans le Sud-Algérien était une extravagance. Fou? Norbert ne l'était certainement pas.

Amoureux? Ce n'était guère probable.

« Oui, mais pensa Jacques, pourquoi ce départ mystérieux. Aimerait-il Suzanne? Nous ne nous sommes jamais entretenus d'elle. Au fond de cette réserve instinctive dont nous ne nous sommes jamais départis, y avait-il de la méfiance ou de la jalousie? — Et puis, est-ce que j'aime Suzanne? Franchement je l'ignore. — Et elle, m'aime-t-elle? Je l'ignore aussi, elle m'admire bien un peu. Je lui ai fait partager mes idées et mes goûts... et ce sont ceux de Norbert. S'il l'aimait?... Quelle serait sa conduite dans une rivalité sentimentale? »

Norbert était riche, Suzanne l'estimait. Elle avait vingt ans, pas de fortune, sa vie à faire, son bonheur à assurer.

« Certes, un beau parti que Norbert, tandis que moi... »

Lui? ses ressources, les voici : vingt louis que lui envoyait sa mère et ils provenaient d'une pension que servait mensuellement M. Parlier à la veuve de son associé. Et cette pension pouvait être supprimée ou diminuée. Jacques serait alors obligé de retourner à Runel, de travailler, parce que gagner de l'argent avec ses livres, il n'y comptait pas. Depuis qu'il était à Paris, il ne s'était fait aucune « relation utile ». Il se sentaitdans la posture d'un débutant. L'accueil de

Darne venait de lui prouver. Une lettre, où son éditeur lui avait annoncé, quelques semaines auparavant, sa décision de ne publier que des « auteurs connus et ayant une clientèle », le lui prouvait davantage encore. Il ne découvrait en lui aucun ressort, aucune faculté, aucun courage, pour faire ce qu'il eût été loyal et nécessaire pour gagner sa vie. Sa lâcheté le dégoûtait, mais qu'y faire ? Il ne se passait pas de semaines, sans qu'il allât, dans une revue, un manuscrit sous le bras. Il attendait dix minutes, un quart d'heure, s'assurait que sa démarche était parfaitement inutile, la remettait à plus tard et s'enfuyait... et il en était ainsi depuis huit ans bientôt !

Ah ! Suzanne Veyrel, petite vestale, déchirez vos bandelettes. Le feu sacré est bien éteint !

Tout en flânant dans le Luxembourg, il pensa au crépuscule du dernier été, où, après avoir joué l'ouverture des *Maîtres Chanteurs*, Norbert lui avait demandé s'il abandonnait les poèmes qu'il avait rêvé d'écrire autrefois. Ils revenaient de Bayreuth et avaient entendu la Tétralogie, Parsifal, Tristan et seules les œuvres de cette envergure leur semblaient valable. Les fenêtres du cabinet de travail de Norbert étaient ouvertes sur le parc, les arbres étaient immobiles, les dernières cigales criaient, agraffées sur l'écorce des pins. L'air chaud était embaumé et Jacques avait lu à son ami le début de la « *Créa-*

tion » : un chœur où les éléments à peine sortis du chaos fondaient leurs chants émerveillés dans une vaste symphonie naturelle.

— Norbert, c'est beau, n'est-ce pas ? mais beau d'une façon absolue.

Ses yeux étaient pleins de larmes reconnaissantes. C'était la première fois qu'il parlait de son œuvre.

— Oui, mon petit, il faut finir cela, ne travaillez qu'à cela. Le reste !

Jacques avait eu un geste vague et désespéré. *Le reste*, c'est les romans qui se vendent, c'est ce qui fait un nom.

Des voix les avaient interrompus. Ils se penchèrent à la fenêtre et virent, au détour d'une longue allée de tilleuls, Madame Viguiers et Suzanne. La jeune fille était vêtue de blanc, les bords de son vaste chapeau de paille étaient maintenus par un voile de gaze bleue et ses cheveux noirs, coiffés en bandeaux lâches et ondulés. encadraient sa figure ovale. Elle tenait Madame Viguiers par le bras, s'inclinait vers elle pour lui parler, paraissait avoir mille attentions pour la vieille dame. Elles s'étaient arrêtées devant un rosier pour respirer une rose qu'elles ne cueillirent point. Et une émotion infinie avait pénétré le cœur de Jacques. Il les appela. Ils échangèrent quelques paroles. Elles s'étaient assises sur un banc, dans un bosquet, où la musique arrivait jusqu'à elles.

— Mon cher Norbert, je vous dois de bonnes

heures, je viens souvent vous entendre sans que vous le sachiez... Vous remplissez d'harmonie la campagne du soir et les bords de la Sarette, grâce à vous, sont un enchantement... et toi mon fils que lisais-tu donc?... Je ne te connaissais pas cette voix terrible...

— Ni moi non plus, avait ajouté Suzanne, ou tout au moins, je l'avais oubliée... Monsieur ne me lit plus rien...

— Jacques me déclamait des choses fort ennuyeuses, avait répliqué Norbert, en tapant vigoureusement sur l'épaule de son ami, ennuyeuses, mais très belles.

— Vraiment, s'était écriée Suzanne.

Le retour fut délicieux. Ils longèrent les bords de la Sarette presque à sec. La nuit tombait et l'orgue de Norbert mêla son chant aux bruissements qui s'élevaient des arbres et des prairies. Jacques avait glissé son bras autour de la taille de sa mère qu'il embrassa brusquement.

— Eh bien? mon fils, que vous voilà tendre.

— Je suis content! Sa main rencontra celle de Suzanne qu'il garda.

— Etes-vous aussi heureux qu'à Paris? Avec votre vieille provinciale de mère? avec vos amis, à la campagne?

Il ne répondit pas. Certes, il était heureux. Madame Viguiers le sentait. Elle n'insista pas. Ils allèrent plus lentement. Elle avait compris quelle tristesse et quel découragement cachait l'attitude qu'affectait Jacques même avec elle depuis quel-

ques années ! Et il ne l'avait pas trompée. Il s'en doutait bien un peu. Et chaque fois qu'elle avait essayé de l'interroger, il avait détourné l'entretien.

La pensée que son enfant, avec son caractère insouciant, son incapacité absolue pour travailler, se débattre, pourrait se trouver sans ressources, affolait Madame Viguiers. Que deviendrait-il, si M. Parlier leur supprimait la pension qui les faisait vivre et qu'il n'était pas obligé de fournir ? Elle tremblait, chaque trimestre. La peur de ne rien recevoir la torturait. Elle passait ses heures d'insomnies à faire des comptes. Elle avait pour quinze mille francs de bijoux, des tableaux, de belles dentelles... elle vendrait tout, elle en tirerait une cinquantaine de mille francs. En dépensant cinq mille francs par an, leur vie serait assurée pour dix ans... et puis ?... Elle ne découvrait en elle aucun courage. Ces angoisses constantes avaient détruit sa santé. Son mariage, la naissance de Jacques, la mort de son mari, voilà toute son histoire. Monsieur Viguiers ne l'avait pas tenue au courant de ses entreprises. Jeune femme, elle continua, pour ainsi dire, la vie qu'elle avait menée chez ses parents, des gens très simples, mi-citadins, mi-campagnards, vivant des produits de leurs terres. Elle n'avait jamais eu de goût pour le monde, n'aimait que sa maison, ses fleurs, ses bijoux et son fils qu'elle ne sut pas diriger, et dont elle croyait l'existence toute tracée, s'imaginant

qu'après avoir fait son droit, il épouserait Suzanne, achèterait une étude, et s'occuperait d'art à temps perdu. Beau rêve !... Elle ne se faisait pas à son écroulement. Pourtant elle espérait encore. Jacques venait tous les étés à Runel. Comme il était heureux ! Il partait à regret, bien portant, sa figure féminine hâlée par le soleil, les joues pleines. Il n'avait pas interrompu sa correspondance avec Suzanne. Elle avait la certitude qu'ils s'aimaient.

Jacques s'était assis sur un banc, devant une pelouse verte où couraient des merles. Il sentait s'éveiller en lui des souvenirs que la jalousie et la crainte rendaient plus intenses. Il évoqua Suzanne et Norbert. Il les imagina mariés. Il se vit, entrant chez eux, restant leur ami. Non ! cette situation serait intolérable, impossible. Suzanne l'aimait. — « Evidemment, pensa-t-il, mais cela ne peut pas l'empêcher d'épouser Norbert. Elle n'osera pas résister à sa famille ! Partie perdue !... » comme toutes celles qu'il jouait d'ailleurs ! Il songea à Madame Anne-Marie Loret qui le désespérait, le charmait, l'attirait, à cette créature inconséquente qu'il n'avait plus revue depuis quelques semaines, qu'il regrettait et qu'il désira tout à coup. Il songea désespérément à cette blonde et folle Anne-Marie, sa Marion, maîtresse véritable de l'âme artificielle qu'il s'était donnée et qu'il portait comme une armure de plomb qui le protégeait mal et dont le poids l'accablait.

III

UNE FIGURE PARMI DES MASQUES

Il se leva, marcha. Il était quatre heures. Devant un bosquet, il aperçut un jeune homme qui avait posé près de lui une boîte à violon et qui jetait des miettes de pain aux ramiers et aux moineaux. Jacques l'appela :

— Eh bien ! Mancel ?

— Tiens, Viguiers.

— Que faites-vous ?

— Vous voyez... c'est charmant. Banville avait raison. Le Luxembourg est le Paradis du monde. Regardez, ces gazons, sont-ils verts ? et ces arbres, forment-ils des lointains assez flous ? Quel joli moment que l'hiver ? ces statues, ces

balustrades, ces pièces d'eau, ce palais? Nous ignorons que c'est le Sénat, nous autres, et ces enfants...

Ses regards se promenèrent quelques instants sur le parc, puis il lança ce qui lui restait de pain aux oiseaux, ramassa sa boîte à violon.

— Je suis à vos ordres, Viguiers.

— Je vous admire, Mancel.

— Quelles jolies teintes... sur les arbres.

Tout était rose et doré et la brise avait une odeur, comme dans les sous-bois. Mancel la respira.

— Il devrait être interdit de travailler par des jours pareils, s'écria-t-il.

Il ôta son chapeau. Il avait une tête comme les artistes d'aujourd'hui ne s'en font plus. Une barbe blonde encadrait son visage, une barbe légère et fine qui n'avait jamais été rasée. Les moustaches très courtes suivaient la ligne des lèvres. Des cheveux abondants rejetés en arrière découvraient son front lisse et bombé. Mancel était anarchiste et très doux, croyait en l'humanité, au retour de l'âge d'or.

Il tenait parfois, au milieu de ses amis et de ses camarades, des discours enfantins qui faisaient sourire. Son éloquence était sans arme devant l'ironie ou la logique, mais sa voix était chaleureuse. Il plaisait, il amusait. Premier prix du Conservatoire, il aurait pu faire une belle carrière, mais il n'aimait pas la musique qu'il aurait dû jouer pour cela. Un soir, à la

salle Erard, en achevant la phrase d'un concerto composé par un de ses maîtres, il s'était écrié : « Dieu que c'est donc mauvais ! » et il était resté la tête basse, son violon dans une main et son archet dans l'autre... puis il s'en était allé. Quelques leçons, de petites rentes le faisaient vivre. Il rédigeait la critique musicale dans de jeunes revues et à l' « *Aurore* » où il donnait aussi des articles politiques. Il s'était lié avec des jeunes gens de son âge, peintres, sculpteurs, poètes, s'intéressait à leurs travaux, à leur réussite. Il habitait rue des Ecoles, avec une jeune femme un appartement composé d'un vaste atelier servant de salle à manger ; d'une chambre à coucher ; d'une salle de bain et d'une volière... Elle occupait la pièce la plus ensoleillée de la maison. Elle renfermait des perruches vertes à tête jaune et zébrée de lignes noires, des tourterelles poignardées, des diamants à goutelettes, des bengalis frileux, des rossignols du Japon espiègles et fins comme des acrobates, des canaris hollandais étiques, tapageurs et méchants. Quand on les effrayait, c'était un éblouissement, un tourbillon léger et soyeux qui se déplaçait, tapissant comme une floraison soudaine et multicolore, les parois de cette vaste cage, où enguirlandait comme des orchidées les rameaux du bel arbre artificiel qui l'ornait. Mais il était une chose que Marcel préférait aux gazouillis et aux couleurs de ses oiseaux captifs et même à son art : c'était le chant des rossignols. Il était resté

des nuits entières, au Bois ou sur les fortifications, pour l'entendre. Il connaissait les taillis où les mâles venaient essayer, comme sur des estrades, leurs voix de contraltos. Il s'étendait par terre et quand, grâce à la lune, les arbres se découpaient en noir sur le ciel lumineux, il voyait, pour son plus grand plaisir, le magicien dont les ailes étaient gonflées et qui renversait la tête, possédé lui aussi, semblait-il par son hymne éperdu.

— Cela me semble bizarre de vous rencontrer ici, Viguiers, vous promenant comme un étudiant ou comme moi, vous qui êtes un monsieur très chic... un habitué des grands bars et des restaurants...

Il y avait une pointe de moquerie dans la remarque. Viguiers eut un geste obsédé, s'écria :

— Oh ! je vous en prie, mon cher.

— Si je vous ai froissé...

— Non, mais vous exagérez, on exagère. Si vous saviez...

Sa voix était devenue tout à coup tremblante. Il allait, pour un peu, confier ses ennuis, à ce garçon qu'il connaissait à peine, parce que son caractère et sa vie lui étaient sympathiques, mais il reprit :

— Je vais achever l'après-midi chez Genlis.

— Emmanuel Genlis.

— Oui.

— Ah ! s'écria Mancel, quand nous avions seize ans nous cachions ses « *Chants noctur-*

nes », son « *Prométhée outragé* » entre nos livres de classe ! — Voici quinze ans qu'il ne publie plus rien !... Que fait-il ? Comment l'avez-vous connu ?... cela m'intéresse... il n'a plus aucun nom...

— Je suis allé chez lui, il y a deux mois, après avoir relu les ouvrages dont vous me parlez. Il demeure tout près d'ici, boulevard Saint-Michel...

— Nous sommes presque voisins.

— J'ai eu toute les peines du monde à découvrir son domicile. Son éditeur m'avait envoyé rue Bonaparte, dans une maison meublée où il n'habitait plus depuis dix ans. J'ai couru rue de Rennes, rue Notre-Dame-des-Champs, et enfin boulevard Saint-Michel... Je me suis trouvé en face d'un vieillard glabre portant une grande chevelure blanche. Ses traits rappellent un peu ceux de Leconte de l'Isle. Il était assis devant une grande table et enveloppé dans un manteau de roulier. Il m'accueillit avec une politesse un peu froide et, sans se lever, m'indiqua un siège. Je lui dis, à brûle-pourpoint, que je le considérais comme mon maître... oui, mon maître, cela vous surprend qu'Emmanuel Genlis, soit mon maître... et que je désirais le connaître avant d'écrire une étude sur son œuvre... Son teint s'enflamma. Il balbutia quelques phrases inintelligibles, entrecoupées par une sorte de ricanement guttural. Je fus impressionné par la fixité de ses yeux. Sa tête s'avançait vers moi et se

reculait, paraissait entrer dans ses épaules. Je compris qu'il souffrait. Je me dressai, il me fit signe de me rasseoir, se passa la main sur le front, une main longue, osseuse que des tremblements agitaient. Quand il put parler, il s'excusa. Je l'interrogeai, il me répondit que ces malaises étaient fréquents, l'âge, le travail... Puis il regarda autour de lui, son torse se raidit, il appuya ses deux poings fermés sur la table, me demanda qui j'étais, ce que je faisais, ce qui m'amenait vers lui, d'une voix bizarre. Notre conversation devint alors naturelle. Je lui parlai de lui, de son « *Prométhée* ». Il m'écouta curieusement. Ses regards d'halluciné m'inquiétaient, je n'osais prolonger ma visite. Je le quittai. Il me laissa partir d'un air distrait. Sur le palier obscur je me heurtai à une femme qui me demanda : « Comment est-il, docteur ? » C'était sa concierge qui lui sert aussi de femme de ménage et parfois de garde-malade. Je lui expliquai que j'étais un ami de Monsieur Genlis et elle me renseigna sur l'état du poète : « Il a des crises terribles, me dit-elle, une sorte de folie... et alors il déclame comme un acteur, avec de grands gestes. Un jour, il a déchiré ses vêtements en criant qu'il était crucifié, qu'un vautour lui mangeait les entrailles et il implorait et il suppliait, il renversait la tête comme un agonisant, puis il s'est apaisé, a murmuré des choses gentilles qui le faisaient pleurer et tout à coup il reprit ses hurlements et tomba

accablé, stupide. Après ces crises il ne se souvient plus de rien et semble pendant quelques jours un autre homme. » — Elle m'apprit qu'il vivait seul, que personne ne venait le voir qu'il sortait rarement et la nuit, qu'il était ordinairement très doux, se laissait soigner comme un enfant par le docteur du quartier, mais qu'il n'était pas raisonnable de travailler jusqu'au matin, à son âge, avec sa santé. Je donnai mon adresse et mon nom à la concierge en la priant de m'avertir si quelque catastrophe survenait. Je suis retourné le lendemain chez Genlis et le jour suivant... J'ai la certitude que mes visites lui sont agréables. Je voudrais créer un mouvement autour de lui mais je crains bien que ce soit impossible.

Il raconta son entrevue avec Darne.

— Ce n'est pas dans les grands journaux que vous parviendrez à publier quatre lignes sur Genlis, mon cher Viguiers, mais dans les jeunes revues.

— Il n'y en a plus.

— Erreur. Je collabore au « *Mouvement* », à la « *Jeune France* ». Je suis au mieux avec Clodion, son directeur. Faites votre article, il passera. Votre génération, celle qui vous précède et celle qui vous suit, doivent admirer Genlis.

— Toutes l'ignorent. Je prononcerai son nom ce soir, chez Wellseley — on vous y verra, il inaugure son nouvel atelier — vous entendrez !

Vous parlez de ma génération ! Nous ne formons pas une génération et c'est ce qu'il y a de terrible. La plupart de nous sont d'admirables théoriciens. Nous sommes divisés par nos discussions ! Nous discutons, comme si nous avions l'impérieux besoin de faire naître notre idéal, de le préciser, de lui donner une forme. Les grands artistes, eux, ne discutaient pas : ils créaient. Nous sommes nés dans un exécrable moment. Nous avons eu, en débutant, à laver nos esprits de la crasse naturaliste, à mettre, tout de même, un peu d'intelligence dans l'art. Nous l'avons anémié. Il a fallu alors le tonifier, le sortir de la langueur symboliste. Les poètes de la nature l'ont gorgé, du jour au lendemain, de légumes, de viandes et de vins. Les humanistes ont essayé de lui infuser de l'âme : ils l'ont gonflé et une renaissance classique fait ce qu'elle peut pour revêtir d'une apparence honnête cette brave personne malade et déformée par tous ces traitements successifs et contradictoires. Et voici la rhétorique qui s'avance de nouveau, parée comme une tragédienne de province, hurlant des clichés de réunion électorale, plâtrée, maquillée, bouffie, intolérable. — Nous sommes encore divisés par des individus comme Gaffre, Daugé, qui vivent des dissentiments qu'ils font naître entre camarades toujours prêts, et c'est humain, n'est-ce pas ? à croire leurs racontars, leurs diffamations... Être battu en brêche, par un ami, quelle auréole !

— Ajoutez aussi, la calamiteuse aventure de certain capitaine juif et d'artillerie, s'écria Mancel en riant.

— Oui, mon cher, nous ne créons pas, nous cherchons. Poètes, romanciers, sculpteurs...

— Ajoutez musiciens...

— Nous cherchons. Poètes, la vie n'est pas assez intense pour que les émotions qu'elle nous fait éprouver, nous inspire des chants dignes de grands poètes, et puis, « Il faut arriver ou mourir, les marchands sont jaloux. » — Romanciers, nous sentons que les sommets sont atteints. Et nous travaillons, chacun de notre côté, il est vrai ; les uns contre les autres, parfois. Que sortira-t-il ? dans dix ans la réponse. Nous ne sommes soutenus ni par nous-mêmes, ni par la critique. Mon cher, Louis Darne a eu tantôt un mot sublime. Comme, après une conversation maladroite, où j'accumulais, pour bien voir, le bonhomme dans son rôle de maître et de bluffeur, les naïvetés sur les gaffes, je lui reprochais de ne s'être occupé dans ses chroniques que de gens de dixième ordre, il m'a répondu : « Quand on a la place que j'occupe — entendez par là, quand on est la *critique*, le *journal* — on a plus à se soucier que d'une seule chose, c'est de contenter ses clients. » Voilà qui est définitif, j'imagine.

— En effet. Oui.

Une lumière suave, rose et dorée faisait valoir le décor qui prenait presque, malgré la ville

environnante, la beauté d'un paysage. Le palais du Sénat ressemblait au pavillon de quelque château en Touraine. Le bassin, où les enfants, pendant tout le jour, avaient lâché de frêles navires à voiles, reflétait, comme un calme étang, le ciel pâle et la perspective d'une allée. Des ramiers s'étaient posés sur les margelles, d'autres regagnaient les arbres et leur vol avait la fermeté de celui des oiseaux migrateurs. Les terrasses, les balustrades ornées de statues attendaient des amants ; le parfum qu'exhalaient les pelouses, les taillis dépouillés et les plates-bandes était semblable à l'odeur que l'on respire, à la nuit tombante, dans les grands parcs humides, le silence même régnait.

— Il est tard, je n'irai pas chez Genlis aujourd'hui.

— Je vous accompagne jusqu'à la grille.

Ils traversèrent le jardin. En passant près du monument de Leconte de l'Isle, Mancel déclama, à mi-voix, le fragment de Caïn où le poète décrit en quelques vers miraculeux le Paradis Terrestre.

— Croyez-vous que sa destinée ait été brillante à celui-là...

Ils se fixèrent rendez-vous pour le soir, chez Wellseley le peintre et se quittèrent.

Viguiers se retourna. La silhouette de Mancel était sympathique et surannée, longue et étriquée ; entre ses cheveux brusquement coupés et le drap de son pardessus qui recouvrait

le col très bas de sa chemise, sa nuque maigre se montrait. Le poids de sa boîte à violon tirait vers le sol son bras et son épaule gauche. Il marchait en heurtant les passants, badaudait devant les kiosques de journaux, les devantures et les affiches. Il disparut. Viguiers descendit vers l'Odéon, erra sous les galeries.

Au centre des étalages, trônaient, en piles énormes, les volumes à un franc, édités par Fayard et par Calmann-Lévy... tout Prévost, Bazin, Theuriet... les terribles volumes, dont le succès portait le coup de Jarnac à la librairie. Viguiers les feuilleta.

A ce moment, un coupé se rangea le long du trottoir. Une femme en sortit. Elle était petite, entièrement recouverte par un manteau de chinchilla. Ses cheveux blonds formaient une vague, sous son vaste chapeau de feutre noir.

— Avez-vous « *Toute la chair et toute l'âme* » ?

C'était Marie Imperia qui achetait son ouvrage.

— Inutile de l'envelopper, dit-elle, en le tendant à son valet de pied. Elle fit le tour des arcades. Jacques la suivit. Elle s'arrêta devant un autre libraire, demanda un exemplaire de « *Toute la chair et toute l'âme* », remonta en voiture.

— Chez Floury, ordonna-t-elle au cocher.

« Drôle de petite femme », se dit Viguiers.

Il se rappela son entretien avec Darne, en voyant sur une colonne l'affiche du « *Roi sanglant* ». De nouveau, avec intensité, il songea à Augeret :

« Ah ! le mufle, le mufle ! s'écria-t-il. Est-il retourné chez Suzanne ? L'a-t-elle reçu ? Je l'attends, à son retour, celui-là ! »

Le cœur désespéré, l'esprit découragé par la certitude de ne trouver aucune sympathie, horriblement seul — mais d'une solitude qui humiliait son homme — il remonta vers le boulevard. Le crépuscule finissait. La chaussée et l'asphalte des trottoirs étaient bleuâtres et ternes tandis que le haut des maisons et les dernières branches des arbres étaient encore éclairés. Le ciel avait la délicatesse d'une teinte d'aquarelle. Il regarda les promeneurs, des étudiants, sans doute. Ils marchaient lentement, se retournaient, discutaient, certains portaient le béret de velours, la barbe, des cravates flottantes, de longues pèlerines, des chapeaux à larges bords. C'étaient les étudiants de province, habitant sur la rive gauche, ceux pour qui le quartier Latin existe encore et qui se rencontrent le soir, à la Taverne Lorraine, au Panthéon, au d'Harcourt, jouent au billard ou aux cartes, se réunissent pour travailler dans leurs chambres meublées et mènent grand train, les jours de fête, les veilles d'examens. — D'autres jeunes gens, les croisaient. Ils étaient du même âge qu'eux, pourtant, d'une autre race : manteaux pincés à

la taille, cols de velours, manches retournées laissant passer le linge, chapeaux ronds enfoncés sur le crâne, découvrant le front, cheveux courts, sourcils en barre sur des yeux durs, air affairé, faces rasées, contractées en avant, démarche assurée, athlétique, des muscles entraînés... des étudiants aussi, mais de la rive droite... Ils avançaient sans voir leurs camarades — déjà bien dans la vie — ils les saluaient d'un mouvement de tête et avec un bonjour qui ne désunissait pas leurs lèvres closes.

Viguiers regretta de n'avoir pas connu cette jeunesse, d'avoir passé la sienne à Runel, auprès de sa mère, de Suzanne, de Norbert.

Au coin du boulevard Saint-Germain, un embarras de voitures et de tramways, l'immobilisa. Dans un groupe, un grand garçon vêtu d'un complet de velours marron râpé et brillant, par endroits, comme de la lustrine, coiffé d'un chapeau sans forme et sans couleur, chaussé d'espadrilles, les cheveux châtains assez longs, une petite moustache, parlait en faisant de grands gestes. On riait autour de lui. Il exposait, avec bonne humeur, des histoires d'argent, il finit par rire, lui aussi, aux éclats en s'écriant :

— Qu'est-ce que ça fout, pourvu qu'on rigole ! et que les musées soient gratuits !

La circulation se rétablit. Viguiers se laissa dépasser. Cette misère et cette gaîeté l'émurent presque jusqu'aux larmes. L'inconnu reprit un carton à dessin confié à un de ses camarades,

le mit sous son bras et fourra ses deux mains dans ses poches. Une pièce d'étoffe bleue faisait une tache sur sa manche droite. Il marchait avec les épaules remontées. Il devait avoir froid.

Il riait :

— Qu'est-ce que ça fout, pourvu qu'on rigole !

Et brusquement, comme conclusion à une suite de pensées inconscientes et réveillées par la vue de ce peintre, Viguiers se dit que jamais, sans doute, il n'en serait réduit à une telle extrémité. Et alors, somme toute, pourquoi se désespérer ? Toute sa pensée se porta vers Suzanne et Norbert. Il entra dans une brasserie, commanda un Porto et « de quoi écrire... »

« *Norbert, mon vieux frère, que se passe-t-il ?*
« *Tu me laisses deux mois sans lettres. Tu re-*
« *viens de l'Algérie, de Biskra, de plus loin*
« *encore ? Tu pars sans m'avertir, je t'aurais*
« *accompagné certainement. Toi, en Algérie,*
« *près du désert ! Es-tu fou ? Es-tu amoureux ?*
« *Sérieusement, réponds-moi, je suis inquiet !*
« *Et depuis ton retour, pas un mot ! Une lettre*
« *de Suzanne m'apprend que tu dois repartir*
« *sous peu, que tu es nerveux, changé... etc...*
« *Voyons, qui y a-t-il ? Puis-je être bon à quel-*
« *que chose ? As-tu besoin de moi ? Viens donc*
« *à Paris. Je t'attends. Quant à moi...*

Il se sentait tout disposé à gémir, à se plaindre, mais il se maîtrisa et termina :

« *Quant à moi, je suis aussi content que pos-*
« *sible.* »

Il paya, sortit.

A la salle Friedland, le cliquetis des épées, le tintement des coquilles, les cris des tireurs, la grande lumière le ragaillardirent.

Il eut vite fait de se mettre en tenue. On lui demanda des nouvelles d'Augeret. Il passait pour être son ami.

— Il est à Nice, répondit-il.

Dans le corridor il croisa « le patron » Urbain Maupret.

— Oh ! oh ! Monsieur Viguiers, l'œil est bon, l'œil est bon...

C'était la plaisanterie favorite de ce petit homme nerveux et souple, franc comme un coup droit.

Jacques n'était pas un tireur remarqué. Après plusieurs années de salle, il n'avait pas encore pu « *trouver son jeu* ». Souvent, debout, la main gauche sur la hanche, sans allure aucune, il attendait son adversaire, parait, ripostait en tenant son arme par le pommeau négligemment. Parfois, il attaquait en furieux et une force qu'il ne soupçonnait pas accourait dans ses muscles. Il sentait que, véritablement, il pourrait être redoutable, devant un être qu'il haïrait.

Une partie de poker, un assaut d'escrime vous renseignent mieux, sur le tempérament et le caractère d'un individu, que six mois de fréquen-

tation. Ce jour-là Viguiers se battit avec rage, brisa deux lames, apaisa ses nerfs. Il descendit au tir. Sur six balles, il en logea deux dans la silhouette, la première et la cinquième. Il remonta au vestiaire. Après une douche très chaude, il se pesa, écouta les conversations. On parlait de chevaux, d'escrimeurs, de livres et de femmes. Le bruit de l'eau, les détonations du stand accompagnaient les plaisanteries. Une odeur d'étuve et de lavande régnait, Jacques fumait, à demi-couché sur une banquette, à l'aise dans son peignoir, parfaitement heureux, rêvant même. Il aimait l'atmosphère vaillante et saine de cette grande salle chauffée, ces jeunes gens qui tous étaient intéressants et touchaient, plus ou moins, au monde de la finance, des arts, ou de la politique. Le respect des sports caractérisait sa génération violente, susceptible. Quand un différend s'élevait, les mots « gifles et duel après » mettaient tout en place. On est trop pressé pour s'expliquer. Et ceux qu'une affaire effrayait (et Dieu sait, s'ils font nombre) — n'étaient pas longs à présenter des excuses... On tient les autres comme on peut. Chacun a ses moyens. La force — ou une légende de force — et l'argent.

Sept heures. Viguiers s'habilla. Il remonta vers l'Etoile, le corps dispos, l'esprit libre, régénéré. Le souvenir de son après-midi lugubre amena presque un sourire à ses lèvres. Sa visite chez Darne était drôle. Il la conterait. Les mo-

ments perdus avec Mancel avaient été charmants ; devant les libraires de l'Odéon, n'avait-il pas surpris Marie Impéria ?

Il habitait, rue Galilée, un petit rez-de-chaussée — 400 francs de loyer — composé d'un salon à deux fenêtres, assez vaste et qui lui servait de cabinet de travail, d'une chambre à coucher, d'une cuisine transformée en salle de bain. Tout cela était chaudement meublé, beaucoup de tentures, de divans, de rideaux, de tapis, peu de livres. Sa concierge prenait soin de l'appartement.

— Une lettre pour vous, Monsieur Viguiers.

— Une lettre ?...

— Et des journaux... et des imprimés.

Il allait décacheter les enveloppes du « Courrier de la Presse », lorsque son cœur s'arrêta de battre et ses mains tremblèrent. La lettre était de Madame Anne-Marie Loret ! Il se précipita chez lui, alluma les lampes, murmura « Marion, Marion ! »

Ce n'était qu'un billet.

« Si vous êtes dans huit jours — je vous fi-
« xerai la date par un nouveau billet — à deux
« heures, place de l'Étoile, c'est que votre hu-
« meur chagrine et déplaisante se sera dissipée ;
« que vous redeviendrez le compagnon aimable
« de jadis ; que vous ne m'accablerez pas de re-
« proches imméritées, de demandes auxquelles
« je ne puis répondre que par des silences ; que

« *vous partagerez enfin ma gaieté, si je suis*
« *gaie, ma tristesse, si je suis mélancolique...*
« *Vous m'aimez et j'ai besoin de vous avoir près*
« *de moi !*

« *Si vous n'acceptez pas ces conditions, venez*
« *tout de même. J'ai envie de refaire la prome-*
« *nade que nous fîmes, il y a quelques semaines*
« *— Comme il faisait gris et froid ! Ce sera un*
« *pèlerinage.* »

MARION.

« Une jolie semaine qui se prépare, s'écria-t-il ! Comme si ce n'était pas assez de la débâcle intellectuelle dans laquelle je me trouve, sans y ajouter des terreurs sentimentales ! »

La conduite d'Augeret lui apparaissait inqualifiable. Une haine sourde gronda en lui, contre ce garçon qui avait utilisé ses confidences pour le desservir auprès d'une jeune fille qui l'aimait et qu'il aimait. Car il en avait la certitude, ils s'aimaient et son cœur ulcéré découvrait un soulagement dans cette pensée. Puis il y avait aussi Norbert et Suzanne et voici que Marion survenait.

« Enfin, que suis-je pour elle ? Quel besoin a-t-elle de me sentir à ses côtés ? Quel caprice me la ramène ? Pour quel dessein, se sert-elle de moi ? »

Il eut le sentiment affreux qu'elle ne l'aimait pas, qu'il lui plaisait simplement et qu'il avait

apporté dans sa vie qu'il ignorait — après une liaison de plusieurs mois interrompue par une brouille sans motif — de l'agrément, de la jeunesse. Elle le lui avait dit.

Il s'allongea sur son divan, prêt à se livrer à des pensées découragées, mais ses escarpins, son smoking, sa chemise blanche lui rappelèrent que Wellseley l'attendait.

IV

LE FRONT DE BANDIÈRE

John-Arthur Wellseley a trente ans. C'est un grand gaillard corpulent qui porte une longue barbe d'or étalée sur la poitrine. Sa tête a l'air de s'appuyer sur une auréole. Son nez busqué est mince, sa paupière mi-close. Une raie partage ses cheveux châtains. Il est né à Lyon d'une mère irlandaise et d'un père écossais qui fit en France toute sa carrière de diplomate et collectionna violons, violes de gambe et autres instruments vieillots que vendit John-Arthur. Il n'a gardé qu'un Stradivarius dont la forme et le bois lui plaisaient.

Wellseley se considère comme Français et af-

fecte volontiers de parler incorrectement sa langue. Il hait ses compatriotes et n'a plus passé le détroit depuis la mort de ses parents qui le laissa, à quinze ans, maître d'une grosse fortune. Il a beaucoup voyagé, mais seules l'Italie et l'Espagne l'attirent. Pourtant, voici de nombreuses années qu'il n'a plus quitté Paris.

Il offre, tous les quinze jours, des dîners magnifiques aux artistes de son âge, peintres, littérateurs, musiciens, sculpteurs. Il ne reçoit pas, à vrai dire, chacun est chez lui, dans le vaste atelier de John-Arthur Wellseley. On se donne naturellement rendez-vous chez lui, on amène qui on veut. Il accueille tout le monde avec courtoisie. Il n'aime point prendre part aux conversations de ses hôtes. Il écoute, en fumant du tabac de Virginie dans de petites pipes en bruyère. On ignore sa vie, ses maîtresses, la valeur de son intelligence, son talent. Personne n'a vu sa peinture. Il n'a pas d'amis, ne rencontre jamais ses camarades. Il les entretient somptueusement, deux fois par mois, et c'est assez. Aucun d'eux n'a jamais essayé de pénétrer plus avant dans son intimité.

Son nouvel atelier, à Auteuil, est immense, éclairé par une baie donnant sur un jardin. Les murs sont entièrement tapissés d'étoffes orientales et ornés d'armes et de reproductions photographiques d'œuvres italiennes : « *L'Ariane et Bacchus* » de Tintoret, « *L'enlèvement d'Europe* » de Véronèse, « *La Vendémia* » de Be-

nezzo Gozzoli. Dans un angle, sur une colonne, un torse de faune en granit noir, en face, sur un chevalet, une toile : un portrait de femme, un buste se détachant d'un fond sombre et peint selon la manière ardente du Giorgione ou de certains Titien — une trouvaille du grand'père de Wellseley. — Des divans, des meubles, des bibelots, des guéridons complètent l'ameublement.

On félicite John-Arthur sur le faste de son installation.

Il sourit. C'est après dîner. On fume, on cause. On a effleuré mille sujets pendant le repas. De nouveaux invités arrivent à tout instant. Les joueuses de flûte ne doivent apparaître que plus tard. Arthur n'aime pas avoir des femmes à table. Il prétend qu'elles ne savent pas manger et gâchent, sans respect, la nourriture. Les voir grignoter est un spectacle exaspérant. Il les tolère à souper. Leurs mains sont jolies quand elles décortiquent des écrevisses...

Il y a, dans cette vaste salle, tous ceux que la gloire n'a pas encore atteints, des jeunes gens de vingt-cinq à trente ans qui luttent et qui triompheront, sans doute : auront certainement un succès, seront en vedette pendant une saison, une année ; s'y maintiendront, écriront des chefs-d'œuvres, ou produiront avec ponctualité leur livre et cesseront d'être intéressants. Deux sont « arrivés ». Augeret avec son roman, les « *Goules* », Moser avec sa pièce autour de la-

quelle on mène grand train. Le reste est en « bonne posture ».

Il y a aussi des écrivains de vingt à vingt-cinq ans. Les deux générations sont représentées par des poètes, des romanciers, des dramaturges, flanqués de leurs journalistes, de leurs critiques, de leurs tapeurs... Viguiers les regarde : il a feuilleté les œuvres tantôt, sous l'Odéon, il examine les visages, entend les voix. Il distingue Joseph Mourailles. Un provençal, fils de cultivateurs très riches. Une tête de Christ, mais de Christ joufflu et bien nourri. Son habit lui va mal, il manie ses gants blancs, son nœud de cravate est sorti, par un côté, des coulisses de son col rabattu. Son accent sonne fort. Il pérore. Le même geste, la même expression entrecoupent ses phrases. Il plonge, semble-t-il, une louche dans une soupière et la ressort en disant : « N'est-ce-pas ? » Il demeure la bouche bée, le regard fixe. Il raconte que pour écrire son volume « *Les Eléments* » il s'est couché dans les prairies, au mois d'août, en plein soleil — vent qui vient de la mer... cigales dans les pins... parfum des lavandes et des serpolets — et qu'il a attendu que la palpitation fraternelle de la terre ait imprimé son rhytme à la marche de son sang... « N'est-ce-pas ! » — Les bombes de Vaillant et d'Emile Henry jetèrent leur lueur dans la vie politique de Mourailles que la lettre de Zola, « *J'accuse* » orienta définitivement. Le « capitaine » n'eut pas de plus empha-

tique défenseur que lui. Il fut mis à l'index par la noblesse et la bourgeoisie riche de la petite ville de Province où sa bruyante personne était fort connue et où il s'était fait des admirateurs. — Il devint partisan des idées de Barrès. La « Patrie française » lui doit quelques discours et des articles. Il est aujourd'hui royaliste, collabore à la « *Gazette de France* » et au « *Gaulois* ». On parle même de sa prochaine conversion. Elle sera retentissante. Il est entouré de jeunes gens que Viguiers ne connaît pas. Mourailles dirige une revue « *Notre Nation* ».

Plus loin, c'est Laugier-Varennes. Il est parfaitement vêtu, son col très haut porte sa tête. Une tête splendide de gladiateur blond. Ses yeux sont francs, bleus et sombres, des yeux où passent des regards ennuyés et ailleurs. Le menton est marqué par une fossette, les maxillaires sont puissants, les narines déliées, la bouche est fière. Il se tient adossé au mur dans une attitude de combattant. Il écoute Andry — petit homme noir, barbu, sec et sale — qui expose à Vergennes — littérateur et critique de salon, figure d'homme du monde — ses vues sur le style. Elles n'intéressent que peu Laugier-Varennes. Il travaille, depuis quatre ans, à un livre qui doit être la clef de voûte d'un édifice immense. Les confrères sont intrigués :

— Dites donc, et le roman de Varennes ?

— Il avance, il avance, du moins il le prétend.

Cela est accompagné d'un geste vague, d'un

sourire. On s'est compris. Le roman de Laugier-Varennes, la peinture de Wellseley... Après un silence on reprend, car, somme toute, ce roman pourrait bien exister et être fort beau, on interroge encore :

— Qu'est-ce que c'est ?

Il n'en a jamais parlé. Pourtant, un soir, il s'était trahi. Comme Wellseley se plaignait de la monotonie de l'existence et déclamait les vers de Laforgue :

« Ah ! que la vie est quotidienne
« Et, du plus loin qu'on se souvienne,
« Comme on fut terne et sans génie ! »

Il s'était levé, avait proclamé que notre époque était admirable, que jamais, pareils conflits de sentiments, d'idées, ne s'étaient présentés. Il avait tracé un tableau vivant et grandiose de la situation de la France, déchirée par des évènements qui avaient mis à nu sa conscience. Il avait disséqué, en praticien amoureux, cette belle écorchée. La société dépeinte par Balzac n'avait pas, selon lui, l'intensité de la nôtre. Comme elle s'était bien passionnée ! Croyez-vous que Rubempré, Rastignac, soient plus étonnants que Racadot, Mouchefrain, les héros des « *Déracinés* »... et que (le nom qu'il prononça était inconnu. C'était celui du héros de son livre. On l'entendit à peine). Il cita les procès illustres. N'y avait-il pas là de la comédie, du drame, de

la fantaisie. Une œuvre comme « *Leurs Figures* » n'avait-elle pas le style des plus belles pages de Saint-Simon. Quels splendides caractères à construire avec les éléments que nous fournit la vie ? Quelles silhouettes à faire se mouvoir ! Quels politiciens, quels journalistes, quels financiers, quelles amoureuses ! Et nos milieux littéraires, tels que les a métamorphosés la vénalité de la presse, les conditions mêmes de l'existence, le désir du luxe, de la notoriété, le goût dépravé d'un public pressé, sans culture, croyez-vous qu'ils ne présentent pas un pittoresque qui a sa valeur ?

Et depuis ce jour on imagine, à peu près, ce que sera l'œuvre de Laugier-Varennes. Créer une société modelée sur la nôtre, l'animer avec ses vices et ses vertus. Bigre !... La fustiger ! Voilà qui est périlleux.

Peu importe à Laugier-Varennes.

Il vit heureux, avec sa femme, dans l'île Saint-Louis. Des rentes suffisantes lui assurent le pain de chaque jour. Fils d'ingénieur, mathématicien lui-même (il a passé un an à l'école centrale), il a discipliné son esprit. Il croit à la sûreté des labeurs lents. Les querelles sur le style ne l'émeuvent guère. Andry et Vergennes causent à voix basse, maintenant, et se prennent par le bras, s'éloignent. Ceux qu'ils attaquent, dans leurs articles sont tous là, et viennent leur serrer la main quand ils les croisent.

Mais quoi, se dispute-t-on, là-bas, près de la

porte s'ouvrant sur le corridor ? Non pas. C'est Antonin Ligure — littérateur à ses moments perdus et habituellement secrétaire d'un député radical — qui fulmine contre un ministre.

— ...et je disais à Jaurès...

Le ton s'élève, quand il prononce un nom illustre. Le cercle s'élargit. La Wilhelmstrasse, le quai d'Orsay, la place Beauvau, n'ont pas de secrets pour lui. On l'appelle « *la dépêche chiffrée* ». Il prend très au sérieux son rôle.

— Nous qui faisons la France...

— La France !

La voix terrible qui l'interrompt est celle de Théodore Maurin. Il a l'œil vif, la moustache redressée, la tournure d'un sergent rengagé. Il s'est campé devant Ligure. La France ? c'est lui. Théodore est patriote, mais patriote comme lui seul a le droit de l'être. Déroulède, Marcel Habert ne sont que d'équivoques métèques comparés à lui. La France ! Il rectifie la position, ses talons se joignent, il relève la tête, pour un peu, il entonnerait une sonnerie de clairons, car la France, c'est l'armée, l'infanterie. Ces syllabes le fascinent. Il n'a pas été soldat.

Il affirme que lui et les siens font la France.

Jacques s'éloigna.

Il méprisait le sérieux, la suffisance, l'autorité que ces vagues auteurs apportaient à ces sortes d'entretiens. On jugeait blâmable son détachement de toute préoccupation politique. Il ne votait pas, avait employé des subterfuges pour évi-

ter son service militaire. Il sentait que tout cela n'était pas très propre, peut-être, mais il avait adopté une attitude et coûte que coûte il la gardait.

— Mes idées politiques, disait-il, en souriant, je les ai simplifiées. Comme Byron, je hais toute espèce de gouvernement.

Théodore Maurin était aux prises avec Mancel qui lui exposait le plan d'une cité future. Plus de frontières, plus d'armées, plus d'argent., etc.

Mais il voulait des lois sévères destinées à punir ceux qui embêteraient par trop leurs contemporains.

— Des lois contre les raseurs et pour la protection des oiseaux.

Ligure intervint :

— L'heure est solennelle. Le prolétariat.....

Il pérore. Il annonce des cataclysmes.

Près de la cheminée, ces phrases : « 3.500... la 15e... traité pour cent... aucun succès... pas du théâtre... etc... » s'échappent d'un groupe formé par des individus corrects. Ce sont des dramaturges qui s'entretiennent de leur métier, de l'accident de cet imbécile de Mallard et de l'avènement de Louis Darne à la critique théâtrale de la « *Minerve* ».

Lucien Le Saulnier a pris le thé avec lui, chez Jeanne Lormont, la maîtresse de Paul-Emile Valcourt. On veut des détails. Le Saulnier s'esquive. Il faut qu'il soit, à dix heures, aux Capu-

cines. Il conduira, à onze heures, un cotillon au faubourg Saint-Germain, cependant, il apparaîtra aux Variétés et au Vaudeville, soupera à minuit avenue Marceau et finira sa nuit chez Wellseley. Demain et après demain, il recommencera. Alerte, spirituel, très envié et très aimé, il gagnait sa vie en perdant son temps le plus délicieusement du monde. Dansant et soupant beaucoup, dormant peu, travaillant moins encore, il s'amusait, rédigeait des chroniques mondaines, des « Pall Mall » à la manière de Lorrain, et il avait poussé la fantaisie et la désinvolture jusqu'à écrire, pour son plus grand plaisir, un soir où il avait trouvé l'existence plus particulièrement savoureuse, l'écho suivant dans le « *Nain Rouge* » :

« *Hier, aux Capucines, dans la loge de droite : le roi d'Angleterre, dans celle de gauche, le roi des Belges, aux fauteuils, Lucien Le Saulnier !* »

Autour d'un guéridon, des peintres. Un d'eux, en redingote, porte sa barbe et ses cheveux longs. Les autres sont glabres : de la cordialité semble régner entr'eux.

En pleine lumière, les bras allongés sur les accoudoirs d'un fauteuil, la tête auréolée de cheveux révoltés, la moustache tombante les yeux éteints, Rodolphe Glorieux, auteur de tragédies et de méditations lyriques, trône, imperturbable.

A son âge, Victor Hugo était grave et il est grave.

Welseley l'a baptisé le «*Self-Gobiste* ». Quel regard irrité ne promène-t-il pas sur les générations passées, où il ne trouve rien de digne !

Quant à ses contemporains, quelles piètres consciences ! Personne après l'avoir vu et entendu ne s'est écrié : « Victor Hugo enfant. »

Il a vingt-quatre ans, le ruban violet à la boutonnière et sa place dans quelques salons. Viguiers s'approche, il entend cette phrase.

— Lisez mes hymnes et vous comprendrez que je ne puis aimer ça.

Il se renseigne. *Ça*, c'est le « *Madrigal triste* » de Baudelaire, « *Green* », de Verlaine que vient de déclamer un inconnu.

Il y a évidemment entre ces poèmes et ceux de Glorieux la distance qui sépare un lied de Schumann d'une marche militaire. Viguiers hait cette poésie de rhéteurs et de collégiens de génie, comme on hait des êtres en chair et en os.

Les hymnes de Glorieux !... mais c'est d'elles que partent le mouvement littéraire du vingtième siècle, le mouvement lyrique, n'en doutez pas. Existent-ils les rameaux de l'art qu'il n'a pas émondés ? Ne lui parlez pas du roman, du théâtre. Il n'a pas abordé ces genres. Ils *seront*, quelque jour, pour l'instant... hélas !

Viguiers l'interroge sur ses camarades.

Il ignore, il méprise ceux qui, ayant vingt ans, travaillent, apprennent leur métier chez les vieux

maîtres, disciplinent leur inspiration, l'alimentent dans la vie, savent admirer, respecter, sont des hommes d'abord, des artistes ensuite, et non des champignons d'in-folios et des greluchons de vieilles dames.

Ce n'est pas de ceux-là que Viguiers veut l'entretenir, mais de ses concurrents : Aiglain, Chateau-Payan. Glorieux lève lentement les bras et les laisse retomber. Il hoche la tête. Pensez-donc ! Aiglain lui a volé trois images dans le poème qu'il a récemment publié au « Mercure de France », quant à Chateau-Payan, c'est autre chose : il lui corrige ses élégies et lui a cédé un sujet de roman dont il n'avait que faire.

Vauthier de Bluze hausse les épaules et, tandis que Glorieux exalte son génie et dénigre ses confrères, il décroche d'une panoplie un large coutelas hindou dont il éprouve l'acier en le pinçant entre ses ongles. La lame chante comme du cristal. Vingt-neuf ans, le teint hâlé, les cheveux ras, la barbe forte, il a une moue méprisante et attristée en considérant ces littérateurs. Une campagne électorale qu'il a suivie de près, la publication d'un livre soigneusement enfoui dans le double silence de la critique et des confrères, — Vauthier était riche, s'il voulait des articles, il n'avait qu'à les payer, il n'avait pas voulu — ont tourné son activité vers la vie d'aventures. Il va mener l'admirable existence de voyages que mena son père. Il part dans une

semaine pour le Chili, la République Argentine. Il compte remonter l'Amazone : une tournée de deux ans dont il expose l'itinéraire à Armand Chermet. Celui-ci offre le spectacle rare d'un tempérament intact, d'une sincérité sans mélange. C'est une sorte de colosse, brun, un torse et des bras de boxeur, des traits brutaux, éclairés par des yeux d'une candeur délicieuse. A quatorze ans, il quitta sa famille pour aller en Amérique, auprès du frère de son père qui l'avait institué son héritier. Il courut la prairie, vécut avec des cowboys ; revint en France ; deux années plus tard la mort de son parent le rappelle en Floride. Il vendit les terres, lutta contre les fermiers et les gérants, réalisa sa fortune qu'il gaspilla partiellement de Nice à Paris. Une brusque passion le transforma. Il eut honte de son ignorance. Il se mit au travail secrètement. Viguiers qui l'avait rencontré à la salle d'armes, à Montmartre, le mena chez Wellseley à qui il plut infiniment. Il se trouva à son aise parmi les artistes dont le langage, la fantaisie, la roublardise l'amusèrent. Il les égaya, les admira. Viguiers, Laugier-Varennes lui prêtèrent des livres. Il s'enthousiasma pour « *l'Odyssée* », pour « *la Jérusalem délivrée* », le « *Coriolan* » et le « *Jules César* » de Shakespeare. Il a l'intention de publier son voyage en Amérique, mais il n'ose pas donner son manuscrit à lire. Il a entendu Glorieux raconter que Chateau-Payan lui a volé « des idées », et si pour avoir fignolé

quelques phrases, Viguiers ou un autre se vantait d'avoir refait, de fond en comble, son récit, oh ! il n'hésiterait pas un seul instant ; il lui briserait la figure.

Un groupe l'intéresse ; Wellseley, monocle à l'œil, les jambes écartées, mains dans les poches, écoute le minuscule Moser qui en cinq secs anéantit François de Curel.

— Ce brave John-Arthur, murmure-t-il à Vauthier de Bluze a l'air d'un géant qui regarderait une punaise.

Comme Glorieux parlait toujours, il ajouta :

— Non, mais ce qu'il me rase, cet animal-là, ce que je lui casserai la gueule avec plaisir...

— Ça se fait peu...

— Et pourtant, mon cher, comment museler ce roquet...

Il est fier de sa force physique. Il a prouvé, maintes fois, qu'une gifle, un coup de poing sont des arguments. Les projets de Vauthier de Bluze l'enthousiasment. Remonter l'Amazone ! Il conte des épisodes de son séjour en Floride. Il s'anime.

— Quel brute sympathique, que ce Chermet, dit Laugier-Varennes à Viguiers. Quel relief ! Tous ces écrivains paraissent gens de peu auprès de lui... Certes, ils ont du talent, ce serait fâcheux s'ils n'en avaient pas avec le mal qu'ils se donnent, mais avouez que comme hommes, c'est petit... petit...

— C'est miteux, accentua Viguiers — Ne sen-

tez-vous pas l'atmosphère irrespirable qui se dégage de ces groupes, le malaise que répandent autour d'eux ces « *self-gobistes* », comme les a baptisés Wellseley. Avez-vous surpris une conversation ayant un charme quelconque, des aperçus simplement intelligents sur l'art ?... On se surveille, on est sur ses gardes... et ces sourires !...

Sans répondre Laugier-Varennes embrasse d'un long regard circulaire toute cette assemblée. Son profil de romain se détache d'une tenture sombre. Ses sourcils s'abaissent. Un flot de sang monte à ses joues, sa lèvre inférieure a une moue dégoûtée. Puis ses traits s'apaisent, se détendent. Sa physionomie reprend le calme dédaigneux, l'indulgence que les consciences pures impriment. Il sait, que lorsqu'on porte une œuvre semblable à la sienne, on a le droit de mépriser les idées des autres artistes. On n'a pas de confrères et on ne peut avoir des amis que hors de son métier. On est seul — absolument — et on passe. Chez Wellseley, il vient voir les individus qui feront la destinée de son livre. Il le défendra, en bon père orgueilleux, le poussera et demandera, en bon ouvrier d'art, le prix de son labeur. Il n'est pas incommodé par l'atmosphère de malaise dont Viguiers souffre. Son armure à lui est sans défaut. Il a noté des expressions lâches et veules, surpris des regards de haine et de douleur, et lu nettement les tragédies écrites sur les visages.

Pourtant, il existe, ce malaise. Il s'exhale, comme un miasme, d'un individu qui circule à pas feutrés, les épaules en arrière, le cou tendu : Luc Gaffre. Il est de taille moyenne — ses joues sont « peintes en bleu par le rasoir » — — ses moustaches épaisses servent à cacher sa bouche papelarde, ses sourcils fournis se froncent, ses paupières se ferment à demi. Il a le regard d'un myope qui ne porterait pas de lorgnons. Il s'avance, comme s'il se disposait à proposer une affaire louche ou à tirer de sa poche un chèque, de la fausse monnaie ou des cartes transparentes. Il entraîne à l'écart. Ce qu'il a à dire est presque toujours confidentiel ; ses phrases débutent par un « Dites donc, mon cher » suivi par un ricanement veule et gouailleur « Euh... Euh... » Il vous demande alors, d'un air sincèrement navré, ce qui s'est passé entre vous et X...

— Mais rien.

— Oh... c'est bizarre, j'ai mal interprété sans doute...

— Mais encore ?

X... (un de vos bons camarades, un de vos amis) a parlé de vous, de vos livres, sur un ton... mais sur un ton ! Notez bien une chose, si Gaffre vous répète cela c'est qu'il vous admire et que les façons de X... l'écœurent. Si vous voulez en savoir davantage : un louis dans la main comme au portier de la maison où vous avez vu entrer une jolie femme.

Et vous voilà au plus mal avec X... C'est grâce à lui que Viguiers a été brouillé avec Vauthier de Bluze, ce dernier avec Chateau-Payan, etc., etc. — Raoul Daugé s'emploie aux mêmes besognes que Gaffre. Ils sont inséparables. Ils espionnent, mouchardent, glissent au milieu d'intrigues qu'ils ont nouées. Ils servent. Ils sont méprisés, mais on les croit. Ils collaborent à des journaux. Avec eux, se commet un être sympathique, qu'ils s'efforcent, en vain, d'embrigader : le petit Morgane. A quinze ans, il s'est trouvé sans un sou sur le pavé de Paris. Il s'est mis bravement à l'ouvrage. Il a été figurant, garçon d'imprimerie, il a ficelé des paquets chez un libraire. Il a servi de secrétaire à Darne, il a été employé dans une banque et s'est lancé dans le journalisme. Il est resté propre, loyal et très gai. Il est taillé pour la lutte : sa figure est osseuse, son menton saillant, son front étroit, ses yeux sont intrépides. L'hiver dernier, la phtisie a failli l'emporter. Laugier-Varennes l'a découvert à l'hôpital. Morgane, courageusement, écrivait un article et avait demandé à la religieuse qui le soignait, une rose, pour égayer sa table. Son métier l'oblige à frayer avec Gaffre et Daugé dont il apprécie, à leur valeur, les caractères. Ils sont attachés aux mêmes quotidiens.

Le tabac, les liqueurs délient les langues. On prononce le nom d'Augeret.

— Augeret... euh... euh... dites donc !... —

c'est Gaffre qui parle. Il promène ses regards faux de gauche à droite. Non, Augeret n'est pas là, et la physionomie de ses auditeurs lui indique qu'il peut déblatérer tout à son aise.

— Dites donc, hein... « *Les Goules* », vous aimez ça...

On est ravi. Les conversations maintenant sont orientées. Wellseley s'approche de Viguiers :

— Mon cher, à part Laugier-Varennes, Vauthier de Bluze, Chermet, le petit Morgane, vous, Mancel, le peintre en redingote, ce que je foutrais tout ça à la porte. Ils m'ennuient.

Des rires. Daugé raconte qu'il vient de voir Marie Impéria chez Floury.

— Elle est entrée comme un cabri, a acheté tous les exemplaires restants de son livre, en a commandé d'autres. Son éditeur ne lui a accordé que 150 volumes de passe... Elle était furieuse...

Marie Impéria ! Glorieux redressa la tête. On lui demanda ce qu'il pensait de la poètesse. Il réfléchit, promit de donner un avis raisonnable et définitif dans vingt-cinq ans, lorsque le temps aura révélé ce que les poèmes de « *Toute la Chair et Toute l'Ame* » renferment d'éternel.

Il psalmodia ces dernières paroles, et comme un automate reprit sa pose.

— Avec quelques centimètres de plus, il cesserait d'être grotesque, murmura Chermet, et deviendrait odieux et encombrant.

Les femmes de lettres furent sur le tapis. Morgane plaignait Marie Impéria.

— Comment ?

Elle lui faisait l'effet d'une princesse prisonnière dans une chambre somptueusement meublée.

— Elle appuie son front fiévreux contre les vitres froides, elle voit, dans les campagnes, des jeunes femmes et des jeunes hommes sains et forts et beaux. Ils s'embrassent devant elle, ils s'aiment ! Et la princesse leur tend les bras, elle crie ce qu'elle imagine des plaisirs qu'elle ne peut partager. Elle a soif de l'eau des sources qu'elle ne peut pas boire et qui court dans la forêt, elle a faim des fruits auxquels il lui est interdit de goûter ! Elle se tord de rage sur les peaux de tigres jetées sur les divans ! Comme sa tête menue et jolie travaille !... et des lutins qui sont à ses ordres gardent ses improvisations, les font imprimer à son insu... et c'est ainsi que nous possédons les recueils de Marie Impéria.

« Elle a du génie, c'est certain. — Il est plus difficile d'avoir du talent. — Le talent, c'est le génie lisible... »

Les jugements s'entrecroisent. On compare Marie Impéria, à ses contemporaines. Gaffre en a découvert une nouvelle, Floridia Ragone. Il la décrit : une grande et lourde femme, cheveux noirs tirés sur les tempes, joues rondes et rouges — une poupée de Nuremberg — taille carrée, jupe courte, chapeau d'homme.

— Elle s'est avancée, d'un pas de fantassin, dans les bureaux de la « *Jeune France* ». Je suis Florida Ragone, dit-elle, et lentement elle exhiba d'une sacoche en cuir noir qui ballottait sur son ventre, des lettres de Brunetière, Lemaître, etc...

Et il invectiva contre cette autre qui, laide, suante et noire, déclame des vers d'amour les doigts crispés au dossier d'un fauteuil, les yeux blancs...

« *Tu ne sentiras plus les frissons de ma chair* »

Et elles eurent leur compte — et bien réglé — toutes les jeunes affolées qui enlacent les arbres et leur demandent de les prendre, de les mêler à leurs racines, à leurs rameaux, leur assurant que leurs bras seront plus souples que des lianes, leur sang plus chaud que la sève, leur haleine plus embaumée que le Printemps ! Et celles qui adressent les mêmes prières à l'Océan, aux montagnes, ne furent pas non plus oubliées.

Léon Mercier affirma alors d'une voix timide mais ferme l'admiration qu'il avait pour certaines poétesses.

— Elles apportent, mais à la condition de rester des femmes, de vraies femmes, une note nouvelle et émouvante dans la littérature. Il cita des vers de Gérard d'Houville à son fils.

— Oui, que les femmes nous parlent de leurs

émotions de femmes, qu'elles nous donnent leur poésie ; il y a mille chose que nous traduisons mal et de façon égoïste et sans jeunesse, sans charme, qu'elles nous les fassent sentir et j'applaudirai... mais de grâce qu'elles tirent les rideaux de leurs alcôves ! Les désirs effrénés, les appétits masculins, me choquent... c'est peut-être un préjugé.

— Mais non, mon cher, déclara Wellseley, irrité par les chuchottements déplaisants qui accueillirent les remarques de Mercier. Ce ne sont pas des préjugés, mais des idées saines que je partage et que j'admire en vous parce qu'elles vous sont inspirées par votre existence... Oui, il y a dans une certaine littérature féminine, une impudeur qui détériore mon idéal de la femme. Je ne puis me la représenter que comme mère ou comme maîtresse, pensive, belle et passionnée et très digne — et dites-moi, Mercier, comment va votre fils... Il a l'air d'un ange de Carpaccio...

Et Mercier, sans vergogne, donna des nouvelles de son fils.

Ce fut presque un scandale. Mais Wellseley tenait à faire comprendre en quelle estime il tenait son ami.

Mercier avait trente ans et, ne se sentant pas le courage de vivre de compromissions et d'intrigues, il avait bravement abandonné la littérature militante, exerçait son métier d'avocat et travaillait pour nourrir sa femme et élever ses

deux enfants. C'était une espèce de monstre, dans ce milieu. Il écrivait, de temps à autre, des sonnets et des ballades qu'il ne publiait pas.

Auprès du torse en granit noir, on s'esclaffe, Gaffre raconte une histoire : Cabriès devait donner, la veille, une conférence sur lui-même, au café Procope. Il avait lancé des invitations. Mais, au dernier moment, comme la salle n'était pas assez pleine, il avait refusé de prendre la parole et s'était fait excuser. A la porte, sur une table, on avait mis un plateau où chacun déposa une offrande. Cabriès mourait de faim, on le savait. Quand l'assistance s'en fut allée, il se précipita, et après avoir compté l'argent, tendit le poing vers la rue en s'écriant :

— Oh ! les cochons ! Un louis !

Wellseley prit la défense de Cabriès. Il mettait ses « *Poèmes héroïques* » bien au-dessus de tout ce qu'avaient écrit les jeunes gens de sa génération. Il l'affirma avec autorité.

— Voyons, mon cher... Pourquoi ne publie-t-il plus ! demanda Daugé.

— Il avait quelques cris dans la gorge, il les a poussés, et voilà.

John-Arthur n'insista pas :

— Il a peut-être du génie.

— Du génie, mais à ce compte-là tout le monde en aurait.

Il cita des noms.

— Vous oubliez Genlis, ajouta Viguiers, en poussant le coude de Mancel.

— Genlis ! s'écrie Gaffre... Vous aimez ça... Mais, mon cher Viguiers, on avoue ces admirations là entre trois et quatre heures du matin... un raseur... un raté... Genlis !

Jacques haussa les épaules, jugea inutile de dépeindre la sublime détresse de celui qu'il admirait. Il annonça, pourtant, qu'il terminait une étude sur son « *Prométhée outragé* » et sur « *Les chants nocturnes* ».

— Qui lit ça ?... Gaffre interroge du regard.

— Mais moi, répliqua Jacques...

— Moi, dit Wellseley.

— Moi, avoua Mancel.

— Vous êtes trois, conclut Gaffre.

La tenture s'écarte : Cabriès apparaît. Le linteau de la porte, la draperie qu'il tient soulevée l'encadrent. La tête énorme est soutenue avec peine par un long cou chétif qui sort d'une chemise en flanelle nouée par une cordelette de soie. Les épaules tombent, la poitrine se creuse, les manches du veston sont trop courtes, les mains paraissent démesurées. La fumée des cigares et des cigarettes voile ses traits. On distingue cependant sa moustache triste et ses yeux qui examinent cette assemblée d'hommes en habit. Wellseley s'avance, lui serre la main. Cabriès le salue cérémonieusement, il répond avec de belles manières et de belles phrases à ceux qui l'approchent. Sa voix est admirable, solennelle et grave. A la lumière, son teint uniformément blême ressemble à un masque de cire dont

on aurait coloré les prunelles et les lèvres.

— Ces messieurs parlaient de vous tantôt, fit Wellseley, pour rompre le malaise qui régna tout à coup.

— Ces Messieurs, répliqua le poète, en traînant sur les dernières syllabes. Tiens...

— Oui, on se demandait pourquoi vous gardez le silence depuis si longtemps.

— Publier ! répondit-il simplement. J'attends qu'on me commande des poèmes. Je suis toujours prêt à écrire. Que la Nation m'ordonne de célébrer ses héros, de chanter ses conquêtes et ses batailles, j'accorderai ma lyre. Il lui faut des sujets dignes d'elle ! Voudrait-on par hasard me voir publier des recueils dans lesquels je décrirai aux hommes ce que leurs yeux peuvent aisément contempler ? Voudrait-on m'entendre révéler les grandeurs de la nature ? Ces messieurs sont trop bons vraiment. Mais je tiens une lyre, moi, et la musique des phonographes m'exaspère ou m'ennuie. C'est elle que je retrouve dans les recueils que je feuillette, aux étalages. Les générations, au lieu de se transmettre le flambeau sacré, se font passer le disque en gutta-percha tout impressionné, et selon la perfection du mécanisme, la chanson raisonne plus ou moins fort, plus ou moins claire, mais c'est toujours la même. Je vous le demande, quelle est la nécessité de ces travaux descriptifs, pédagogiques ou gonflés par un faux lyrisme ? A quoi correspondent-ils ? qu'exaltent-ils en

nous ? Que viennent-ils ajouter aux trésors légués par les vieux maîtres ? La poésie est la glorification des vertus d'une race. J'ai chanté la terre où je suis né, j'ai chanté mes ancêtres ! Puis, je me suis tu. J'attends, je le répète, qu'on m'ordonne de magnifier nos héros et je veux que mes Odes, comme celles de Pindare, accompagnées de musique et de danses, soient déclamées sur les places publiques, pendant des réjouissances. Mon rêve, mon devoir, est de doter la France d'une poésie nationale, capable de satisfaire les artistes et digne d'émouvoir le peuple. Je voudrais magnifier les origines de mon pays, son histoire héroïque d'abord. J'entrevois une suite de drames qui seront à la France, ce que l'*Iliade*, *l'Odyssée*, *l'Orestie* ont été pour la Grèce, ce que *Henry V* de Shakespeare est pour les Anglais. Je voudrais faire revivre, sous la forme traditionnelle des mystères, ses origines sentimentales, retrouver ses légendes, les réunir comme Wagner l'a accompli chez les Allemands. Je veux enfin, laissant de côté les mythologies ridicules, rendre aux croyances qui nous ont formés, leur sens véritable, leur inspiration et les régénérer. Car, en face de la force supérieure et délicieuse du culte qui nous a bercés, se lève une religion de littérateurs convertis, un catholicisme d'initiés et d'intellectuels qui, après avoir discuté les dogmes, après les avoir alignés comme des équations, se réveillent un matin en tenant l'inconnue, la foi ! Car vous le savez,

Messieurs, étant profondément français, je suis royaliste et catholique ! Cet intellectualisme, esprit qui a tout dénaturé, je veux le combattre, l'anéantir ! Chimère ! mais sublime chimère ! Je donne des conférences où j'expose mes idées. J'ai le pressentiment qu'un jour, un de mes auditeurs viendra vers moi et me dira : « Prenez ma fortune, bâtissez le théâtre que vous rêvez ! » En attendant, si je vis, si je mange, c'est à vous Wellseley que je le dois. Vous servez mes idées avec les moyens que vous a livrés la destinée : l'argent. Vous les servez aussi, Laugier-Varennes. Vous échafaudez, paraît-il, une œuvre de justice, dans laquelle vous fustigerez la racaille qui me déborde. Vous êtes le fouet, je suis la lyre ! Puisque la France ne fait rien pour votre art, elle devrait au moins reconnaître que nous sommes les détenteurs de ses énergies et nous envoyer, nous autres poètes, en ambassadeurs auprès des Empereurs et des Rois étrangers !

Et très digne, magnifique d'inconscience et de foi, il pétrissait un sandwich au caviar, dans une tasse de thé.

Wellseley lui reprocha de garder le silence. Il était impossible que le public restât longtemps indifférent à une œuvre comme la sienne. On se plaignit alors de la stupidité du public. Moser protesta.

Il avait en répétition une pièce. Mais ni lui ni les acteurs ne savaient au juste si elle se terminerait par un suicide ou par un mariage.

Il parla posément, avec l'assurance que procure, malgré tout, la facilité où l'on est de pouvoir payer trente louis un article.

Ses remarques ne convainquirent point Cabriès.

— En publiant, dit-il, mes contemporains servent aussi mes idées. Ils écœurent le public. Ils me le préparent. Ils le poussent vers moi.

On se regarda. Mourailles, Glorieux, Gaffre, Daugé se prirent à murmurer, puis à sourire. Il n'y avait pas à se fâcher, n'est-ce pas ?

— Ce Cabriès, quel farceur ? Ne trouvez-vous pas qu'il est drôle ? dites donc, mon cher...

Lui, accoudé à la cheminée, il mange, tout en parlant de son œuvre à Laugier-Varennes et à Viguiers. Soudain, une voix s'élève :

— Welleseley... je vais peut-être devenir indiscret. Pourquoi ne peignez-vous plus, pourquoi ?

John-Arthur Wellseley se tourna brusquement, comme si on l'avait frappé. Il toisa son interlocuteur — Daugé — s'avança vers lui, se caressa la barbe et mis en verve, sans doute, par le dithyrambe de Cabriès, ou obéissant à une impulsion secrète, au besoin de parler un peu de lui-même, de donner maintenant une leçon à tous les artistes dont la fatuité ne laissait pas de l'abasourdir, il répliqua :

— Je ne peins plus, parce que, moi, je n'aime pas ma peinture, ou plutôt non, parce que je ne l'aimerais plus.

Il s'allongea dans un fauteuil, bourra sa pipe de tabac blond, l'alluma et continua sur un ton de récit :

— Il y a quelques années, j'étais à Venise. J'y rencontrai une société charmante et passionnée composée de peintres italiens et anglais, de sculpteurs et aquafortistes français et d'un musicien hongrois. Le hasard et la sympathie nous unirent et grâce à Aldramino, un gentilhomme que vous verrez avant minuit, nous menâmes pendant le printemps une existence exceptionnelle. Il possède, dans un canaletto, un palais somptueux. C'est là que nous habitions tous. Chacun de nous avait son atelier. Le soir, nous parcourions la ville, nous donnions des sérénades, des banquets. Nous mangions et buvions comme des reîtres. Nous jouissions de santés admirables et d'humeurs joyeuses. Les théories d'art étaient exclues de nos entretiens. Nous travaillions, sans y penser, tout naturellement. Nous essayâmes, avec des jeunes gens vénitiens, de ressusciter le carnaval. Nos mascarades firent grand bruit. On nous réclama dans le monde. Certains de nous eurent de belles aventures, des duels. Nos costumes ne pouvaient rester inaperçus. J'étais enveloppé, pour ma part, dans un vaste manteau doublé de satin rouge. J'avais même, je crois, un poignard passé dans ma ceinture. Nous eûmes vite fait de nous imaginer en pleine Renaissance. Les courtisanes ne manquaient pas à nos fêtes. Ja-

mais plus chaude atmosphère ne favorisa l'expansion de nos tempéraments. C'est alors que je fis le portrait d'une patricienne...

Les yeux à terre, il leva la main vers l'unique toile qui décorait l'atelier et que tous regardèrent.

— Ce n'est pas là une trouvaille de mon aïeul, comme je me plaisais à le dire.

Après un silence, il ajouta :

— J'ai eu le malheur de trouver, au début de ma carrière, ce que j'aurais aimé chercher pendant toute ma vie. Je n'ai plus rencontré ma fièvre de Venise. Depuis, je me suis répété. J'ai anéanti mes études sans inspiration. En outre, il m'en coûte trop de me séparer de mes toiles. Je voudrais peindre une cathédrale ou un palais de roi, afin de pouvoir, quand cela me plairait, rendre visite à mon œuvre, l'embrasser dans son ensemble, parler à mes personnages.. Comprenez-vous les raisons qui m'empêchent de peindre. Monsieur Cabriès, ce sont à peu près les mêmes qui font que vous ne publiez plus rien !

Il se leva, tourna vers le portrait une lampe à réflecteur.

— Je ne sais pas pourquoi je dévoile, ce soir, l'anonymat de cette œuvre, murmura-t-il.

Et comme on vantait, le coloris, le dessin, l'attitude de ce buste, la souveraineté du modèle, il s'écria :

— Non, non, cessez, je vous en conjure. Il

éteignit la lampe. L'ombre et la fumée cachèrent le tableau dont le cadre seul brilla. La porte s'ouvrit :

— Cher Aldramino, je parlais à ces messieurs de nos extravagances d'autrefois et de notre suave amie la comtesse Aurora Stella Lucente.

— Dorénavant, appelez-la Stella Moriente, car voici qu'elle agonise, dans le palais où nous l'avons connue si majestueuse et si belle.

Ses intonations étaient chantantes. Grand, fort, le sommet de la tête chauve, les tempes garnies de cheveux châtains et bouclés, la barbe brune taillée en rond, le teint mat, les sourcils arqués, les yeux sarcastiques et autoritaires, il était splendide à voir ce vénitien. A chacun de ses gestes larges, brillait à l'index de sa main droite, l'anneau de Rodolpho Aldramino qui fut amiral de la République et combattit en Grèce et contre les Turcs, sous les ordres de Morosini le Péloponésiaque.

— Elle agonise, elle meurt. Il n'y a plus de gondoles attachées aux piliers noirs et verts de son palais dont les fenêtres sont closes. Elle en a fait don à la ville. Il a déjà l'aspect aristocratique des musées peu fréquentés. Wellseley, l'agonie de cet être divin me ferait volontiers croire qu'il y a d'insurmontables mystères dans ce monde où elle fut resplendissante. C'est la vie elle-même de la Stella Lucente que vous avez prise pour animer ce portrait.

— Il est indiscret, murmura Gaffre à l'oreille

de Morgane. Mais l'histoire doit être pathétique. Notre ami John-Arthur est beau en ce moment.

Le coude sur le bras du fauteuil, sa main soutenant sa tête, il contemplait son œuvre.

— Ces yeux sont éteints, cette bouche décolorée, et ces joues creuses. Quelle pitié !

Et, s'adressant subitement à des peintres, Wellseley leur avoua qu'il ignorait à quel miracle, il devait le coloris ardent de sa toile, cette teinte de lumineux ivoire.

— C'est l'âme éternelle de la comtesse que vous avez prise, répéta Aldramino, vous êtes un magicien.

Tous examinaient leur hôte, avec la certitude d'avoir découvert le secret de sa vie et de son silence. Il sentait ces regards curieux qui le fouillaient et lisaient dans son cœur. Il avait l'impression d'avoir galvaudé sa légende. Demain Gaffre et Daugé la raconteraient dans Paris. Comme il les voyait, assis dans un bureau de journal, blaguant l'attitude de Cabriès, celle de Glorieux et de Mourailles ! Il imagina les lèvres sales de ces individus prononçant le nom de Stella Lucente. Il les entendait dépeindre, de façon ridicule, la silhouette émouvante de la comtesse errant dans des salles désertes et se mourant de langueur et d'amour !

Il interrogea alors Aldramino sur le Campanile. Dans la bouche de ce vénitien amoureux et fier de sa ville, le récit de cette catastrophe atteignait au tragique. Il contait, cependant, ce

que chacun savait déjà sur l'écroulement de cette tour fameuse. Venise devenait une famille consternée attendant le dernier soupir de l'aïeul vénérable.

— Il est tombé sur lui-même, comme un vieillard exténué qui s'asseoit. Nous pleurions tous, juifs et chrétiens, devant les décombres, et les lions ont dû égratigner le marbre de leurs socles.

Il eut un geste vague et ajouta :

— Figurez-vous, que dans les fondations, on a trouvé une coupe, une coupe de verre. Vous pourrez l'admirer au Musée Correr, si vous retournez chez nous, Wellseley.

Glorieux demanda des détails. Cette coupe qui l'avait jetée ? Comment était-elle ? Etait-ce une coupe de banquet ? L'Arétin y avait bu peut-être ou le Titien.

Aldramino ne voulut pas répondre.

— Il faut laisser tout leur mystère à ces choses. Qu'il vous suffise de savoir, qu'entre les pilotis du Campanile, un verre précieux a été retiré.

— Je gage, dit Viguier à Mancel, que nous lirons bientôt, quelque part, un poème de Glorieux, ou de Mourailles intitulé la « Coupe du Campanile. »

Minuit sonna.

— L'heure de l'amour et du crime, murmura Aldramino devant qui s'ébaucha, sans doute, une vision de sa ville.

— Non, non, protesta Viguiers. Minuit, l'heure où le poète harassé par des visites, la gorge sèche, les membres las, se recueille, fait le bilan de sa journée employée à gueuser des suffrages, puis s'asseoit à sa table, ouvre ses dictionnaires, compulse ses manuscrits, et se demande s'il écrira une ode héroïque, une élégie ou un de ces poèmes pastoraux dans lesquels il excelle et dont la grâce plaît tant à Madame X... qui peut lui faire avoir des articles et vient de l'inviter à dîner afin de le présenter à un personnage influent.

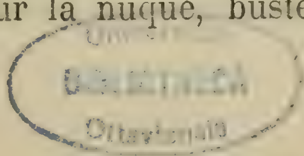
— Viguiers, interrompt Gaffre, la manière dont vous composez ne regarde personne.

Viguiers pris à court ne trouva pas de réponse. Ils échangèrent, sur un ton badin, mais dans lequel perçait cependant de la haine, des propos aigres-doux. Ils interrogèrent ensuite Mourailles, Glorieux, sur leur méthode de travail. L'un bondissait sur Pégase, l'empoignait aux crins et se laissait conduire. L'autre avait besoin de parfums, de musique, de fleurs. Ils tâchaient d'auréoler de quelque beauté leur dur labeur.

Wellseley irrité coupa cet entretien. Il cria :

— Que font les Hétaïres. C'est l'heure du souper.

Presque au même moment Hélénita fit son entrée. Elle est espagnole, nerveuse, souple : un animal heureux, figure de fillette pressée par des bandeaux ondulés, roses rouges dans la torsade lâche tombant sur la nuque, buste enve-



loppé dans un châle de danse noir coupant de biais la jupe bleu paon ; les bras nus, mains et pieds minuscules. Pas de bijoux ; car elle est encore honnête. C'est une bouffée d'air frais qui pénètre avec elle. L'atmosphère était devenue intolérable. On eut dit, que toutes les pensées qu'enfermaient les cervelles — pensées de haine, de jalousie, d'envie, de dédain — avaient crevé en lâchant leur air malsain.

Hélénita annonce que sa cousine Lola ne viendra pas. Debout, au milieu de l'atelier, cambrée, le pied en avant, les pouces passés dans les bretelles retenant son corsage, elle rit.

— Mais, c'est que nous manquons de femmes, s'écrie John-Arthur.

Il marche à grand pas. Son exaspération est extrême ; on feint de ne pas s'en apercevoir. Il donne des ordres. On fait glisser les portes du fond. La salle à manger apparaît. L'immense table est chargée d'huîtres, de buissons d'écrevisses, de poissons, de viandes froides et de vins. Les cristaux étincellent. La lumière est abondante. Les fleurs sont jetées sur la nappe. On devient silencieux.

Voici les tziganes. Wellseley leur indique leur place. Il renvoie les domestiques.

— Que l'on mange où l'on veut et comme on veut. Que chacun se serve comme il lui plaira. Notre assemblée d'habits noirs, de faces glabres, moustachues ou barbues est affreuse. Approchez donc un peu Gaffre, Daugé.

Il les tient par l'épaule. Il les domine de la tête. S'il s'écoutait, comme il les heurterait, l'un, contre l'autre, pour leur briser le front :

— Mes petits — il n'a jamais eu cette familiarité — Endossez vos pardessus, prenez des autos, il y a une station tout près d'ici, allez chez Maxim, allez à Montmartre, allez où vous voudrez, mais ramenez-nous des femmes ! Vous leur direz qu'elles seront bien rétribuées, qu'on leur donnera à manger et à boire, qu'elles joueront au poker... allez, messeigneurs !

Ils sortirent.

— Cher Aldramino, je veux que cette soirée nous rappelle un peu nos soirées vénitiennes ! Mais hélas !...

Des archets tapent sur les cordes des violons, des cris gutturaux sont poussés, le cymbalum déploie son arpège : la marche de Ragotsky...

— Que la fête commence !

Wellseley saisit une bouteille de champagne en fait sauter le goulot. Un flot de mousse inonde une touffe de roses.

— Grisez-vous belles fleurs !

Des bouchons sautent. Le jet du champagne que l'on verse se dore. Pour accompagner les hongrois qui arrachent les sons de leurs instruments, Chermet s'est emparé des castagnettes et du tambour de basque d'Hélénita. Assise sur un divan, elle s'amuse comme une enfant, et quand le motif de la marche barbare revient amené par un rataplan d'archets frappant les

caisses, elle crie, les lèvres écartées sur les dents.

« Le Saulnier... eh ! »

Il revient de conduire des cotillons. De la boutonnière de son habit pendent des rubans. Il a aussi une canne fleurie. Il s'est follement amusé. Nuit charmante.

— Wellseley, je vous présente trois de mes camarades.

John-Arthur se lève, il a un geste d'accueil.

— Vous êtes les bienvenus, seigneurs, mangez, buvez.

Ils avaient tous soupé. Wellseley se fâche, tempête. Comment, on s'introduisait chez lui l'estomac plein !

La conversation est générale, animée. D'un bout de la table à l'autre, on s'interpelle. Oui, au fond, on a besoin d'oublier la gêne de tantôt. L'homme n'est pas constamment crapule. Glorieux et Mourailles ont cependant une gaîté très littéraire. Mais ils ne parlent plus d'eux, et on trouve que c'est déjà très bien. Ils sourient... Mais, à leurs gestes soignés, on sent que les phrases qu'ils débitent sont faites et alourdies de psychologie et même de morale. Ils ne se réjouissent pas franchement comme Chermet, comme Viguiers et tant d'autres. Ils se délassent, ils se reposent. Ils sont prêts à reprendre de sérieux entretiens.

On mange debout, assis, on circule. Seraiton vraiment gai ?

— Hélénita, danse, supplie Wellseley, à moins que cela ne t'ennuie ! Mais un moment. Aidez-moi, Chermet.

On débarrasse un coin de la table, sur laquelle elle bondit. Elle tire sa jupe : ses dessous sont orangés, rouges et jaunes : des flammes. Mancel noue les cordons des sandales. Il prend le pied de la danseuse, le caresse comme un oiseau.

— Permets que je le baise... avant qu'il ne soit divin !

Tous ceux qui sont là, embrassent le pied de l'espagnole. On se recule : elle danse. Tout à coup, sa figure est presque grave, presque triste. Quand elle baisse la tête et que ses yeux surprennent ses pieds, elle sourit. Elle a du plaisir, semble-t-il, à les voir, menus, agiles, animés. On l'excite. Chermet marque la mesure avec ses mains et crie, l'œil enflammé, en mauvais andalou : « Anda, Anda... Ollé... ollé... »

Elle répond des mots inintelligibles. Elle trépigne, le corps immobile, la tête en arrière, les paupières closes, les dents serrées, elle a une douloureuse expression sur ses traits soudainement tragiques. La main droite haussée tient le châle, la gauche reste tendue vers le sol. Ses doigts touchent les castagnettes. Oh ! quelle volupté !

Avec rage, comme si elle brisait son attitude, elle reprend son pas mouvementé !

Une voix s'écrie :

« Pan te soulève dans ses bras
« Comme l'urne de son ivresse
« Et tu danses pour les soldats,
« Esclave, ribaude, déesse !
« Grappe des vignes de l'amour
« Que le vent du plaisir balance,
« Soleil de chair, thyrse du jour.
« Ah ! Danse. »

Le poète qui déclame est debout, sa coupe à la main. Il continue :

« O fardeau rouge, ô vague d'or,
« O grande chatte sans fourrure,
« Danse sur ma tête qui dort
« Comme le feu sur la nature ;
« Fais renaître dans tes transports
« Le torrent de mon existence,
« Sois la fontaine de mon corps...

Tous crièrent le refrain en chœur :

« Ah ! Danse !

Le poète est possédé par le délire, il chante presque :

« O jet d'au qui montes du sol !
« Tu pétilles et me réveilles,
« Insecte sanglant dont le vol
« Brûle mes yeux et mes oreilles !
« Tes mains qui s'agitent dans l'air
« Me suspendent à leur cadence,
« Et je crois sortir de l'enfer

Son geste rassemble toutes les voix :

« Ah ! Danse !

Il reprend :

« Ah ! Danse comme un Alcyon,
« O prêtresse des lupercales,
« Je respire le tourbillon
« De ta jupe et de tes sandales,
« Mon cœur ressemblait au néant,
« En deviens-tu la conscience ?
« Ah ! Danse, comme l'océan
« Ah ! Danse !... »

Les deux bras d'Hélénita se joignent au-dessus de sa tête, les castagnettes se heurtent et claquent, elle salue, saute sur un divan. Hurrah !...

— Et j'intitule ce rythme nouveau une « *Maënade* », clame le poète Rolmer, je veux que l'on écrive après moi des Maënades, comme on écrit des sonnets...

— A la santé des Maënades, propose Chermet enthousiasmé. Glorieux proteste, pourquoi des formes nouvelles ! Il faut que le génie s'épande librement... que l'on écrive comme cette femme a dansé.

— Zut, crie-t-on.

— Et d'ailleurs, ajoute Mancel, apprenez que le pas de cette danse, cher Monsieur, est réglé comme l'écriture d'une fugue, que les petits

pieds admirés et divins de notre amie ne se sont pas permis le moindre écart.

On interrogea Hélénita. Ah ! certes, cela n'était pas drôle, les leçons de danse en Andalousie ! Mais lorsqu'on sait danser !...

— Votre Maënade est fort belle, dit Wellseley. Dictez-moi ce poème, cher ami. Il se fait apporter un buvard.

— Je suis prêt...

...Mais non, Wellseley n'écrit pas ce qu'on lui dicte. Sa plume court sur le papier. Les lignes sont pleines, pas de strophes. Ne vient-il pas de signer ?... C'est peut-être un trait. Il plie le papier, l'enferme dans une enveloppe, sur laquelle il met quelques mots.

— Voilà...

Le poète légèrement gris parle, parle beaucoup de lui, de ses vers, des combinaisons de strophes qu'il invente.

Il déclame « *Lesbos* », de Baudelaire. On demande à Glorieux de s'exécuter. Il se lève, psalmodie une « *Perséphone* » interminable. Wellseley fait un signe aux tziganes. Ils jouent une romance nègre très en vogue.

Des autos s'arrêtent devant la grille du jardin.

— Une marche, ordonne Wellseley aux musiciens.

On réclame la marche du « *Toréador* ».

Chermet chante :

« C'est moi qui suis le toréador,
« Il me faut la piazza pour décor ».

Des jeunes femmes accompagnées par Gaffre et Daugé entrent. La première svelte, blonde délicieusement, jette sur la table une botte de roses qui s'effeuillent, saisit la première coupe qu'elle trouve sous sa main :

— A vos santés, messieurs ! Elle la vide et la brise.

Une autre examine cette assemblée d'hommes.

— Ous qu'on est ici ?...

Mancel répond :

« C'est ici qu'on chante et qu'on aime
« Nous vivons comme les oiseaux,
« Croissez grands lys, coulez ruisseaux
« Et vive la Sainte-Bohême ! »

Une troisième veut s'assurer s'il n'y a pas de policiers sur les toits.

— Dame, c'est dangereux de souper chez un peintre anglais ! — Elle caresse le menton de Viguiers. Les voici chez elles. Elles ont reconnu parmi les convives Le Saulnier, ses trois amis, Chermet, Vauthier de Bluze. Elles ôtent leurs chapeaux, leurs manteaux. Elles ont faim. On les sert.

— Mais qui est patron ici.

Wellseley se lève.

— Bigre !... Est-il toujours aussi grand le monsieur ! Et quelle barbe !

Pour une fois on est tombé sur des femmes joyeuses ! On félicite Gaffre et Daugé ! Des surnoms récemment donnés circulent. Le jeu a du succès.

— Toi, dit Mancel en embrassant une belle fille, je te nomme « *La croupe et les lèvres* ».

— Avec cette différence, répliqua-t-elle, vivement, qu'il n'y a pas loin de l'une aux autres...

Aldramino déclare que des chansons italiennes s'imposent. Les violons soupirent «*O sole mio* ». Les femmes sont attendries. Elles balancent leurs têtes. Leurs cœurs sont vraiment touchés, leurs imaginations bercées. Elles murmurent les paroles françaises de cette mélodie.

—Aldramino, Aldramino, s'écrie Wellseley en s'étirant... où sont les sérénades d'antan !

— Je les réentendrai bientôt, Wellseley.

Il avait hâte de revoir Venise. Il venait de passer une année entière en « Europe ».

— Nous autres Vénitiens, nous ne vivons réellement que chez nous.

Il lui fallait la place Saint-Marc, ses pigeons, la terrasse du café Florian ou celle du Quadri, Théodoro sur son crocodile, le silence des Fondamente, la lagune morte. Il aimait marcher lentement, sans avoir à se garer, se retourner quand cela lui plaisait, pour découvrir une perspective unique et familière. Sa joie était de piloter un étranger dans Venise. Il connaissait sa ville pierre à pierre, savait à quel instant du jour tel ou tel palais, tel ou tel canal atteignait sa plus grande beauté.

— Qui de vous n'est pas allé à Venise? demanda-t-il.

Ils étaient nombreux.

— Comme je vous envie. Il est une émotion que nous n'éprouverons jamais, nous autres : arriver pour la première fois à Venise ! Contempler pour la première fois Saint-Marc, la Piazzetta... le grand canal... pour la première fois !

Il avait hâte aussi d'assister à des représentations d'opéras italiens. Il revenait de Bayreuth.

— J'y étais l'an dernier, dit Viguiers. Comme il s'enthousiasmait, Aldramino l'arrêta d'un geste. Il avait beaucoup souffert en Bavière. Il gardait de son pèlerinage à Bayreuth un souvenir pénible.

— Mais oui, nous autres, nous allons au théâtre pour causer, pour jouir de la lumière, des bijoux, des toilettes des femmes, pour boire des liqueurs froides et manger des fruits glacés. Nous aimons sortir du spectacle la tête légère, les sens heureux, en siffant les airs entendus. Tandis que là-bas, on m'a enfermé au mois d'août à quatre heures de l'après-midi dans une salle ressemblant à un amphithéâtre d'hôpital, on a éteint toutes les lumières, j'étais assis dans un siège qui me sciait le dos et j'étais écrasé par deux matrones calamiteuses. On m'a presque chassé, parce que je toussais et parce que ma montre tictaquait trop fort. Quel odieux public et surtout quelle musique ! Si toutefois il est possible d'appeler cela de la musique.

De violentes protestations s'élevèrent. Elles divertirent Aldramino. Viguiers se souvenait des trois semaines qu'il avait passées, avec Norbert, dans la petite ville bavaroise, de leurs causeries, de leurs promenades, de leur amitié qu'ils n'avaient jamais sentie plus solide, plus virile. C'était là qu'il avait définitivement arrêté le plan de « ce qu'il voulait écrire ». Une mélancolie mortelle l'envahit ; et quand le tintamarre se fut apaisé, il parla alors du charme de Bayreuth, du restaurant où ils prenaient leurs repas, de la petite salle, pleine de portraits et de reliques du maître où ils jouaient, sur un vieux piano, des fragments du drame entendu et discutaient avec des acteurs dont ils avaient fait connaissance.

— Et un jour, comme Norbert de Faye jouait la prière d'Elisabeth, la fille de l'hôtelier, une petite infirme aux grands yeux émerveillés s'approcha et chanta. Une voix ravissante, émue, pathétique. On eut dit que c'était sa prière, sa prière à elle qu'elle récitait. Elle chanta « Tristan »... et nous conta son histoire lamentable. Elle se destinait au théâtre. Les chanteurs wagnériens qui fréquentaient l'établissement de son père (un bon bavarois réjoui qui poussait à la consommation pendant que son enfant attendrissait et charmait) — lui avaient donné des leçons. Mais elle s'était cassé la jambe à deux endroits et démis la hanche... elle n'avait plus grandi... et elle désirait mourir. Norbert la consola, lui affirma qu'elle guérirait, qu'elle irait

au théâtre, qu'elle serait Yseult (Oh ! surtout être Yseult, cria-t-elle). Et quand nous quittâmes Bayreuth, elle était amoureuse folle de lui...

Aussitôt, Viguiers regretta d'avoir raconté cette histoire devant des gens de lettres, et de nouveau, il harcela Aldramino, qui répliqua calmement.

— Oui, je parle en homme pour qui l'art suprême est la peinture. Et qui voit, le Tintoret, dans le plus grand génie du monde. La musique n'est qu'un art secondaire, un air d'accompagnement, si vous voulez...

— Mais vous entrez dans les idées de Wagner, lui fut-il objecté, car...

Wellseley mit le holà :

— Pas d'esthétique, pas de théories, s'il vous plaît, messieurs ! Pour l'instant, je vous affirme que la musique réside dans la cantilène que jouent ces artistes à vestes rouges et à moustaches énormes... Elle m'ébauche le grand canal, les gondoles, les sérénades, la Venise chère aux amants, la Venise décriée par les intellectuels... la Venise des nuits faites pour accueillir les mots d'amour et de mort...

— C'est pour eux qu'a été créée notre langue italienne, s'écria Aldramino. Aimer, mourir ! C'est que l'on respire la mort, là-bas, certains soirs ! La mort magnifique qui se boit, comme un philtre, dans un regard, sur des lèvres. La mort qui vous apparaît sous les traits d'une femme splendide !

— Sous les traits d'une femme splendide, répéta Wellseley, d'une voix sourde. La mort, sous les traits d'une femme splendide.

On le regarda. Il y eut un instant de malaise, presque de peur, puis un silence que brisa désagréablement une femme qui s'écria :

— Oh ! la barbe !... On nous a promis un poker...

Wellseley sursauta :

— C'est juste. Vous trouverez, dans l'atelier des jetons et des cartes, allez...

Mancel décrocha le Stradivarius et joua avec l'orchestre, puis seul, une improvisation de Paganini absolument folle, une véritable acrobatie. Les sons paraissaient sortir des cristaux épars sur la table, tant ils étaient clairs, déliés, stridents.

— Mancel, vous accepterez cet alto... je vous y forcerai.

— Jamais, Wellseley, jamais.

— Vous verrez ! Aldramino, c'est ainsi que nous soupions autrefois en parlant d'elle.... de la beauté... vous souvenez-vous du soir où, après avoir terminé le portrait, j'ai cassé ma palette, brisé mes pinceaux et vidé mes tubes de couleur... j'eus le pressentiment que c'était fini ...que je ne peindrais plus. Il y a des vers de Musset là-dessus, qui les sait :

L'auteur de la Maënade se leva :

« Béatrix Donato fut le doux nom de celle

« Dont la forme terrestre eut ce divin contour ;
« Dans sa blanche poitrine était un cœur fidèle,
« Et dans son corps sans tache un esprit sans détour.

« Le fils du Titien, pour la rendre immortelle,
« Fit ce portrait témoin d'un mutuel amour ;
« Puis il cessa de peindre à compter de ce jour,
« Ne voulant de sa main illustrer d'autre qu'elle.

— Je me souviens, maintenant, cria Wellseley. Il emplit sa coupe, tous l'imitèrent. Mais c'est à moi de continuer :

« Passant, qui que tu sois, si ton cœur sait aimer,
« Regarde ma maîtresse avant de me blâmer,
« Et dis si par hasard la tienne est aussi belle.

« Vois donc combien c'est peu que la gloire ici-bas,
« Puisque tout beau qu'il est, ce portrait ne vaut pas,
« Crois m'en sur ma parole, un baiser du modèle.

Il but et tomba foudroyé, la face contre la table et les deux bras en croix.

...Le silence se rétablit après quelques secondes d'un tumulte tragique. On écarta les femmes, les hommes s'approchèrent. La petite Hélénita se glissa, tourna vers la lumière la tête de John-Arthur Wellseley, la posa entre ses bras, lui baisa la bouche, lui ferma les paupières et lui passa autour du cou une chaînette d'or où était pendu un crucifix d'argent.

— Messieurs, dit Aldramino, j'étais un messa-

ger funèbre. Je venais annoncer à notre ami la mort de la comtesse Aurora Stella-Lucente.

Mais on découvrit l'enveloppe dans laquelle Wellseley avait enfermé la « Maënade » de Rolmer le poète.

« *Ceci est mon testament. Je veux qu'il soit lu devant tous* ».

— Messieurs !... Aldramino les interrogea du regard. On hésitait. Je crois que c'est formel. Il décacheta et lut :

« *Paris, 6 février 190...*

« *Voici les dernières volontés de John-Arthur*
« *Wellseley. Je les formule parfaitement sain*
« *de corps et d'esprit, au moment de faire fondre*
« *dans le verre qui est devant moi, un grain d'un*
« *poison fameux renfermé dans le chaton de ma*
« *bague avec laquelle je désire être enterré.*
« *Je laisse cent mille francs à Monsieur Ca-*
« *briès, homme de lettres, et cent mille francs*
« *à Monsieur Genlis, afin qu'ils puissent acheter*
« *la gloire qui rend si fiers certains individus*
« *dont l'attitude et le physique m'ont particuliè-*
« *rement exaspéré ce soir. S'ils ne veulent pas*
« *de la Gloire, qu'ils dépensent cette somme*
« *comme ils l'entendront et pour leur plus grand*
« *bien-être !*
« *Je lègue une somme identique à Louis Mor-*

« gane, mais à la condition expresse qu'il s'en-
« gage à ne plus fréquenter des individus com-
« me Gaffre et Daugé.

« Je laisse à ces derniers cinq louis à chacun « pour qu'ils se remboursent des frais d'auto- « mobile de ce soir et comme prix du dérange- « ment que je leur ai occasionné.

« Que l'on donne deux mille francs à la petite « Hélénita.

« Que tous ceux que j'aime et que j'estime, « Viguiers, Vauthier de Bluze, Laugier-Varen- « nes, Mancel, Chermel, se partagent mes bibe- « lots, mes meubles.

« Quant au portrait, il doit figurer avec ceux « qui ornent le palais Stella-Lucente.

« Des papiers que l'on trouvera dans mon se- « crétaire faciliteront les démarches. Elles sont « d'ailleurs accomplies.

« Que mon corps soit transporté à Venise et « enterré là où on sait.

« Je prie mon ami Mancel de vouloir bien ac- « cepter mon Stradivarius.

« Que le reste de ma fortune soit employé à « secourir des artistes malheureux que l'infor- « tune n'a pas dénaturés et qui n'ont pas cessé « d'être des hommes.

« Je charge Enéa Aldramino d'exécuter mes « désirs ».

Le silence qui régna alors fut solennel, comme après un jugement. On se retira.

Les intimes de Wellseley demeurèrent seuls autour du cadavre que l'on allongea sur un divan. On éteignit quelques lampes. La petite Hélénita voulut réciter des prières et veiller.

Aldramino jeta les dernières fleurs fraîches sur le corps de Wellseley.

— Messieurs, ainsi finit un douloureux roman d'amour, dit-il. Wellseley m'avait prié de le révéler aux gens dignes quand la comtesse et lui ne seraient plus de ce monde...

Moi, Albert Erlande, qui écris ces pages, je composerai un livre (1) sur l'émouvante aventure que nous conta le Vénitien Enéa Aldramino, devant la dépouille mortelle de celui qui en fut le héros, tandis que priait, sans nous entendre, une petite danseuse espagnole.

---

(1) Ce volume paraîtra bientôt sous le titre : « Un cinquième acte ».

DEUXIÈME PARTIE

I

UN CITRON PRESQUE PRESSÉ ET UNE JEUNE FEMME

« *Anne-Marie Loret à Jacques Viguiers.*

« *Ami, c'est pour après-demain, 10 mars. Sou-*
« *venez-vous des conditions posées par mon*
« *dernier billet : si vous venez au rendez-vous*
« *que je vous fixe, c'est que votre humeur dé-*
« *plaisante et chagrine se sera dissipée, que*
« *vous serez un compagnon aimable, etc... Il*
« *fait beau, c'est presque le printemps. Nous al-*
« *lons, sans doute, attraper bientôt une série de*
« *pluies. Profitons ,il faut toujours profiter des*
« *occasions d'être heureux que nous offre la vie,*
« *n'est-ce pas ? Donc, après-demain, deux heu-*

« *res, place de l'Etoile, près de la gare du Mé-*
« *tro... et surtout, pas de reproches, pas de de-*
« *mandes oiseuses.*

« *Votre,*

« *Marion Loret* ».

« P.-S. — *Il m'a été impossible de vous rece-*
« *voir ces derniers jours. Une ligne pour me*
« *dire que vous acceptez.* »

Il accepta, heureux, somme toute, de voir Marion réapparaître dans son existence sentimentale, si mesquine pour l'instant, et cependant si troublée.

Norbert lui avait adressé un billet sec :

« *Mon cher, si j'ai brusquement quitté made-*
« *moiselle Veyrel, c'est que je n'avais rien à lui*
« *dire. Si je n'ai pas parlé de toi, c'est que je*
« *n'y ai pas pensé. Si je ne t'ai pas averti de mon*
« *départ, c'est que j'avais envie d'être seul.*
« *Quant à aller à Paris. Non. Es-tu satisfait ?*
« *Mais dis-moi, quel est ce Monsieur Augeret ?*
« *Il ne me plaît pas.*

« *Ton*

« NORBERT. »

Augeret était donc retourné chez Suzanne ; Norbert l'y avait rencontré ! Etait-ce pour cela que la jeune fille avait négligé de répondre à la longue lettre qu'il lui avait écrite ? Il avait reçu, en outre, quatre pages assez tristes de sa mère.

Avait-elle assisté à une des visites d'Augeret ? Il lui avait annoncé la mort de Wellseley. Pas un mot. Le désarroi de Jacques était complet.

Sa vie intellectuelle n'était guère plus brillante. Depuis la mort de Wellseley qui avait fait quelque tapage, il ne voyait plus ses confrères. Toujours, se présentait à ses yeux le spectacle de la veillée funèbre autour du cadavre du peintre. Il réentendaït la voix chantante d'Aldramino lisant le testament. Il ne pouvait oublier les figures blêmes de Gaffre et de Daugé. Une pitié infinie l'avait poussé vers ces malheureux. Il les avait rencontrés. Avec une amertume et un cynisme affreux, ils avaient blagué cette scène et demandé quand ils toucheraient leur héritage.

— Oui, mais c'est tout de même dur, avait murmuré Gaffre. Enfin...

Et Jacques aurait souhaité leur faire comprendre que le rôle qu'ils jouaient dans la vie n'était pas propre et qu'on pouvait vivre sans s'avilir, comme le petit Morgane par exemple. Il n'osa pas. Ils causèrent « métier ».

— Eh bien, et votre volume de vers ?... Vous laissez Glorieux vous marcher dessus.

Son volume de vers. Oh ! certes, il n'y songeait pas.

— Vous avez de la veine d'avoir des rentes.

Viguiers sourit. Dans ce milieu, on le tenait pour riche et on ignorait les embarras que lui coûtaient les quelques louis qu'il prêtait distraitement, sans se faire prier.

Travailler ! Et comment travailler, dans cette crise d'accablement qu'il ne réussissait pas à vaincre.

Sa vie, elle était simple. Il se levait à midi, les membres las, le cerveau vide. Il déjeunait à deux heures, lisait, parcourait son manuscrit, le refermait, sortait, descendait à pied les Champs-Elysées, avec l'intention de proposer des poèmes ou un roman à un directeur de revue, arrivé devant la porte, il perdait courage et s'en revenait.

A quoi bon ?

Les ateliers de peintre sont plus gais. Il était allé chez Genlis pour lui apprendre les dispositions de Wellseley à son égard.

— Acheter la Gloire ! s'était écrié le vieux poète ; quelle plaisanterie, à mon âge. Je désire que l'on sache que je refuse cet argent.

D'ailleurs, quelle gloire pouvait procurer une œuvre comme la sienne ? En l'écoutant faire le procès de l'art et des artistes contemporains, Jacques avait le pressentiment qu'une destinée semblable à celle de cet homme l'attendait : l'abandon, la pauvreté, le silence torturant un orgueil inassouvi. Comme il l'avait trahi, son orgueil, ce vieux maître, quand il eût appris que son nom avait été prononcé par quelques jeunes écrivains. Il aurait voulu interroger, savoir, mais il s'était repris. Son masque avait retrouvé sa sérénité.

Viguiers étouffait dans cette atmosphère de

misère grandiose qui le désespérait. Il montait alors souvent chez Mancel. Le musicien avait acheté un superbe oiseau, un caurale que l'on nomme aussi le paon des roses. L'affection de ce bohême, son insouciance, son désintéressement, son véritable amour de l'art réconfortaient un peu Jacques. Mais c'est auprès de Laugier-Varennes qu'il puisait le plus de force. Il le trouvait assis devant sa table, travaillant avec sûreté, avec joie. Il avait hâte de terminer son livre. On commençait à l'irriter, en lui demandant. « Eh ! bien, cela avance-t-il ? » Ah ! on verrait.

Les visites chez des peintres, chez Genlis, chez Mancel ou chez des jeunes femmes — Madame Isaure ou Madame Vernet, des amies de Marion — le menaient jusqu'au soir. La salle d'armes le remettait d'aplomb. Il respirait là un air où s'épanouissait volontiers son âme factice. L'âme qui lui donnait ses seuls plaisirs.

— Viguiers serez-vous ce soir aux Folies-Bergères ?

— Certainement.

— A Montmartre ?

— Comment donc.

Et le voilà content jusqu'à l'aube.

Mais quel retour !

Il remonte les Champs-Elysées. Il revient de chez Maxim. Il a soupé, causé avec des grues, bu du champagne. Sa tête est lourde. Il marche lentement. Les étoiles sont loin, les arbres fri-

leux. Le ciel est gris d'ardoise et sur la chaussée bleuâtre des charrettes de maraîchers se suivent. Les légumes ont des couleurs fausses. Le vent froid a vite fait de métamorphoser, en cris vulgaires qui le déchirent, les échos des valses lentes qui ont bercé sa veulerie, les rires qui l'ont abusé, les voix qui lui ont paru agréables. Il se retourne, personne. Il est seul, il a envie de s'asseoir sur un banc, de pleurer, mais de pleurer comme jamais un homme ne pleura sur terre. Il essaye de se ressaisir. Ah ! le joyeux examen de conscience qu'il fait ! Quelle belle vie que la sienne ! Comme ils glissent bien les coups, sur l'acier de son armure ! Comme elle le protège ! comme il est assujetti son masque ! Le noble champion ! Comme il est en état d'affronter la lutte, ainsi accoutré !

« Je suis saoûl. »

Mais non, il n'est pas saoûl. Sa lucidité l'épouvante. Ah ! il la débouclera, cette cuirasse, dont il s'est attifé. Pourquoi ? Par lâcheté et pour mettre, à l'abri des sarcasmes, sa sensibilité d'homme et son orgueil d'artiste. Il se croyait de taille à vivre isolé comme Laugier-Varennes dont la lampe brûlait encore peut-être. S'il pouvait s'en faire un ami : « Il me juge comme les autres et il a raison ! » Cependant il lui devait les seules heures courageuses de sa vie, depuis quelques années. Quelle douceur de lui avouer sa détresse ! De lui parler de son âme, comme à Norbert. Il lui dirait : « Je suis malheureux, je souffre horriblement. »

Il lui raconterait son histoire, son enfance, lui dépeindrait le milieu dans lequel il avait été élevé, les influences qu'il avait subies. Il lui exposerait enfin l'œuvre qu'il rêvait ! qu'il n'avait pas le courage de continuer.

Alors il ricana : « Oui, je lui développerai le lieu commun du génie méconnu, du Monsieur qui noie son chagrin dans la débauche. Je ferai mon petit Cabriès ! mais Cabriès, lui, il crève carrément de faim. Il mendie et ne remercie pas. Lui venir en aide, c'est servir ses grandes idées. Il peut jouer « l'annonciateur », tandis que moi, je m'amuse, je parais heureux. Et pourquoi les autres s'inquièteraient-ils pour savoir si je le suis réellement ? Je suis le « Monsieur qui s'en fout » : et on me le rend bien, c'est justice. Cabriès n'a pas peur du ridicule — que sera-t-il quand il aura touché l'argent de Wellseley ? — Et moi, c'est par peur du ridicule, que j'ai maquillé mon âme, que je l'ai prostituée ; j'ai peur de lui trouver un teint faisandé et épouvantable. Et si je lui rend quelque noblesse ne va-t-elle pas s'ennuyer ? Ah ! la peur du ridicule ! Cabriès parle, en veston troué, en souliers mal cirés, en trempant des sandwichs dans du thé, de poésie nationale ou d'être ambassadeur ! et moi, en habit, je n'ose pas prononcer les mots de poèmes lyriques ! — Comment avouer cela à Laugier-Varennes et au nom de quoi. »

Il rentrait alors chez lui et c'était l'insomnie. Toute son existence lui montait à la gorge et il

s'endormait, au matin, d'un sommeil mauvais, dont il sortait le cerveau lourd, le cœur chaviré, et le lendemain il recommençait.

Ce fut dans ce désarroi intellectuel et sentimental que Marion réapparut. « Un dérivatif » pensa Jacques et il accepta les conditions qu'elle exigeait et, au jour dit, il se trouva place de l'Etoile.

Dès qu'ils se furent enfoncés dans le bois, elle lui demanda s'il lui avait été fidèle, pendant les semaines que dura leur séparation. Rien ne frappa Jacques d'une stupeur plus douloureuse que d'entendre son amie lui reprocher sa constance.

L'odeur des branches gonflées et des prés nouvellement arrosés, imprégnait l'air. Des rouges-gorges sautillaient. Les allées n'offraient pas encore aux yeux de Marion Loret le spectacle qu'elle chérissait entre tous. Les promeneuses étaient rares, emmitouflées dans leurs fourrures. Marion aimait le printemps, la chaleur, les toilettes en linon et les vastes chapeaux de paille.

Ils burent du lait au Pré Catelan, traversèrent le lac. Il faisait bon dans l'île. Elle le traita comme s'il ne s'étaient jamais quittés, elle lui fit comprendre qu'elle lui était reconnaissante de ne point la questionner. Elle parla, pour elle-même, semblait-il, de l'avenir, de la jeunesse de leur amour, avec une telle ardeur, ou si joliment qu'il ne songea plus qu'à vaincre un res-

tant d'angoisse. Il avait pourtant à lui reprocher la cruauté dont elle faisait preuve, en ne chassant pas définitivement les ombres que ses attitudes, ses réponses, ses silences et sa rupture avaient accumulées entre eux.

Et voilà qu'il est tout à l'enchantement de la retrouver enfantine et joyeuse, de l'entendre célébrer les teintes d'un parterre bien combiné, le style d'une robe, un attelage, un couple aperçu...

Jacques partagea la gaieté de Marion, comme elle l'avait souhaité ; elle s'apercevait bien qu'il était triste, mais elle ne fut pas longue à se persuader que le contentement qu'il affectait était sincère. Elle tomba, soudain, dans une méditation obstinée. Elle glissa son bras, sous le bras de son ami, s'arrêta, le regarda :

— Nous nous aimons, murmura-t-elle.

— Notre promenade, ne devait être qu'un pèlerinage, reprit-il.

Ils marchaient lentement. Le soleil en se couchant semblait retirer l'or dispersé dans l'air. Les sommets des arbres les plus hauts se balançaient imperceptiblement. L'horizon avait la ligne d'une terrasse orientale, et pendant un instant, rien ne dépara la suave mélancolie du parc de la Muette.

Anne-Marie prononçait des paroles sans suite : sa jeunesse fuyait, elle désirait vivre !... A chacune de ses phrases, elle se tournait sournoisement vers Jacques qui ne répondait pas.

Il la sentait torturée par le sentiment bizarre qui la lui avait arrachée, pendant une semaine, qui la lui ramenait aujourd'hui, pour la lui reprendre demain peut-être.

Le goût du plaisir, ce besoin d'une existence plus ornée, qui donc défendait à Marion de les satisfaire ? Sa fortune et celle de son mari étaient considérables. Elle était libre... Marion haussa les épaules.

Une jeune femme s'échappa d'une porte, passa devant eux, regarda à droite, puis à gauche, héla un fiacre, y monta, baissa un store et, Marion Loret grave tout à coup, se serra contre son amant. Ils se retournèrent tous deux.

— Dites, m'aimez-vous ? demanda-t-elle.

En plaisantant, il l'interrogea sur les motifs de la terreur qui l'avait saisie.

— Je suis triste à cause de cette femme.

Son poing fermé se tendit. Elle ajouta d'une voix maussade et douce, comme si elle eut regretté son geste de colère :

— Qui était-ce ?

— Une femme heureuse.

— Oh ! peut-on dire d'une passante aussi furtive, même quand on la devine aimée : « celle-là est heureuse ». J'aurais voulu la suivre, savoir si elle est rassurée...

— Que vous importe ! Ne l'êtes-vous pas ?

— Oui, quand j'oublie qu'il est au monde d'autres créatures que nous. Cette inconnue me rappelle qu'il n'en est pas ainsi !

Elle sourit. Elle essaya bien de sourire, mais sa bouche garda un pli douloureux, tandis que ses sourcils se haussaient, disparaissaient presque sous les mèches roulées qui diminuaient son front un peu trop vaste.

— Petit sphynx, s'écria Jacques, saurais-je jamais ce que signifient les changements de votre humeur, votre sincérité plus terrible que la perfidie, vos gestes, vos sourires ?...

— Quand les sphynx sourient, c'est qu'ils n'ont plus grand chose à cacher. Je suis un petit sphynx angoissé.

— Expliquez-vous.

Elle ne répondit pas.

— Vous verrais-je demain ?

— Mais oui, fit-elle simplement.

— Serez-vous chez madame Vernet, ce soir ?

— Vous savez bien que je ne sors pas le soir. Que je n'aime pas sortir. On ne change pas de vieilles habitudes...

Elle abaissa ses paupières, ajouta avec coquetterie :

— Mais oui, de vieilles habitudes, de très vieilles...

Un grand break les croisa, et Marion Loret agita son ombrelle en criant :

— Bonjour... bonjour !

Le conducteur de l'équipage lui rendit son salut, de la main, et se pencha vers ses bêtes effrayées par une automobile.

— C'est mon mari, annonça la jeune femme.

— Il a de bien beaux chevaux.

— Ils ne sont pas à lui.

Elle acheva sa phrase d'un ton badin :

— Georges ne possède qu'une écurie de courses... et moi, je n'ai jamais songé à avoir un coupé.

Un coupé ? à quoi bon. Madame Anne-Marie Loret s'ennuyait dans le monde, n'allait pas au théâtre, menait une existence de petite bourgeoise que seules égayaient sa fillette et des escapades qu'elle faisait, à Fontainebleau, où habitait sa mère. Cette jeune femme qui, quelques instants auparavant, avouait son besoin de vivre comme toutes celles que l'on rencontre au Bois, au théâtre, sur les plages, décrivait maintenant, le charme des soirées tranquilles...

Jacques écoutait avec une curiosité indulgente, pénétré par une angoisse intolérable qu'il ne voulait pas trahir, comptant que Marion révélerait enfin les secrets de son cœur versatile.

S'il l'en avait tendrement suppliée, il aurait obtenu pour réponse, un geste vague, un sourire, un silence... Il le savait. Au milieu de l'avenue du Trocadéro, comme si une main se fut posée sur son bras, brusquement, elle s'arrêta, le visage bouleversé, le corps raidi :

— Qu'avez-vous ?

— Rien, rien, balbutia-t-elle, mais je vous quitte.

— Je ne vous laisserai pas ainsi.

— Il le faut. Adieu. — Non, ne m'accompagnez pas... sois raisonnable.

Elle s'efforçait de donner à ses lèvres un sourire quelconque et joli.

Jacques inspecta l'avenue. Elle était presque déserte. Cependant, au bord de l'allée cavalière, un vieillard se tenait, immobile et les considérait.

— Au revoir, Monsieur, dit Marion à Jacques ; elle ajouta sans desserrer les dents :

— A demain.

Elle s'enfuit par la rue Magdebourg, tandis que le vieil homme, à pas lents, descendait vers la place d' Iéna.

II

UN PEU DE L'AME DE MARION

Jacques avait rencontré Anne-Marie Loret au début de l'hiver 190., dans des circonstances assez singulières. Il revenait de Runel et se rendait chez la baronne d'Ivrargues, une vieille amie de sa famille, alliée aux de Faye. Il avait à lui annoncer que les acquéreurs de son château des « Trois Ruches » n'avaient rien changé dans cette propriété où elle fut heureuse et qu'elle dut vendre à la mort du baron.

Il y avait dix ans de cela.

Il respectait profondément Madame d'Ivrargues. Elle gardait à cinquante ans, le physique et la conversation de celles qui, ayant été gracieuses et chéries, ne pensent plus qu'à bien

mourir et à laisser, avec l'exemple de leur vie, une sorte de légende et d'universels regrets. Elle avait de charmantes manières, se poudrait à frimas, enrichissait ses entretiens de termes desuets ; elle était très digne, de bon conseil et pleine d'indulgence, collectionnait des éventails, des bonbonnières et de belles épées. Ces objets qui lui rappelaient l'époque d'héroïsme et de falbalas qu'elle préférait entre toutes, étaient disposés dans un boudoir où elle recevait, avec ses contemporains, ceux des générations nouvelles qui lui avaient été présentés et qui surent lui plaire.

Jacques se rendait donc chez elle, le lendemain de son retour ; quelques mètres devant l'hôtel qu'elle habitait, rue Alfred de Vigny, la chaussée était jonchée de paille. Il eut comme un pressentiment.

Un domestique l'introduisit dans un petit salon obscur où se tenaient Madame Vernet et Madame Isaure. Elle lui apprirent qu'Angèle d'Ivrargues agonisait. Un docteur survint et Jacques demeura seul.

Quand il fut habitué à l'ombre de la pièce, il aperçut une jeune femme qu'il n'avait pas remarquée, tout d'abord. Au bout de quelques minutes d'un tête à tête silencieux, elle se leva, prit un album de photographies et le feuilleta. Jacques allait hasarder une phrase banale, quand on l'avertit que Madadme d'Ivrargues le réclamait.

— Eh bien ! mon cher enfant, vous voyez, je me meurs, dit-elle. Il m'eût été doux de fermer les yeux là-bas, dans le Midi, dans ce Midi d'où vous venez et que j'espérais revoir. Des fenêtres ouvertes sur la plaine, j'aurais pu contempler les collines et les arbres du parc. Parlez-moi des « Trois Ruches ». Rien n'y est changé ? — Non, tant mieux ! »

Il baisa la main sèche que Madame d'Ivrargues haussa jusqu'à ses lèvres.

— Tout le monde a été parfait avec moi. Madame Isaure, Madame Vernet et son mari ne m'ont pas quittée. Elles étaient là tantôt, je gage qu'elles font mille cachotteries avec ce bon docteur. N'y avait-il personne autre dans le boudoir ?

— Une jeune femme blonde, répondit-il.

— Qu'elle vienne donc, cette chère petite, que je vous présente. Elle a peur de me voir mourir. Allons, dites-lui que je parle avec un peu plus de difficulté que d'habitude et plus lentement — et que c'est tout.

Elle ajouta :

— Il n'y a que moi qui n'aie pas un visage désolé, ici, et c'est moi qui meurs...

Il retourna dans le boudoir. La jeune femme feuilletait toujours son album. Jacques lui transmit le désir de Madame d'Ivrargues. Ses sourcils se contractèrent. Elle eut un mouvement de recul.

— Oh ! fit-elle, avec effroi. Elle est plus mal...

— Non, au contraire.

Elle le suivit. Au seuil de la chambre, elle s'arrêta et s'avança vers l'agonisante qui présenta Jacques Viguiers à Madame Anne-Marie Loret. Elle s'inclina joliment, s'approcha du lit où était allongée leur amie, la contempla émerveillée de la trouver si calme et si belle, au moment de mourir.

Comme une enfant intimidée, elle répondait par monosyllabes et par signes de tête aux questions de la baronne déconcertée de répandre tant de tristesse autour d'elle.

— Votre mari a-t-il acheté ses chevaux ? Pas encore... et votre chère petite fille ?...

Anne-Marie Loret éclata en sanglots et s'enfuit.

— Pauvre mignonne, soupira la baronne. Je suis bien sûre qu'elle pense à la mort pour la première fois... je l'ai rencontrée, il y a deux mois à peine, et elle m'a voué je ne sais quel culte...

Il se retira, navré par la fin inévitable de sa vieille amie, au chevet de laquelle il voyait la silhouette d'Anne-Marie Loret.

La jeune femme s'évanouit, le lendemain, en pénétrant dans la chambre mortuaire où les intimes de la baronne étaient rassemblés.

Jacques lui offrit de l'accompagner chez elle. Délibérément, elle accepta. Il put l'observer dans la glace du fiacre. Une sorte d'effarement dilatait ses prunelles.

— C'est horrible, répétait-elle machinalement.

Parfois aussi, elle regardait autour d'elle. On eut dit qu'elle sortait d'un morne sommeil ou venait d'échapper à quelqu'affreux péril.

— Vous n'avez jamais vu mourir quelqu'un ? demanda-t-il.

— Non, jamais... c'est horrible.

Brusquement, elle fit arrêter le fiacre, place d'Iéna, en descendit, remercia Jacques. Elle demeurait au coin de l'avenue Kléber et de la rue de Magdebourg.

Cet incident qu'il rapporta à Madame Vernet l'étonna. Pourquoi cette prudence ? Monsieur Loret était l'homme le moins inquiet de la terre. Les chevaux le préoccupaient bien autrement que les allées et venues de sa femme en qui, d'ailleurs, il avait raison d'avoir confiance — et c'est là tout ce que Jacques Viguiers put savoir.

Un après-midi, au moment de laisser des cartes, avenue Kléber, il se ravisa et demanda au concierge si Madame Loret était chez elle.

Ne devait-il pas une visite à une jeune femme qu'il avait ramenée chez elle, presque évanouie, et dont il ne s'était jamais plus inquiété ?

Il traversa un grand salon, aux fenêtres fermées, qui aboutissait à un boudoir rose et gris encombré de plantes vertes et de sièges bas. Dans un angle, une haute gerbe de lilas que serrait une gaîne de roses rouges, répandait le

parfum de ses tiges. Leurs courbes et leurs nuances convenaient à la teinte des murs tendus de soie, ornés de pastels, de miroirs et rendaient sans défaut l'agencement de cette chambre, en faisaient un décor où Madame Loret apparut tout à coup.

Jacques s'excusa d'avoir été si long avant de venir prendre de ses nouvelles et la remercia de la faveur qu'elle lui témoignait en le recevant.

Elle écouta ces phrases obligatoires, n'y répondit pas, désigna un siège au jeune homme. Elle était assise au coin d'un canapé, la tête lasse, les yeux souriants. Il y eut un silence. On entendit les pétales d'une rose qui s'effeuilla, tomber sur le tapis. Une voix d'enfant s'éleva dans la pièce voisine.

— C'est ma petite fille qui va à la promenade, fit Madame Loret.

— Vous avez pleuré, lorsque notre amie vous parla d'elle, la veille de sa mort.

Anne-Marie appela son enfant, l'embrassa fougueusement et la congédia.

— Chère Madame d'Ivrargues, reprit-elle, je l'adorais.

Elle demeura pensive. Sa tête eut un mouvement de dénégation. Sa main se posa sur le bras du canapé.

— Vous connaissiez la baronne depuis longtemps, n'est-ce pas ?

Jacques donna mille détails sur la morte. Il

apprit à la jeune femme que Madame d'Ivrargues avait aimé les plaisirs. Il parla des fêtes qui animaient, tous les ans, à l'époque des vendanges, le manoir des « Trois-Ruches ».

— Et le baron d'Ivrargues ?

— Ce fut un homme admirable, un ancien capitaine de frégate.

La vénération dont il avait entouré sa femme était légendaire. « Chère amie, rien n'est plus beau que toi au monde, » lui avait-il dit en mourant.

Marion, très recueillie, écoutait Jacques qui, tout-à-coup, se dressa et prit congé en lui demandant la permission de lui rendre visite de temps à autre. Elle lui répondit qu'elle n'avait pas de jour, mais qu'au début de l'après-midi, elle était habituellement chez elle.

Comme ils traversaient le grand salon, elle fit remarquer au jeune homme des ivoires japonais et de vieilles estampes, dans de vieux cadres, dont l'un renfermait la photographie d'une dame âgée.

— Ma mère.

— Qui habite à Fontainebleau.

— Comment le savez-vous ?

Il eut un geste vague pour donner à comprendre qu'il s'était renseigné.

A la lumière crue qui entrait par les verrières de l'antichambre, il vit que Madame Anne-Marie Loret ne devait pas avoir loin de trente ans.

Une semaine plus tard, il retourna avenue Kléber.

— Comme c'est gentil d'être venu, s'écria vivement Marion. J'ai refusé d'aller à Billancourt voir le nouveau cheval de mon mari. Il est préférable de s'ennuyer chez soi...

— Vous ennuyer !

— Mais oui, répliqua-t-elle simplement.

Sur un guéridon, traînaient des broderies et des livres dont elle avait séparé les feuillets avec ses doigts. S'ennuyer n'était-ce pas la destinée de bien des femmes ? D'ailleurs, Anne-Marie Loret ne voyait dans les plaisirs mondains qu'un esclavage ajouté à d'autres. Pour en tirer quelques jouissances, ne fallait-il pas être libre, oisif, jeune. Oh ! jeune surtout ! Ses yeux prirent une expression méchante. Son pied chaussé d'une mule argentée agitait ses jupes soyeuses et, peu à peu, la jeunesse, la liberté et la mort servirent de thème à leur entretien.

Elle interrogea Viguiers sur les occupations de sa vie. Il lui déplut certainement d'apprendre qu'il travaillait et que bien des choses l'intéressaient autant que le plaisir.

A un étage voisin, une femme chanta. Ils l'écoutèrent : elle se tut. Sa voix laissa de la mélancolie dans le boudoir.

Les paupières d'Anne-Marie Loret striées de mauve étaient abaissées. Ses lèvres, qu'un sourire écartait contre ses dents égales, se joignirent, une grande amertume en marqua les coins.

Marion soupira, croisa ses mains derrière sa nuque, ses manches glissèrent et découvrirent ses bras. Elle ne portait ni bracelets, ni bagues.

Ils échangèrent quelques phrases ternes sur la tristesse de la musique, et, timidement, maladroitement, Jacques la quitta, l'âme bouleversée par une curiosité tendre où se mêlait du désir.

Le surlendemain, chez Madame Vernet, Anne-Marie ne prononça pas une parole et Jacques lui demanda pourquoi elle « n'était pas heureuse ».

— Être heureuse ! reprit-elle... J'ai questionné, un jour, Madame d'Ivrargues à ce sujet. Elle m'avoua que le bonheur devait être la moindre inquiétude d'une femme.

— Avait-elle raison ?

— Le bonheur est un hôte discret ; il s'enfuit dès que nous nous apercevons de sa présence. On n'est pas loin du désespoir quand on se dit : « Je suis heureuse... »

Elle permit à Jacques de l'accompagner quelque peu. Madame Vernet habitait rue Lesueur. Ils longèrent l'avenue du Bois.

La démarche de Marion est une des plus gracieuses qui soit au monde. Elle la déclara identique à celle de toutes les parisiennes.

— Et puis, ajouta-t-elle, sur dix femmes que vous rencontrez, huit me ressemblent.

— Cela est charmant... mais je le déplore.

— Pourquoi ?

Il ne voulut pas répondre.

— Oh ! fit-elle, j'ai horreur de ne pas tout savoir. Vous vous expliquerez.

Comme ils approchaient de l'avenue Kléber, elle le congédia après lui avoir rappelé qu'il lui avait promi des livres. Il les laissa le matin suivant chez le concierge et reçut vers la fin fin de l'après-midi un billet où elle le remerciait et lui demandait, en post-scriptum, si c'était par crainte d'un interrogatoire qu'il n'était pas monté.

Jacques crut ce mot dicté par une coquetterie à laquelle il se jura de n'être point sensible. Il s'abstint d'aller chez Madame Loret pendant plusieurs jours et, se rendant compte qu'il ne punissait que lui-même, il y retourna.

Elle n'avait lu aucun des livres qu'il lui avait envoyés.

— Vous êtes-vous amusée, ces derniers soirs ? demanda-t-il.

— Je ne suis pas sortie. — Et vous ?...

— Moi... moi, répliqua-t-il brusquement, je me suis ennuyé. J'étais désorienté, furieux contre moi-même.

— Pourquoi vous êtes-vous ennuyé ? Pourquoi étiez-vous furieux contre vous-même ? — Des ennuis... oh... oh...

Comme il examinait avec obstination une gravure, elle lui affirma qu'il devait exagérer l'importance de ses contrariétés, que c'était là, d'ailleurs, le propre d'un esprit oisif... Elle lui traça

de sa vie de jeune homme, un tableau qu'il ne lui permit pas d'achever.

— Il est aisé de tromper les gens, s'écria-t-il... Affectez de l'insouciance, de la frivolité et vous voilà jugés...

— Oh ! reprit-elle avec malice, tout au fond d'eux-mêmes, les hommes sont ce qu'ils désirent paraître...

— La facile philosophie...

D'un geste amical, elle le pria de se rasseoir. Il obéit, continua de protester et parla soudain à Madame Loret du sentiment bizarre qui l'entraînait vers elle, puis il s'arrêta et il y eut un de ces longs silences où l'âme transforme ses préoccupations en rêveries.

— Vous ne voulez-pas croire que j'ai été malheureux...

— Pourquoi, malheureux ?

— Parce que je ne vous ai plus revue.

— Qui vous en empêchait ?

— Vous.

— Je ne comprends pas.

Ces phrases furent rapidement échangées.

— Vous ne comprenez pas !

Elle posa ses deux bras sur les accoudoirs du fauteuil. Jacques ne lui avait rien avoué, elle fit cependant oui de la tête, ses traits se désunirent. Elle hésita, puis s'enhardit.

— Pourquoi êtes-vous désespéré et ravi de ce que tant de femmes me ressemblent. Expliquez-vous... voyons... essayez.

Il ne put maîtriser un mouvement d'humeur.

— Vous êtes fâché.

— Non.

Dans le grand salon, une pendule au timbre implacable sonna. Une autre qu'enfermait un écrin, tinta tout à côté d'eux. Ce fut le joli son que rend un métal frappé par une baguette.

Anne-Marie remarqua qu'il faisait plus obscur que d'habitude. Elle marcha vers la fenêtre, écarta les rideaux. Le ciel était gris.

— Oh ! quand reviendra le Printemps, s'écria-t-elle.

— Comme il serait agréable d'errer avec vous, au Bois...

— Dès les premiers soleils, si vous voulez...

— Vous me le promettez...

Elle leva, pour jurer, sa main que Jacques saisit... une petite main qui se retira vite.

— Vous ne viendrez pas, dit-il, en hochant la tête. Vous avez peur d'être rencontrée avec moi...

Il comprit, au regard qu'elle lui jeta, la maladresse de ce reproche. Elle parut accablée. Il feignit de ne pas s'en apercevoir et se demanda qu'elle point il avait touché dans l'âme de Marion.

— Aux premiers soleil ? dit-il doucement.

— Soit, répondit-elle, la pensée très loin.

Le ciel s'obstinait à rester sombre. Jacques retourna avenue Kléber, sans y trouver Madame

Loret. A une seconde visite, il ne fut pas reçu. Il y avait la menace d'une douleur prochaine, dans la colère qui le secoua. Comme il descendait la rue de Longchamps, il vit Marion sur le trottoir opposé. Elle marchait à petits pas pressés. Il la salua sèchement. Un quart d'heure après il était chez elle. Leurs premières paroles furent hésitantes et brusquement une lueur jaune dora le boudoir.

— Oh ! le soleil, fit-elle, le soleil, regardez...

La gaîté de sa voix mit au cœur de Jacques mille flammes, et s'il s'était agenouillé devant elle, il eut été sincère.

Il s'excusa d'être venu.

— Mais, je vous attendais...

Elle avait un costume tailleur bleu. Son chapeau et ses gants étaient jetés sur un fauteuil. Elle prit sa place à l'angle d'un canapé, sous une plante.

Jacques arpentait la chambre, comme il passait devant la jeune femme, elle le saisit par le bras, l'obligea presque à s'asseoir auprès d'elle.

Il l'attira doucement. Elle joignit les mains et, sur ses mains jointes qu'elle posa sur l'épaule de Viguiers, elle appuya sa joue...

Il embrassa les cheveux de Marion. Elle se réfugia contre la cheminée, il vint à ses côtés.

— Nous sommes de la même taille, dit-elle.

Il regarda les yeux de son amie qui demeura pensive.

— A quoi pensez-vous ?

Elle examinait une photographie de Madame d'Ivrargues.

— On prétend qu'au moment de mourir, on revoit son existence entière. Si je mourais, nulle ombre ne passerait devant mes regards...

— Vous songez beaucoup à la mort.

— Le moins souvent possible, comme à toutes les forces qui nous dominent et dont nous sommes les jouets. Mon esprit est alors comme une princesse perdue dans la forêt, et qu'une ronde de gnômes entoure... il veut la rompre, elle se déplace avec lui.

— Les affreux petits êtres ne sont pas toujours là. N'y a-t-il pas une fée, un magicien pour les mettre en fuite ?

— Les magiciens ne sont pas assez expérimentés, bien souvent.

— Il n'y a pas de gnômes, au Bois, où nous devons aller, puisque voilà le soleil. Les fées ont un métier délicat, quand les princesses s'ennuient.

Elle n'écoutait pas.

— Dites... murmura-t-il, dites...

Syllabes à peine articulées qui, cependant, les firent longuement tressaillir, comme si un danger les eut menacés soudain.

— Dites ! répéta-t-il...

Elle le regarda, balbutia après réflexion :

— Un peu... oui aimez-moi un peu.

Alors, il l'éloigna par un geste de découragement. A son tour, elle l'interrogea :

— Vous ne voulez pas, m'aimer un peu...

— Vous aimer un peu, qu'est-ce que cela signifie ? Est-ce possible, enfin ? Vous êtes plus fuyante que ce rayon qui a déserté subitement la chambre après l'avoir égayée. Vous aimer un peu, cela signifie...

Elle l'entraîna devant la fenêtre.

— Taisez-vous, taisez-vous...

Elle lui montra le soleil entre deux nuées. Son geste était plein d'abandon et d'une coquetterie charmante.

— Je vous aime... fit-il. — Et vous ?

Sa voix était suppliante et angoissée.

— Moi ?... répliqua Anne-Marie avec vivacité... je vous écrirai... comme à quelqu'un que j'aimerais depuis longtemps... voulez-vous ? J'ai besoin de me recueillir, de savoir ce qui se passe en moi.

Elle souriait satisfaite de cette invention. Il sourit aussi.

— Ce qui se passe en vous ? Ne vous aimant qu'un peu, le saurai-je jamais ?

—Demain matin, vous recevrez ma lettre. — Il est cinq heures... allons, vite... partez.

Il lui baisa le poignet et s'en fut très déconcerté.

Le lendemain à son réveil il reçut le billet suivant :

« *Ma fenêtre est ouverte et un rayon de soleil*
« (*le même que celui d'hier*), *envahit ma cham-*

« *bre. Mais, qu'ai-je besoin de ce soleil ! Le vé-*
« *ritable soleil n'est-il pas en moi, et c'est une*
« *merveilleuse ivresse de l'imagination et du*
« *cœur... Vous devez trouver que je suis une*
« *étrange créature. C'est peut-être vrai. J'ai ac-*
« *quis une expérience qui m'attriste... Mais...*
« *c'est à vous que j'écris et ne vous ai-je pas*
« *promis de vous adresser une lettre destinée à*
« *un autre. Ce serait une trahison dont cet autre*
« *ne serait pas content...*

« *Pour bien vous prouver que je n'ai pas peur*
« *d'être rencontrée avec vous, soyez, mardi à*
« *l'Etoile, station du Métro, vers trois heures,*
« *si vous n'êtes pas libre, envoyez-moi un mot,*
« *chez moi. Si je tarde tant soit peu, sachez at-*
« *tendre.*

« MARION ».

Tout cela parut à Jacques d'une incohérence qui l'exaspéra. Les dernières lignes étaient d'une écriture plus ferme et soulignées de traits énergiques. Jacques imagina Marie Loret assise devant son bureau et se décidant à cette escapade par fantaisie et après réflexion.

Il fut exact au rendez-vous. Il la vit sortir de la gare du Métropolitain, se recula, résolu à ne se montrer qu'à l'instant où l'attitude de la jeune femme trahirait quelque impatience. Elle se promenait tranquillement. Ses talons hauts lui donnaient une démarche mal assurée. Son boa de

renard argenté flottait derrière elle : il l'aborda :

— Où allons-nous ?

— Au Bois.

Anne-Marie monta délibérément dans un fiacre.

— Qu'avez-vous fait, depuis hier ?

— J'ai pensé à vous...

— Tiens...

— Pourquoi avez-vous signé votre billet Marion ?

— On m'appelait ainsi jadis... Marion... et quelquefois : Printemps...

— Marion Printemps ! s'écria-t-il. L'idée que d'autres, peut-être, l'avaient nommée ainsi, lui serra le cœur. Mais était-il raisonnable de songer déjà à ces choses !

— Marion... ces syllabes sont pleines de joie et de mélancolie, reprit-il. Printemps... quelques beaux jours qui se suivent...

— Et ma lettre ?... Comment avez-vous trouvé ma lettre.

— Puis-je être franc ?... Ces petites pages m'ont paru emphatiques... oui, oui... le début surtout était d'un lyrisme...

— Il n'y a que le malheur qui s'exprime simplement, par un mot, par un regard. Mais le bonheur, le contentement ! Demandez-vous, suis-je heureux ? Si vous l'êtes, vous sentirez mille démons tressaillir, tous à la fois, dans votre cœur et dans votre cervelle, et tous répondront : « Nous sommes heureux, nous sommes heureux ! »

— Vous ne m'avez pas laissé achever.

— Quoi ! Elle n'a donc que des défauts, ma pauvre lettre !

Il lui reprocha la coquetterie qu'elle avait déployée en faisant intervenir « *cet autre* ».

— Voilà ma seule perfidie, cette lettre n'était que pour vous. — Vous ne l'avez lue à personne...

Il se fâcha. Elle n'accorda pas une grande émotion à l'aveu d'amour qu'il lui fit.

— Il ne faut pas trop m'aimer...

— Pourquoi ?

Elle refusa de s'expliquer, releva sa voilette au-dessus de ses lèvres brillantes, narquoises, boudeuses et sensuelles, tour à tour.

Elle éternua.

— A vos souhaits, chère madame !

Elle accabla de malédictions le froid, la pluie, la vieillesse.

— Vos souhaits, quels sont-ils ? Suis-je à même d'en combler quelques-uns ?

Elle retroussa tout-à-fait sa voilette blanche.

— Quelques souhaits ?... Oui...

Ce mot sembla ne plus devoir finir.

— Printemps ! murmura-t-il.

Pour ce premier baiser, la tête de la jeune femme se posa, avec soin, contre l'épaule du jeune homme...

Ils prirent le thé dans un pavillon et Anne-Marie animée par une gaîté enfantine, parla du plaisir, du bonheur, de la liberté, de la jeunesse,

fit observer à Jacques, qu'autour d'eux, trois femmes avaient une allure identique à la sienne. Elle se plut à inventer leur existence qu'elle para de romanesques intrigues, puis elle devint triste, maussade et se leva...

Ils errèrent dans le Bois où on se perd comme en pleine forêt. Marion évoqua des pays qui doivent bien exister, quelque part, puisque toutes les femmes dont le cœur est visité par l'amour, se plaisent à les décrire et comme ils sortaient du parc de la Muette, Marion acheva la peinture de cet Eldorado en priant le soleil de ne plus quitter l'espace et de donner à Paris une suite de journées chaudes et bleues. Elle avait hâte, cette désenchantée, que la fantaisie n'emportait pas trop loin de la terre, de revêtir ses robes de mousseline, de coiffer ses vastes chapeaux de feuilles et de fleurs et de voir le Bois et la ville offrir à ses yeux le spectacle qu'il chérissaient entre tous. Elle voulait être séduite et divertie...

Brusquement, elle abandonna son compagnon. Il la regarda s'éloigner. Elle marchait à petits pas rapides, la tête penchée, comme si elle avait eu à lutter contre une rafale.

Le lendemain, Marion lui écrivit :

« *J'ai dîné seule, j'ai passé ma soirée avec*
« *vous. Mes yeux sont pleins de verdures enso-*
« *leillées, je continue à suivre le sentier étroit*

« *où nous nous sommes égarés. Suivons-le long-*
« *temps, ce sentier. C'est votre désir, il faut que*
« *ce soit le mien. Le délicieux sentier, il n'est*
« *pas plus éloigné du bruit que de la foule, mais*
« *on s'y perd tout de même, n'est-ce pas ? Soyez*
« *heureux et appelez-moi votre*

« MARION ».

Et cette lettre le remplit d'une angoisse plus forte que la désillusion.

« *C'est votre désir, il faut que ce soit le mien...* »

Cette réticence l'inquiéta quelques temps puis, il se dit que Marion partagerait bien ce désir. Certes, les promenades au Bois sont charmantes ! Mais... *cet autre* (réalité ou souvenir), troublait Jacques. Il en informa son amie dans une lettre tendre, narquoise, sincère qui demandait aussi un rendez-vous qu'elle accepta.

•

Le ciel était gris et bleu. Le soleil s'était montré cependant. Quelques gouttes de pluie se mirent à tomber. Jacques héla un fiacre.

Elle était toute tremblante. Durant le trajet, ils n'échangèrent pas une parole. De *l'autre*, il n'en fut pas question.

— Descendons ici, dit Jacques.

— Où sommes-nous ?

— Rue Godot de Mauroy.

Immédiatement, Marion se trouva rassurée, elle jeta, sur un fauteuil, son ombrelle, son cha-

peau et ses gants. Tant d'aisance étonna Jacques.

— C'est chez vous ici ?

— Presque.

Quand elle sut que Viguiers et un de ses camades avaient loué cet entresol pour y recevoir leurs amies, Marion fut ravie...

— Votre camarade pourrait venir...

— Pas de danger.

— Comment est-il ?

— Grand, maigre et châtain.

— Je le reconnaîtrai, merci, fit-elle gentiment. Et, vous appartenez au même cercle ?

— A la même salle d'armes simplement.

Le désappointement de Marion fut extrême quand elle apprit que Jacques ne faisait partie d'aucun grand cercle ; il eut tort d'ajouter que, malgré les apparences, il avait conservé une âme de bohême, des habitudes de rêveur.

Comment ! Il n'allait pas aux courses.

— Quel désœuvré êtes-vous donc ?

— J'ai publié deux petits romans parisiens qui sont faits pour vous plaire.

Elle le considéra avec incrédulité et murmura :

— Vous êtes gentil !

Elle but du porto, demanda mille détails sur les femmes dont les photographies, disséminées çà et là, sur des meubles, attirèrent son attention. Elle voulut savoir leur âge, la véhémence de leur passion, la délicatesse de leurs sentiments, la couleur de leurs yeux et leur nom...

Tant de désinvolture prouva à Jacques qu'Anne-Marie Loret n'en était pas à sa première faute. Il le lui fit comprendre maladroitement. Elle ne se fâcha point, répliqua en riant :

— Suis-je votre première amie ?

Elle lui désigna les photos ornant la cheminée. La plupart étaient des souvenirs appartenant à Augeret, car c'était avec lui que Viguiers avait loué l'entresol de la rue Godot de Mauroy.

— Peuh... des caprices... toutes des créatures...

— Le caprice... le caprice, fit Marion, c'est un être qui passe et pour qui on trompe parfois un être vraiment aimé.

— *Cet autre*, sans doute, dont parlait votre lettre !...

— Un caprice est souvent le début d'un attachement sérieux — Allons, ne soyez pas inquiet. Ne suis-je pas là !

Il la repoussa. Elle s'installa dans un large fauteuil. Il ferma les yeux. Elle l'appella très doucement.

— Enfant, grand enfant, vous endormez-vous ?

Les parfums des fleurs luttaient dans l'atmosphère tiède. La fraîche odeur des jonquilles coulait comme un ruisseau d'air entre les lourds arômes immobiles des tubéreuses et des roses.

— Un ange passe...

— Qu'il ait pitié de nous Marion !

L'ange du silence a des ailes noires. Quand ils en sentirent l'ombre froide passer sur eux,

ils se rapprochèrent, l'un de l'autre, craintivement...

. . . .

— Marion, dors-tu ?

Il ne la sentait pas plus vivre qu'une fleur. Elle en paraissait morte.

— Marion !

— Les roses embaument...

— Chérie...

— Quelle jolie clarté.

Elle offrit à un rayon sa chevelure qui se nuança, puis le remords, le doute se disputèrent son âme.

Jacques n'allait-il pas traîner dans les restaurants de nuit, le souvenir de ces heures. Il la laissa se plaindre. Il entrevoyait, sous la lampe une calme soirée de travail ou de songe.

Et madame Anne-Marie Loret, occupa tous les instants de sa vie. Mais, de jour en jour, elle se montrait plus étrange. De quelle angoisse subissait-elle l'empire, quand elle s'obstinait à demeurer silencieuse ou maussade, quand son pied menu allait et venait sous ses jupes, quand elle se précipitait spontanément dans les bras de son ami ? A quoi devait-il attribuer ses reprises d'elle-même, ses désillusions, la science qu'elle déployait pour éviter des entretiens trop graves ? Ses gaîtés n'étaient-elles que la gentillesse expansive d'une imagination que rien, pour

quelques instants, n'inquiétait plus. Quelle part avait l'amour, dans le sentiment qui la touchait ?

Jacques avait résolu de ne jamais l'interroger de ne jamais la contredire. Il fit de son mieux pour qu'elle trahit le secret dont il s'obstinait à dramatiser l'existence de la jeune femme. La sollicitude, l'ironie ne le servirent pas plus que la tendresse jalouse, la brutalité ou l'air indifférent qu'il affectait mais dont elle triomphait aisément.

Il lui demanda à quel supplice le soumettait son cœur dont il s'était épris... son cœur, existait-il, seulement.

— Oui, affirma-t-elle. Mais il était la proie des scrupules tyranniques. Elle ajouta après une seconde de recueillement.

— Ami, il faut la liberté aux oiseaux, le soleil aux roses, l'indulgence pour Marion.

Et Jacques était incapable d'accorder le moindre intérêt à ses travaux. Les journées lui paraissaient lentes. Il n'était heureux que la nuit, dans l'atmosphère des tavernes. Augeret qu'il avait mis au courant de cette intrigue se moquait de lui.

— Vous vous êtes rencontrés, vous vous êtes aimés... Le charme d'une saison !

On eut dit une épitaphe.

« Être le charme d'une saison », n'était-ce pas le rêve de cette jeune femme ?

Jacques relisait les lettres qu'il recevait d'elle chaque matin.

« *Pourquoi être inquiet! Epuise les instants*
« *qui passent. Ils sont divins, ils sont parfaits.*
« *Si de mornes pensées s'emparent de toi,*
« *quand je suis là, que vais-je croire? Le bon-*
« *heur que je te donne n'est donc qu'un pauvre*
« *bonheur. Pourquoi me parler de demain?*
« *Hier ne fut jamais. Regarde-moi? Pourquoi*
« *es-tu anxieux? Demain sera semblable à au-*
« *jourd'hui, ou demain sera si loin d'aujour-*
« *d'hui que nous nous demanderons, l'un et*
« *l'autre, si l'heure qui nous a réunis a réelle-*
« *ment existé. Demain, je peux être morte. Ai-*
« *me-moi, comme si nous étions toujours à la*
« *veille d'une séparation mais ne m'aime pas*
« *trop. Pourquoi faut-il que des remords me*
« *déchirent?*

Quels remords? — Jacques était renseigné sur l'importance qu'avait Monsieur Loret dans son ménage. Quant à Lucette Loret elle n'avait que trois ans et sa mère la considérait comme le plus joli bibelot de sa maison.

« ..... *Vous voulez savoir pourquoi les mots*
« *de liberté et de jeunesse reviennent continuel-*
« *lement sur mes lèvres?... N'est-ce pas l'uni-*
« *que trésor dont nous puissions disposer. Ces*
« *mots qui vous inquiètent je me les redis mille*
« *fois par jour... et j'éprouve à me les répéter*
« *une joie semblable à celle que doit éprouver*
« *un avare en plongeant ses deux mains dans*
« *ses pierreries...*

« *Vous avez fait naître en moi des pensées*
« *qui se meurent, loin de vous !*

Quelles pensées ?... Marion détournait la tête fort interdite et demeurait silencieuse.

« *... Oh ! grand enfant sentimental. Vous vous*
« *obstinez. Que vous me charmez ainsi. Que me*
« *demandez-vous ? Vous m'avez appelée « votre*
« *bonne étoile »... Où vous conduirais-je, ami,*
« *si je vous guidais ! J'ai au doigt un saphir et*
« *quand ma main est immobile un astre y appa-*
« *raît... Si je suis une étoile, c'est d'un tout petit*
« *ciel... Quand je suis près de vous, la vie me*
« *semble plus aérée... c'est là tout ce que je veux*
« *vous avouer. Apprenez aussi que vous me*
« *manqueriez horriblement. Je vivrais mal sans*
« *vous... et puis, vous êtes bon...*

Jacques ne croyait pas avoir abusé à ce point son amie. Il la regardait agir avec une indulgence découragée et parfois même avec désespoir... et elle prenait cela pour de la bonté !

« *Le rôle que je vous fais jouer ! Oh ! cruel,*
« *je vais pourtant vous répondre. Si la vie est*
« *un théâtre, vous êtes celui qui vient, le soir,*
« *sous le balcon, évoquer par sa sérénade les*
« *passions que l'on souhaite, les folles chevau-*
« *chées. — Quel charmant tableau : La dame*
« *écoute : persuadez-lui, ô improvisateur, que*

« l'Eldorado que vous décrivez existe. Jetez-lui « le masque et l'échelle de soie...

« Mais non, mais non, vous n'êtes pas un piè- « tre chanteur. J'écoute... c'est à vous de ne pas « faire de fausses notes et de trouver le chant « qui plaira... j'écoute, vous dis-je... mais j'en- « tends aussi que l'on marche au-dessus de ma « tête. La Dame n'est pas seule dans son manoir « et il est imprudent de laisser trop longtemps « la lampe allumée... »

Jacques avait répondu :

« Votre enfant dort. Un galop sonore, un « chant ne réveilleront pas Monsieur Loret.

« Qui donc veille ? »

Un après-midi, Marion était arrivée tout en larmes. Sa petite fille était malade :

— Je l'ai laissée avec la fièvre... si elle mourait !

Jacques lui reprocha de l'avoir quittée.

— Vous m'auriez maltraitée, si je n'étais pas venue. Je me suis dit, balbutia-t-elle : « J'ai là-bas, un autre grand enfant violent et sans pitié et, si je ne vais pas le trouver, il souffrira, se mettra en colère, ne me croira pas... » Oh ! réconforte-moi...

Ils allèrent voir l'enfant malade, elle sommeillait doucement.

— Elle aura la même bouche que moi. Re-

garde, ses cheveux sont plantés de la même manière... Ses yeux sont plus sombres... elle a l'air triste ainsi, si je la réveillais...

Il embrassa Marion qui posa ses mains jointes sur l'épaule de Jacques et contre ses mains jointes elle appuya sa joue. Son attitude était identique à celle de l'enfant qui dormait et qui se mit à sourire.

Puis, pendant une semaine, les lettres de Jacques n'obtinrent plus de réponse. Il jugea bon de ne pas trop se désespérer et d'attendre. Il erra le long de l'avenue du Trocadéro, sans jamais la rencontrer. Il alla chez elle et ne fut pas reçu.

Il revit ses camarades et ce fut après une rupture d'un mois qu'Anne-Marie lui demanda de refaire la promenade qu'ils avaient faite au début de leur liaison, cette promenade qui ne devait être qu'un pèlerinage et qui s'était terminée par la rencontre de Monsieur Loret et par celle de ce vieillard devant qui Marion s'était presque évanouie.

Jacques avait suivi cet inconnu, l'avait distancé et s'était retourné pour le dévisager. Il était grand, d'allure militaire, vêtu avec élégance. Il marchait, les paupières basses, les mains derrière le dos. Un gros œillet rouge ornait le revers de son manteau.

Qui était-il ?...

« A demain », avait dit Marion. Et le lendemain, elle annonça à Jacques, par télégramme, qu'elle allait passer quelque temps auprès de sa mère à Fontainebleau et qu'elle l'informerait de son retour.

III

LA DANSE AUTOUR DU LAURIER

« Allons, se dit-il, c'est une jeune femme qui a un vieil amant ! Il lui donne le luxe, elle tient à le garder, elle le ménage. Il fait conduire ses chevaux par le mari... L'aventure est banale. Je me demande ce que je fais là au milieu.. Attendons, il y aura peut-être de l'inattendu, des surprises... »

Il se sentit en état d'accepter la chose avec bonne humeur. Il se remit au travail, recopia son volume de vers, résolut de le publier, de s'en occuper. Il passa une semaine de confiance en lui-même et de labeur. Il reprit contact avec ses camarades littéraires dont il ne s'était plus

inquiété depuis la mort de Wellseley. Laugier-Varennes travaillaït avec acharnement. Cabriès annonçaït, dans les tavernes, qu'un homme s'était enfin dressé en lui tendant la fortune. Son rêve se réalisait. Il créait un Bayreuth français, achevait un « Clovis », préparait un Louis XI, un François Ier, un Louis XIV, en un mot, il comptait présenter au peuple tous les monuments glorieux de la France. Il se comparait à Wagner.

Vauthier de Bluze et Chermet étaient partis pour l'Argentine. Mancel toujours heureux parce que le printemps approchait, venait de recevoir une lettre des voyageurs.

La Société de géographie les avait chargés d'une mission intéressante.

C'est alors que « *l'Art chez soi* » institua un prix : trois mille francs, pour le meilleur recueil de poèmes. Et un grand vent d'enthousiasme se leva. Viguiers refusa de prendre part à la lutte. Elle fut épique entre Chateau-Payan. Glorieux, Mourailles et Moser. Ils se pourchassaient dans les salons, s'épiaient, se contrecarraient, se surveillaient. Quand l'un d'eux se présentait quelque part, il rencontrait ses émules. Ils se rencontraient aussi dans les antichambres des membres du jury, chez Louis Darne, chez les journalistes. Ils déployaient un machiavélisme magnifique pour être invités à la même table. Ils se disputaient, se filoutaient leurs relations, se

les appropriaient. On les prenait pour des inséparables. Ils ne tarissaient pas d'éloges les uns pour les autres. Ils n'étaient seuls qu'au moment où ils entraient chez eux pour dormir. Mais chacun avait ses « moyens secrets ».

Rodolphe Glorieux, fier de son ruban violet et fort de sa jolie figure espérait en madame Sandermeyer, juive nouvellement convertie, toute puissante auprès de Louis Darne... Mourailles était protégé par un sous-secrétaire d'Etat qui avait épousé la belle sœur d'un des directeurs de « *l'Art chez soi* ».

Chateau-Payan descendait d'une vieille famille.

Moser était le mieux placé : israélite, fils de banquier, auteur d'une pièce en répétition mais pas encore terminée.

Jean de Fiercœur était considéré comme « fauché » malgré sa fortune et ses aboutissants On avait joué « *La Révolte* » au Théâtre Français. Trois réprésentations, salle vide, four noir, éreintement universel. Darne lui-même s'en était mêlé. Il avait tempêté contre les jeunes d'aujourd'hui, leur irrespect de l'art, leur sens de la réclame, leur habileté, leur manque absolu d'émotion, de sincérité et surtout contre leur manque de jeunesse ! Il leur en voulait, semblait-il, de ne pouvoir concourir, lui aussi, au prix de trois mille francs. Il avait fini son article, en donnant des conseils parternels. N'était-il pas un vieux maître ? Travaillez, mes enfants,

inspirez-vous des ancêtres, ne les démarquez pas.

Le four de Fiercœur le rendit sympathique à ses camarades : « le pauvre garçon » s'écria Glorieux. Mais tout de même, en voilà un dont la concurrence, pour quelque temps, tout au moins, ne serait plus à craindre, et puis le train qu'il avait mené autour de son drame était indécent... Oh !... s'il pouvait avoir brûlé, d'un coup, toutes ses cartouches !

Un personnage redoutable entra un beau jour en lice, Marie Impéria ! Glorieux, Mourailles, Chateau-Payan, faisaient antichambre chez Paul-Emile Valcourt, lorsqu'elle apparut, fit passer sa carte et fut immédiatement reçue. Sa visite dura une heure. A travers la porte et la tenture on entendait sa voix perçante et assurée.

Elle courut Paris, donna des dîners, charma, étonna, racolla des suffrages.

Mais une femme pouvait-elle être admise au nombre des concurrents ?

Plesbicite : oui — Pourquoi pas.

Tête de Glorieux, de Mourailles et consorts !

Va pour une femme, mais un amateur riche.

Un amateur ? Elle ne fut pas longue à prouver qu'elle n'était pas un amateur. Deux fois par semaine, elle publiait à la « *Minerve* » un conte en prose, et, miracle, elle y publia des vers, en première page, précédés d'une note, indiquant d'où le poème était extrait. On employa des caractères d'imprimerie spéciaux ! Darne, Paul-

Emile-Valcourt ne juraient que par elle. Et, dame ! Paul-Emile Valcourt, c'était un atout.

Viguiers, cependant, porta son manuscrit chez des éditeurs. On le lui refusa. Il s'y attendait. Ces messieurs, de même qu'ils éditent aux approches de la Noël, des livres d'étrennes, éditaient tous un ou plusieurs livres de vers pour le prix. Livres qu'ils lanceraient, soutiendraient. Et eux aussi se battirent pour leur champion. Viguiers confia son volume à un libraire et accepta d'en payer tous les frais.

« Voilà de quoi accréditer ma réputation d'amateur, pensa-t-il. C'est une faute, mais tant pis. C'est très élégant, par la littérature qui court. »

Il se consolait de son mieux et assista en spectateur à la « *danse autour du laurier* ».

Et cette lutte qui aurait pu être pleine de jeunesse, n'était qu'une suite de machinations sourdes, une mise en jeu de petites haines, de petits moyens.

Viguiers était tenu au courant de tout cela par Gaffre et Daugé qui avaient fort à faire. Ils s'étaient divisé la besogne. Le premier appartenait au clan de Mourailles, l'autre à celui de Glorieux. Et ils contaient de cinq à sept, les derniers bluffs des futurs lauréats au « Napolitain. »

Ce jour-là, l'évènement est un interview de Glorieux par Daugé. La scène est dans la salle de rédaction du « *Courrier de Paris* », où il a entraîné Viguiers. La pièce est petite, très enfu-

mée. Sur les murs, des dessins, des silhouettes de gens célèbres, des articles collés, des procès-verbaux de duels, des compte-rendus de dîners ; au milieu une grande table en bois blanc, encombrée de journaux, tout autour des rédacteurs sont assis et coupent des chroniques et des entrefilets.

— Chez Glorieux, commence Daugé. Intérieur de petit bourgeois aisé, une bonne ouvre, je me fais annoncer ainsi : un rédacteur du *Courrier*. On me fait attendre : le sanctuaire s'ouvre. Tête de Glorieux en me voyant. Je garde cependant ma dignité toute professionnelle. Je suis un simple journaliste chez un grand poète. Glorieux est installé à sa table où le désordre bien présenté est de circonstance. Rodolphe est vêtu d'une chemise molle et d'une sorte de gandourah pourpre. Devant lui, un vase et une fleur qu'il respire délicatement. Il est décoiffé, en plein travail, en pleine inspiration. Je lui parle de son livre, il me le tend après l'avoir orné d'une dédicace : « A mon ami Daugé, etc... » J'aborde la question du prix. Il lève les bras. On l'a obligé à concourir. C'est odieux. Mais on lui a prouvé que ce serait un crime envers lui-même, envers son art, que dis-je, envers l'Art, que de ne pas mettre son talent en vue. D'ailleurs il a des occupations. Il ne fait pas de visites, comme certains — (à toi, Mouraillles, à toi Chateau-Payan) — Si on le voit dans le monde et qu'il est tenu d'être poli. Tandis que Cha-

teau-Payan !... J'emmène le confrère sur un terrain qui brûle : « Quel âge avez-vous cher ami ?... » Après la dédicace de son livre, le cher ami s'imposait, n'est-ce pas... « Vingt-trois ans » me répondit-il. Il se rajeuneit et du même coup vieillit ses adversaires. Je me récrie, il me montre un journal qui contient des détails sur Chateau-Payan. Tous ces détails sont erronés, jusqu'au titre de son livre qui est dénaturé... et c'est lui, Glorieux, qui a donné ces renseignements l'avant-veille, à Morgane. Il est heureux, Payan est dans une rage folle, il rend la pareille à Glorieux, et voilà comment ils s'amusent. J'ai voulu rapporter cette comédie dans mon article sur Glorieux, mais le patron m'en a empêché. Vous lirez demain, deux colonnes qui ne renferment pas un mot de vrai.

Il était sept heures. Daugé sortit, Viguiers l'accompagna :

— Oh ! mon cher, comme vous avez raison de n'avoir rien de commun avec tous ces gens-là.

— Ils sont jeunes, Daugé...

— Détrompez-vous, détrompez-vous. Leur roublardise m'épouvante, même moi. D'ailleurs, aimez-vous ce qu'ils fabriquent ? Moi pas !... C'est assommant. C'est Marie Impéria qui aura le prix... parce que il a été décidé que les femmes pouvaient être laurées, elles aussi... et pourquoi pas. Et elle se donne un mal notre poé-

tesse ! Je dîne chez elle demain. Il y a banquet. Glorieux, Mourailles, etc... en sont, ce sera drôle. Il y a aussi Malatré, le patron de « *l'Art chez soi* », Valcourt, Darne... on rigolera. Viendrez-vous ?

— Non.

— Vous êtes... prié ?

— Oui. J'ai refusé.

— Vous avez tort. On y mange bien. Entrons au Calisaya.

Assis sur le haut tabouret du bar, un coktail devant lui, le chapeau de côté, un œillet rouge à la boutonnière, élégant, l'air réjoui, Le Saulnier rédigeait une note. Plus loin Gaffre causait avec Fiercœur et Andry.

Jacques et Daugé allèrent dans le fond, commandèrent deux portos. Viguiers expliqua pourquoi il avait décliné l'invitation de Marie Impéria.

— Vous comprenez, je n'ai pas envie d'être englobé dans la meute des concurrents. Assister à ce banquet, c'est se poser comme tel. Merci. Écouter les poèmes des uns et des autres, leurs discours. Merci. Entendre murmurer : « Tiens, Viguiers se met sur les rangs et fait sa cour à la Princesse » : Merci. Je me suis toujours tenu à l'écart de ces sortes d'histoires, je continue... Je n'ai pas l'échine assez souple, pour cette danse autour du laurier.

— Évidemment. Mais alors ne publiez votre volume que plus tard. Il passera actuellement

inaperçu. Je suis au mieux avec Clodion, avec le patron du « *Courrier* » et d'autres canards. Je vous promets des entrefilets, des notes, mais pour des articles, impossible.

— Dinons ensemble, voulez-vous ?

Ils rejoignirent Gaffre et Fiercœur... Ce dernier offrait un triste spectacle. L'éreintement dont Louis Darne et les critiques l'avaient gratifié le laissaient encore stupide. Il n'osait plus se montrer. Les condoléances des camarades le désespéraient. Le malheureux garçon répétait :

— Que leur ai-je donc fait ?

Il s'était payé une réclame de dentiste, avait échoué, on ne le lui pardonnait pas.

A ce moment Morgane parut. Il tendit la main à Viguiers :

— Ça vous épate de me voir avec Gaffre et Daugé.

Et comme Jacques jouait l'étonnement, il reprit :

—C'était très gentil de la part de John-Arthur Wellseley de me laisser 100.000 francs, mais ses conditions étaient tout de même un peu insolentes. On ne lâche pas des copains avec qui on a été pauvre... avec qui on a crevé la faim, et lutté... je vivrai comme j'ai vécu, en bataillant. Je ne sais pas ce que l'argent ferait de moi. Si vous voyez le noble vénitien, dites-le lui... hein ? Je n'accepte pas ce marchandage... et n'en parlons plus. Pour ce soir j'ai passé à la caisse du père Paul-Emile Valcourt, j'ai touché

la forte somme, donc banquet. Nous boirons à votre revanche, Fiercœur.

— Elle sera facile, répliqua Gaffre, vous êtes maintenant entouré d'amis.

— Oui, murmura Fiercœur, tout ce qu'il faut pour n'en sortir jamais.

On se sépara de bonne heure. Gaffre et Daugé devaient être, dès l'aurore, à Neuilly pour assister au départ d'une course d'automobiles. Fiercœur désirait être seul. Pendant le repas avaient régné une sorte de gaieté sarcastique et un esprit qui avaient le don de jeter Viguiers dans le marasme. Son intelligence brusquement abattue demandait aide et refuge à son cœur abîmé qui n'avait à lui offrir que les doutes, le malaise et l'incertitude qu'y avaient fait naître le silence de Suzanne et la lettre sèche de Norbert.

« Oui, pensa-t-il, des caprices pour des créatures comme Marion m'ont porté à sourire de l'amour d'une femme comme Suzanne. Aimer une petite provinciale qui croit en vous, être aimé par elle ! Quel ridicule ! J'ai suivi une voie semblable dans ma vie intellectuelle. J'ai laissé de côté des œuvres austères et dignes pour donner tous mes soins à de la pacotille littéraire.

Tout de même, il serait grand temps de se reprendre ».

Il corrigea les épreuves de son volume de vers.

« Evidemment, pense-t-il, c'est bien, c'est sincère. Il n'y a pas un vers qui ne soit inspiré par un évènement de ma vie... pas une émotion que je n'ai éprouvée. Pas de rhétorique, pas de clinquant, et surtout pas de poèmes mythologiques. »

Il parcourt les passages qu'il préfère et qui se rapprochent le plus de ce qu'il souhaiterait écrire. Ses vers sont essentiellement musicaux, classiques. Leur coupe est variée pourtant. Certaines strophes sont heureusement combinées. Il n'en doute pas, il y a dans ces « *Sonnets* », dans ces « *nocturnes* », dans ces « *Fantaisies lyriques* », de l'atmosphère. Un tempérament se révèle. Jacques a tellement douté de lui qu'il peut presque juger de son œuvre. Elle se réclame de Verlaine, de Baudelaire, de Henri Heine. Viguiers sent bien que son recueil n'est qu'un charmant recueil et qu'il devrait enfin donner un beau livre.

Un beau livre ? Et pour qui ? Il songe à Genlis... puis, il ouvre les journaux...

Oh ! pour le coup c'est trop fort. Il se voit, dans un article de la « *Minerve* » rangé parmi les concurrents du prix de « *l'Art chez soi* ». On annonce que son volume n'est pas imprimé, et qu'il a envoyé un manuscrit aux membres du jury. On indique même le titre du volume « *Les cordes d'airain !* » Viguiers n'a jamais songé à un tel titre. L'entrefilet n'est pas signé. Il soupçonne Gaffre, Daugé ou Morgane.

Il envoie d'abord une rectification, elle n'est pas insérée. Le lendemain, d'autres quotidiens répandent la nouvelle. Son nom est mêlé à des noms de poétraux inconnus, instituteurs de province, chefs de bureaux, vieilles filles, etc...

Marie Impéria lui adressa une nouvelle invitation. Ses dîners de futurs lauréats sont de plus en plus fréquents. Le Saulnier en donne des compte-rendus spirituels. Il les présente sous forme de dialogue, mordants, alertes ou comiques. Leur emploi est tout indiqué... Le Saulnier les réunira par une intrigue : ils composeront, pour l'hiver prochain, une pièce. Jacques se met en campagne. Il écrit à Gaffre et à Daugé. Ils lui fixent un rendez-vous au journal. Comme ils n'appartiennent pas à la littérature ils s'offrent le luxe d'être impartiaux. On ne peut les accuser de jalousie. Ils en profitent... Oh ! les livres de Glorieux, de Moser disséqués par ces journalistes ! Ils ont ajouté une spécialité à leur métier.

Ils collectionnent les fautes de grammaire et de français découvertes dans les « *Meilleurs Ecrivains* ». Ils les publient hebdomadairement au « *Nain Rouge* », au « *Courrier de Paris* ». Ils ont récolté une belle moisson de solécismes chez Moser et Chateau-Payan... gare « s'ils ont le prix ! »

Ils avouent à Viguiers qu'ils sont les auteurs de l'article. C'est Glorieux qui leur a fourni les renseignements et le titre de l'ouvrage. Ils ne

comprennent pas la fureur de Jacques. Il court chez Glorieux, ne le trouve pas. Il lui écrit ; pas de réponse. Seconde lettre recommandée : Glorieux l'attend chez lui le lendemain de 2 à 2 heures et demie. Jacques est exact, réclame des explications. Glorieux n'a pas cru agir indiscrètement en répétant ce que Morgane lui avait affirmé être officiel. En tous cas, il ne voyait pas pourquoi Jacques prenait si mal la chose.

— Je la prends si mal, Monsieur, que si vous ne démentez pas ce bruit, je vous tirerai les oreilles. Voilà.

Glorieux fit mine de menacer, Viguiers le poussa sur un divan, sortit en claquant des portes et conta l'anecdote à Daugé.

— Je vous demanderai un interview... ça vous va-t-il ?

Jacques accepta. Trois questions lui furent posées par Gaffre et Daugé.

1° Ce qu'il pensait du prix ? — La valeur du lauréat édifierait assez le public, selon lui, sur l'intelligence de cette compétition.

2° Qui le méritait ? — Il ne pouvait répondre, vivant dans le plus parfait mépris de la littérature actuelle.

3° Pouvait-on admettre les femmes ? — Mais certainement.

— Nous allons terminer ce petit chef-d'œuvre par cette phrase : « *Monsieur Viguiers est un des poètes dont le succès et la victoire nous pa-*

raissent certains » dit Gaffre. Vous nous adresserez une lettre de protestations.

Ils la composèrent aussitôt. Elle parut deux jours après. Jacques certifiait qu'il n'avait jamais eu l'idée de se mettre sur les rangs, qu'il laissait à d'autres le soin d'intriguer et de voguer le train commun et qu'il châtierait quiconque soutiendrait sa candidature... etc.

Sa réponse était maladroite, acerbe et sans grand esprit.

Cabriès vint le féliciter. Il voulait savoir quand il toucherait l'héritage de Wellseley. Viguiers lui annonça qu'Aldramino était en Angleterre. Qu'un cousin du peintre intentait un procès. On transigerait. Ce serait long.

— En produisant ce testament, croyez-vous que je puisse emprunter une somme d'argent suffisante pour subvenir aux frais d'une représentation de mes « Barbares ».

Viguiers n'en savait rien, il l'expédia chez Mercier.

— Vous comprenez la gravité de mon cas, ajouta Cabriès, si les « Barbares » ne sont pas joués, je vais passer pour un farceur !...

Et très digne, il se retira après avoir emprunté un louis à Jacques.

« Ce serait amusant, s'il avait du génie, celui-là, pensa-t-il. Mais tout de même... »

Ayant envie de respirer un peu d'air frais, il se rendit chez Laugier-Varennes. Il achevait de boucler ses malles. Il se réfugiait à Meudon.

Impossible de travailler, à Paris ! On avait essayé de l'interviewer. La poésie n'était pas sa partie. Il avait néanmoins feuilleté les volumes de Glorieux, de Moser et de Chateau-Payan.

— Il me semble, que lorsque la poésie en arrive à cette redondance, elle devient le dernier des arts... Qu'est-ce que c'est que tout cela ?... Je m'interroge, je ne suis pas ému, je me trompe, peut-être.

Il ouvrit un volume, le referma.

— Non, je ne me trompe pas ! Si les prosateurs, les romanciers, si vous aimez mieux, sont incapables de découvrir et d'estimer les qualités de métrique que peut avoir une œuvre, ils peuvent à coup sûr se rendre compte de la valeur du poète, de l'homme... et dire s'il y a quelque chose en lui... dans les recueils que j'ai là, certainement les alexandrins sont bien faits, les rimes sonnent, les strophes sont bien équilibrées, mais quoi... du métier... enfin... ces jeunes gens ont tort. Le petit Morgane vient me voir, souvent, après dîner. Je suis, grâce à lui, au courant de ce qui se publie, des potins, des manœuvres pour conquérir le laurier... c'est un mât de cocagne... ce laurier... ne trouvez-vous pas ?... Je pars, je ressens ce malaise que vous éprouviez chez Wellseley... on étouffe... on respire mal. L'existence de certains individus, de certains ouvrages me gêne... Mais dites donc votre polémique avec vos confrères a dû vous faire des ennemis...

Des ennemis ?

— Mon cher Viguiers, hein, quelle réclame ? [C'est Gaffre qui parle]. Vous ne vous plaindrez plus... On s'occupe de vous...

La gueule en avant, les paupières mi-closes, il regarde Jacques qui l'invite à dîner.

— Volontiers.

— Allons chercher Mancel.

Le musicien séparait sa volière en compartiment et disposait des nids pour ses perruches et ses canaris hollandais.

— Clodion, le directeur de la « *France Nouvelle* » m'a promis deux pages dans sa revue, dit-il, tout joyeux à Viguiers. Vous aurez un article de moi. Un vrai article... je ne peux pas dîner avec vous... c'est le Printemps. Un rossignol a chanté, hier au soir, sur les bords de la Seine, près de Billancourt... je vais l'entendre...

Le Printemps ! Comme il doit animer les berges de la Sarette... Quels parfums doivent circuler, au crépuscule, dans les grandes allées pleines d'air. Comme il ferait bon de s'entretenir d'art, avec de Faye, d'écouter de la belle musique, de travailler... de vivre au lieu de se démener.

Ces heures d'intimité ne seront plus. Il en a le pressentiment.

« Oh ! la jolie semaine que j'ai passée ! comme mon cerveau me sert bien, comme mon cœur est comblé ! Que c'est beau la lutte ? »

Il ricana. « C'est étonnant ce que je suis bâti pour le métier d'homme de lettres, moi ! »

Il s'arrête chez Augeret. On l'attendait incessamment.

« Quel mufle, celui-là ». Instinctivement ses poings se crispèrent et il s'achemina vers la salle d'armes. Avec la certitude que là, il ne perdait pas son temps.

IV

LE DINER DES DUPES

Le lendemain, Viguiers reçut un billet de madame Anne-Marie Loret. Elle le priait à dîner pour le soir même (souligné). Cette lettre n'était pas de son encre habituelle, ni écrite sur le papier dont elle avait coutume de se servir.

L'invitation parut étrange à Jacques. Il était sûr de la devoir à la curiosité du vieil homme. Il l'accepta néanmoins.

Dans le grand salon très éclairé, plein de plantes et de fleurs, Jacques trouva les Vernet, les Isaure et madame Amélie Desclos, mère de Marion, vraiment jolie à regarder avec ses cheveux blancs, ses yeux bleus, son visage rose. Elle parlait, en zézayant, de sa campagne, de

ses rosiers et de ses bêtes. Marion, décolletée comme une jeune fille l'écoutait en glissant à Jacques des regards furtifs.

L'inconnu entra, Jacques lui fut présenté comme un ami de la baronne d'Ivrargues. La figure de Monsieur de Lourques était noble et triste. Il y avait de l'inquiétude dans ses yeux un peu ronds, sa moustache blanche très fine suivait le contour d'une bouche un peu forte. Il était assis, les jambes croisées, la tête appuyée contre le dossier du fauteuil. Ses mains étaient belles. Il se penchait fréquemment vers Marion. Il la tutoyait. Elle lui répondait avec une expression soumise d'où n'était point absent le désir de charmer et de rassurer :

« Voilà le jeune homme que vous avez voulu connaître, semblait-elle dire au vieillard, vous avez eu tort de vous alarmer. »

On attendait Monsieur Loret, il arriva fort en retard. Une de ses pouliches, « Florise » s'était blessée, le vétérinaire ne pouvant venir que dans la soirée, il avertit, avec désinvolture, ses invités qu'il partirait après le repas et s'excusa de demeurer en veston. C'était un homme de taille moyenne, blond, l'air anglais. Sa voix était douce et têtue, il appelait sa femme « May ». Quand elle lui présenta Jacques il lui tendit la main :

— Enchanté, Monsieur. Ce fut tout.

A table, Monsieur de Lourques écouta la conversation des Vernet et celle des Isaure et celle

de Georges Loret. Il prenait souvent Marion à témoin, quand il affirmait quelque chose. Il y avait une grande autorité et de l'intelligence dans ses manières. A la rigueur, il pouvait être encore aimé. Marion paraissait contente de lui. Jacques le considérait et, sous la lumière crue tombant du lustre de la salle à manger, ses traits étaient empâtés, ses joues étaient couperosées. Jacques s'ennuyait, il lui fut pénible de ressentir pour cet homme de la pitié mauvaise, plutôt que de la jalousie.

On prit le café dans le boudoir. Le timbre du téléphone résonna. Monsieur Loret dont le mécontentement ne s'était pas amoindri, disparut. Marion et ses invités causèrent ensemble. Monsieur de Lourques accapara Jacques ; il n'était pas indifférent aux problèmes d'art qui préoccupaient le jeune homme, qui fut bientôt obsédé par l'esprit méticuleux de son interlocuteur. Marion riait tout à côté...

Le tête à tête devenait odieux. Monsieur de Lourques s'appliquait à le prolonger. Cette rencontre évidemment avait été préparée. Marion s'applaudissait-elle de la voir aussi efficace ?

Enfin, comme on servait le thé, Jacques se leva, s'installa auprès de Marion qui leur reprocha à l'un et à l'autre de l'avoir délaissée.

Les Vernet, les Isaure et Madame Desclos se retirèrent, Jacques les suivit. Monsieur de Lourques demeura.

Le boudoir n'est plus éclairé que par une seule lampe dont une tulipe de nacre tamise la lumière. Marion est gaie. Des fleurs envoyées avant le dîner, par le vieil homme, sont encore sur une table. Marion fait apporter de l'eau et les dispose dans un vase de Chine, puis elle s'installe à l'angle d'un canapé. Monsieur de Lourques s'asseoit près d'elle, sur un fauteuil très bas.

— Je t'ai attendue tout l'après-midi.

— Je suis allée au Bois. Figurez-vous que je me suis égarée, répond-elle simplement.

— Tu aurais pu m'avertir.

— Un caprice... au moment de me rendre chez vous, j'ai eu envie de voir des arbres. Ne m'en veuillez pas...

— Tu n'as rencontré personne ?

— Non.

— Bien sûr ?

— Vous auriez dû me faire suivre.

Il tressaille, Marion rit méchamment.

— Petite, tu ne m'as pas habitué à ces manières...

Il essaye de donner à sa voix un ton enjoué et tendre. Il reproche à Marion son manque d'égard. Elle écoute, les prunelles brillantes. Son pied va et vient, sous sa jupe.

— Cette intolérable attente m'a bien puni de ma mauvaise humeur de ces derniers jours, de mes doutes. Tu me pardonnes ?

Elle cacha son front dans ses mains.

— Allons, montre ta figure... ta jolie...

Elle le repousse.

— Tu boudes, voyons, voyons...

— Laissez-moi.

— Est-ce parce que j'ai été ridicule, dernièrement avec mes scènes. Tu me l'as fait sentir, en partant brusquement... C'est passé, c'est oublié. Serais-tu rancunière ? Je retire tout ce que j'ai pu te dire de déplaisant... J'ai en toi une confiance aveugle... Qui as-tu vu au Bois ?

— Des arbres... des gens heureux qui passaient, répliqua-t-elle en toisant le vieillard qui sursauta, mais eut la force de se maîtriser.

— Il faut nous dépêcher, balbutia-t-il, l'exposition de Latouche sera fermée dans deux jours... Tu aimes ce peintre n'est-ce pas ? J'ai des billets pour le concert de demain. Tu entendras des morceaux qui te plaisent... qui te plaisaient, jadis...

Brusquement Marion se leva, saisit une petite pendule qui tictaquait sur un guéridon et la jeta dans un tiroir de son secrétaire :

— Ce bruit est assommant !

— Mais qu'as-tu ?

— Oh ! ne m'obsédez pas avec vos demandes. Je n'ai rien, absolument rien.

Il la considéra avec désespoir.

— Et surtout ne me regardez pas ainsi !

Il reprend sa place près de la cheminée, les jambes croisées, la tête appuyée contre le dossier du fauteuil. Il allume une cigarette qui

s'éteint aussitôt. Le silence est obsédant. Le halètement de l'ascenseur le brise.

— On dirait qu'il s'est arrêté ici, fait Marion.

— Attendez-vous quelqu'un, à cette heure ?

— Peuh !... qui voulez-vous que j'attende ?

— Marion, supplia-t-il, que t'ai-je fait, tu me navres.

— Vous ne m'avez rien fait. Je n'ai pas envie de parler. Voilà tout.

— A table, tu étais gaie.

— Maintenant je suis triste.

— Sans raison ?

— Sans raison.

— Tu as eu tort d'aller seule au Bois.

— Tiens, vraiment.

Elle rit d'un rire sec.

— Tu as vu des gens heureux !... Il répéta : « heureux » d'un ton accablé. De nouveau ils laissèrent un silence cruel s'établir entre eux.

— Heureux ! comme tu as prononcé cela ! On dirait que tu es malheureuse ! Oh ! petite, je me souviens d'un temps, pas très éloigné, où, pour m'expliquer ce qui se passait en toi, tu te serais mise sur une chaise basse devant moi. Tu te rappelles, quand tu venais me surprendre. Tu arrivais chez moi, inquiète, perplexe... nous causions gentiment. Tu partais réconfortée.

Elle eut un mouvement d'impatience. Ils demeurèrent muets.

— Marion, s'écria-t-il soudain. Tu n'as pas oublié ce que je t'ai dit autrefois : « Si tu

cesses jamais d'être une femme honnête !... »

— Non, non, je vous en supplie, vous êtes grotesque.

Pour rire, elle renversa sa tête en arrière. La lumière fit briller ses dents que découvrait ses lèvres. Elle se passa les mains sur le front, s'étira.

— J'ai horriblement sommeil, le grand air m'a fatiguée.

— Je ne te quitterai pas, tant que tu ne m'auras pas rassuré... tant que tu ne m'auras pas avoué... Assieds-toi... je le veux...

Elle s'allongea sur le divan, comme si elle s'apprêtait à dormir. Son souffle était court. Ses ongles égratignaient la soie d'un coussin.

— Enlevez ces fleurs, commanda-t-elle, leur parfum m'entête.

Il obéit, les porta dans le salon, quand il revint, Marion avait les paupières closes.

— Petite, tu ne veux pas pourtant me désespérer tout-à-fait... Quand te reverrai-je ?

— Quand vous voudrez.

— Tu n'as jamais été si cruelle envers moi...

— Et vous, mon cher, vous n'avez jamais été aussi maladroit.

Elle parut se réveiller, alluma deux lampes.

— Vous avez été parfait, pendant le repas, comme je vous aime. Vous gâchez tout, maintenant.

Elle lui tend sa main qu'il baise à plusieurs reprises. Elle murmure :

— Oui, parfait. — Elle change de pose, s'accoude, dissimule le bas de son visage et devient mutine, presque coquette.

— Avouez que vous avez eu bien tort de vous désespérer, de me reprocher...

— Oui, petite, j'ai peut-être été sévère, mais enfin, tu comprends, n'est-ce pas ?...

— Je ne comprends pas que vous ayez échafaudé toute une intrigue parce que vous m'avez rencontrée, un après-midi, en compagnie d'un jeune homme... d'un passant...

Il hésita :

— Mais tu m'as dit que c'était un ami de madame d'Ivrargues... et je ne souviens pas de l'avoir vu chez elle...

— Elle nous a présentés, l'un à l'autre, la veille de sa mort. Il revenait de voyage. Vous avez causé avec lui. Vous avez eu la preuve que je ne mentais pas...

Elle prononça distraitement la fin de cette phrase.

— Marion, tu n'as jamais été plus jolie que ce soir.

— Au lieu de vous inquiéter de ma beauté, expliqua-t-elle, vous auriez dû songer que votre attitude, l'autre soir, a été grotesque... Je vous vois, je quitte cet indifférent en hâte... espérant que vous me rejoindriez... je me retourne, vous fuyez... Vous apparaissez, un instant, vers dix heures... vous me parlez d'une façon odieuse.

Elle ricana :

— Passons... Ne vous excusez pas... Vous me faites une telle scène que je pars auprès de maman... je reviens, vous recommencez de plus belle, vous m'emprisonnez... vous... oh !

Brusquement, elle s'arrêta. Les traits de Monsieur de Lourques étaient contractés par la honte et par du vrai chagrin.

— Et ce jeune homme que vous m'avez obligé d'inviter à brûle-pourpoint ! Croyez-vous qu'il ne vous ait pas reconnu ? C'est que vous étiez étonnant, sur le bord du trottoir ! Que va-t-il penser ? Répondez, dites quelque chose. Il va penser que vous êtes mon amant, mon vieil amant...

— Marion !

— Oh ! Marion, Marion...

Elle se leva, arrangea devant une glace ses cheveux qui n'en avaient nul besoin, puis elle se recoucha sur le divan, ôta ses bagues, les remit. Il y eut un long silence. Monsieur de Lourques s'était pris la tête dans les mains. Marion eut pitié de lui.

— Je vous pardonne, parce que vous avez été très maître de vous tantôt.

Il la contempla avec une telle tristesse, qu'elle baissa les paupières, murmura :

— Êtes-vous persuadé, maintenant ?

Il fit oui d'un geste lourd. Ses bras retombèrent sur les accoudoirs du fauteuil. Il chercha à faire naître un entretien semblable à ceux

qu'ils avaient depuis si longtemps. Aucun sujet n'intéressait Marion. Ils étaient assis l'un en face de l'autre. Ils s'épiaient. Leurs yeux se surprenaient et se détournaient aussitôt. Parfois cependant un mouvement machinal, sorte de grimace du sourire animait la bouche de ce vieil homme et de cette jeune femme.

— Pourquoi demeurez-vous taciturne ?

— Petite...

— Vous avez un air anéanti. Si vous avez encore des doutes...

Elle interrogeait avec franchise, songeant à Viguiers qui, le lendemain, lui poserait des questions identiques à celle du vieillard. Il les lui poserait, lui, avec ironie, méchamment. Elle voyait sa bouche crispée par un rictus de mépris. Il la prendrait par les poignets ! Elle eut un imperceptible sourire. La colère et le dédain de son jeune amant lui paraissaient plus faciles à tolérer que le désespoir muet de Monsieur de Lourques dont elle entendait la respiration.

Elle alluma deux plafonnières. Leur subite clarté surprit le vieil homme. Marion, remarqua ses joues couperosées, ses regards dont la mélancolie était obsédante, ses mains belles, mais parcheminées. — Puis elle bailla, s'étira, l'âme heureuse, le corps dispos. Elle se répéta voluptueusement qu'elle avait fait ce qu'elle croyait ne jamais oser faire. Malgré la surveillance de Monsieur de Lourques, malgré l'atmosphère qu'il avait donnée à sa

vie, elle avait choisi un amant. Celui qui s'était trouvé sur sa route, quand il le fallait. Elle l'avait choisi par bravade et pris parce qu'il lui plaisait et qu'elle s'était vue à ses côtés et que ce spectacle l'avait charmée. Elle redoutait presque la témérité avec laquelle, aujourd'hui, elle affrontait le jeune homme, ses violences. Elle le torturait savamment, lui donnait par ses allures et le mystère où elle s'était retirée, l'impression qu'il n'était pour elle qu'un passant.

Pour la première fois, Marion se demande si elle l'aime. Elle ne le sait pas et pourtant elle se prend à désirer qu'il entre tout à coup. Ah ! s'il venait remplacer, dans le fauteuil, le triste personnage accablé qui la regarde, comme elle saurait dissiper sa peine par une parole et un peu d'abandon. Elle s'allonge tout-à-fait, une de ses joues creuse le coussin rose sous lequel est replié son bras, l'autre est touchée par la lumière, ses cils battent légèrement, ses lèvres désunies se ferment, par instant et sourient, puis s'écartent encore...

Monsieur de Lourques l'examine à la dérobée. Il revoit la grande allée crépusculaire. et le couple qui s'avance et passe devant lui est implacable comme la passion et la mort. Quelle force à opposer à cette force obscure, souriante et cruelle !

Il cria presque :

— Marion !

Elle ouvrit les yeux :

— Qu'avez-vous ?

Il hocha la tête, balbutia :

— Je t'ennuie...

Une pendule sonna. Marion Loret sursauta. Vêtue de bleu, légèrement décolletée, une joue à peine rose, l'autre rougie par le contact vivant et chaud du coussin, les cheveux en désordre, elle ressemblait à une très jeune fille.

Monsieur de Lourques lui posa la main sur l'épaule :

— Petite... il y a longtemps que nous ne sommes plus sortis ensemble, veux-tu que nous allions quelque part.

— Volontiers, fit-elle.

Elle se laissa embrasser sur le front par son vieil ami qu'elle accompagna ensuite jusqu'à la porte et revint dans le boudoir. Elle prit au bord d'un cendrier, sur le guéridon, une cigarette que Jacques avait oubliée, elle la fuma... et ce fut Monsieur de Lourques qui s'empara de sa rêverie.

Elle resta quelques minutes, sa cigarette aux doigts, les yeux mi-clos, un pli d'attention entre les sourcils, la bouche entr'ouverte :

« Ce sera affreux et cruel, murmura-t-elle, mais, je veux vivre... Tant pis pour eux. »

Jacques ? Cela n'avait aucune importance... Il était jeune, pouvait souffrir.

L'autre ?... L'autre, Monsieur Richard de Lourques était un homme excellent. Quand son ami Ludovic Desclos, le père de Marion, eut

perdu sa fortune, il le prit comme fondé de pouvoir, puis comme associé. Ce dernier, grâce à ses dettes dont il s'acquittait scrupuleusement et grâce à la négligence de sa femme, sorte d'odalisque indolente et sans ordre, aimant les bijoux, les étoffes rares et les sucreries, ne put faire aucune économie. Sa mort laissa dans l'embarras, presque dans la misère, une famille habituée au luxe.

Anne-Marie avait alors huit ans. Monsieur de Lourques l'éleva. Comme elle n'avait pas d'amies, ne souhaitait pas en avoir, elle s'était prise, peu à peu, de tendresse pour cet ami attentionné qui déjà la flattait, obéissait à ses caprices, la comblait de cadeaux, savait lui plaire en ne la traitant pas comme une petite fille. Elle s'ennuyait sans lui.

Madame Desclos avait trop à faire avec sa cuisinière, ses visites dans les grands magasins, ses chats du Siam, pour s'occuper de son enfant silencieuse et réfléchie, soumise et volontaire qui lisait en attendant le retour de son vieil ami. Elle n'aimait être belle que pour sortir avec lui. Il s'habillait avec une élégance dont Marion était fière. Il lui apprit à découvrir la beauté que renferment les moindres choses de la vie, lui annonçait le résultat des spéculations où il engageait sa fortune, lui contait les péripéties de ses voyages au Maroc et au Soudan. Il en avait rapporté des photographies. Sur certaines, il apparaissait suivi de nègres ou d'arabes armés

et voilés. Ce fut la figure et l'attitude de cet homme jeune et fort qui hantèrent les rêves de Marion. Personne ne lui semblait aussi beau et aussi noble que Monsieur de Lourques. Ils allaient souvent au Bois.

Que d'heures perdues sur la terrasse des Tuileries, que de flâneries le long des quais, dans l'île Saint-Louis, que de visites chez les marchands d'estampes et de vieux meubles ! Elle connaissait l'histoire de toutes les pierres de Paris.

En remontant vers l'Arc-de-Triomphe, au crépuscule, en Avril, elle respirait un bonheur immense, prenait le bras de son vieil ami. S'il lui avait demandé de l'épouser, elle aurait dit oui. A seize ans, elle en était éprise, et quand elle le voyait pensif elle avait envie de s'approcher de lui et de lui avouer son amour.

Elle ne comprenait pas les raisons de son inquiétude. Il avait remis ses intérêts, son industrie aux mains de ses neveux, et n'avait d'autres soins que ceux qu'il apportait à rendre Marion heureuse.

— Pourquoi êtes-vous de méchante humeur, lui avait-elle demandé un jour.

— Petite, je vieillis.

— Je vous le défends.

Il avait souri. Elle l'avait regardé. Il fut gêné par le jeune regard qui s'était assombri tout à coup. C'était aux Champs-Elysées. Les marronniers étaient en fleurs. Anne-Marie avait dix-huit ans.

Il songea à la marier, lui fit une dot. Son choix se fixa sur le fils d'un de ses camarades mort en Afrique. Georges Loret ne déplut pas à Marion. Il était riche, élégant, sans grand esprit, de manières parfaites. Il aimait les chevaux et les sports plus que les femmes, quoiqu'il fut très digne d'être distingué par elles. Elles n'avaient jamais eu dans sa vie qu'un rôle décoratif. Il fit à sa fiancée une cour charmante et discrète et, tout au fond d'elle-même, Marion souhaitait qu'une catastrophe empêchât ce mariage. Un soir, Monsieur de Lourques l'avait serrée contre lui.

— Tu sais que je t'aime, petite, il ne faut pas me faire de la peine.

Marion était restée, tout d'abord, interdite.

— Puisque vous m'aimez...

Il l'avait interrompue :

— Jure-moi d'être une honnête femme.

Elle répéta, sans comprendre exactement ce qu'il voulait dire :

— Je vous jure de rester une honnête femme, et se jeta dans les bras de son vieil ami qui la repoussa presque durement.

L'existence de Marion devint vite monotone. Le théâtre et le monde l'obsédaient. Son mari aimait décidément trop les chevaux et les armes. Passer une semaine ou deux dans la villa que sa mère avait achetée, à Fontainebleau, était son plus réel plaisir. Elle attendait Monsieur de

Lourques qui parcourait l'Espagne. Quand il fut de retour, il prit l'habitude de dîner chez les Loret tous les jeudis. Il trouva le boudoir de la jeune femme tendu avec les étoffes qu'ils avaient dénichées ensemble. Marion devina qu'il n'était pas heureux, essaya souvent de le confesser sans y parvenir.

Un après-midi, elle alla le surprendre, lui reprocha l'abandon où il la reléguait.

Il eut un geste vague et demanda timidement à cette jeune femme, si elle avait encore un peu d'affection pour lui, dans son cœur. Elle lui prit la main et la baisa.

Elle vint le voir presque chaque jour, lui avoua que son mari ignorait ces visites. Peu à peu, elle se sentit dominée, puis séduite par la douce autorité et le charme du vieil homme. Elle était désœuvrée, sans relations, ces escapades l'amusaient, elle s'ennuyait moins.

Georges Loret était plein d'attentions et de déférences pour Monsieur de Lourques. La dot de Marion lui avait permis de s'acheter un nouveau cheval. Il avait su teinter d'un ridicule convenable l'amoureuse amitié du vieillard. Quand il en parlait à sa femme il l'appelait « le bon chien de garde ». Elle finit par en sourire.

La naissance de sa fille modifia légèrement son existence. Elle se lia avec des jeunes femmes. Une d'elles la choisit pour confidente d'un caprice et lui avoua sa faiblesse. Anne-Marie eut peur. Il lui sembla, que le vieil ami à qui elle

avait juré de rester honnête, l'observait durement. Elle sermonna Lucette Lauzun, afin de ramener, dans les yeux du spectre qui se fixaient sur elle, une expression de joie. Elle découvrit du plaisir à vivre au milieu de personnes de son âge. Monsieur de Lourques désira les connaître. Il sut les flatter, les divertir ou les dérouter selon qu'elles étaient jolies, spirituelles ou coquettes. Ses façons changèrent lorsque des jeunes hommes se mêlèrent à leur groupe. Il se montra agressif et méfiant, reprocha à Marion sa gaieté, comme un crime. Cette jalousie ne lui était pas tout à fait odieuse, puisqu'elle mettait quelque malice à l'entretenir. De brusques remords la rattachaient à Monsieur de Lourques dont la présence lui était encore nécessaire. Elle croyait l'oublier durant les jours qui précédaient un bal. Mais après elle se sentait lamentablement seule.

Un soir, après quelques semaines de vie soumise, secouée pourtant par de sourdes révoltes qui l'étonnaient, elle prêta une oreille émue aux paroles que murmura un passant, à ses oreilles. Ils se rencontrèrent au Bois, dans le monde. Monsieur de Lourques eut vent de ce début d'intrigue et Marion déplora sa légèreté non, pour ce qu'elle pouvait avoir de répréhensible, mais pour le chagrin exagéré qu'elle causait. Elle ne revit plus celui qu'elle aurait aimé, peut-être, qui l'aurait aimée sans doute... et cela avait été la seule aventure de Marion Loret.

La tyrannie de Monsieur de Lourques, sa ja-

lousie se révélèrent effroyables, insultantes. Elles parurent criminelles à Marion le jour où il la fit suivre. La pitié qu'elle commençait à ressentir pour lui, se transforma en une haine qu'elle cachait sous une humilité parfaite. Elle devint sa prisonnière; il ne la quittait presque plus, lui parlait fréquemment de sa tristesse. Elle l'écoutait avec étonnement, puis avec colère, quand elle songeait qu'elle avait sacrifié à ce vieillard ses jeunes années. Mille fois, elle résolut de se libérer, mais la peur, la lâcheté, l'habitude, l'enchaînaient. La révolte cependant minait son âme, détruisait sa pitié, sa tendresse ; de moins en moins, elle maîtrisait sa méchante humeur. Non content de l'espionner, Monsieur de Lourques se plût à l'humilier. Il lui donna à entendre qu'elle lui devait sa fortune. Il ne lui disait plus « Je mourrais de chagrin si tu cessais d'être une honnête femme ». Il lui exposait en termes brutaux le mépris que lui inspirerait la moindre faute. Il croyait racheter ses audaces en ajoutant « Je te sais, d'ailleurs, profondément sérieuse, incapable de te mal conduire ». Cette assurance exaspéra Marion.

C'est alors qu'elle s'était enthousiasmée pour la baronne d'Ivrargues et au moment où elle aller lui avouer le secret de sa vie, la bonne dame mourut et sa dernière action en ce monde fut de présenter Jacques Viguiers à Anne-Marie Loret. Il lui avait plu. Il avait su revenir et lui plaire et la persuader. Elle lui était reconnaissante de

l'avoir rendue audacieuse. Elle fit de son mieux pour que Monsieur de Lourques devinât qu'elle lui échappait. Elle ignorait s'il était au courant de sa liaison et dissimulait son jeu, en ne modifiant pas ses manières dignes et tristes. Ce fut une joie cruelle qui la saisit le jour où, presqu'au bras de Jacques, elle s'était trouvée, face à face, avenue du Trocadéro, avec le vieil homme.

Il l'avait, le soir même, accablée de demandes.

— J'ai rencontré ce jeune homme chez la baronne d'Ivrargues, avait-elle répondu évasivement, comme si elle mentait. Il ne se déclara pas satisfait.

Le lendemain, Marion se réfugia à Fontainebleau, chez sa mère, pour ne pas avoir à fournir des explications à Monsieur de Lourques et à Jacques.

Elle l'avait prié à dîner, sur l'ordre du vieillard. C'est de chez lui qu'elle avait lancé son invitation.

Tout s'était passé pour le mieux.

Une porte s'ouvrit. C'était son mari qui rentrait.

— Pas encore couchée, May ?

— Pas encore.

— Lourques vous a tenu compagnie ?

— Comme toujours.

— All right.

— Et « Florise ».

— Ce ne sera rien. Bonsoir.

— Tant mieux. Bonsoir.

Il l'embrasse sur le front. Elle le regarde. Sa silhouette est élégante. Il siffle un air de chasse.....

Marion seule dans le boudoir songe à Jacques et à Monsieur de Lourques. Elle est contente d'elle-même. Elle songe qu'elle les a dupés, l'un et l'autre. Jacques était parti, croyait-elle, avec la certitude qu'il n'avait pas à être jaloux de Monsieur de Lourques et ce dernier n'était-il pas certain qu'une jeune femme, tout en étant fort honnête, peut éprouver du plaisir à revoir un simple passant ?

Un passant ?... Non, elle réservait un autre rôle à Jacques. Elle fut attirée par les pensées qui s'étaient offertes à elle au début de sa rêverie.

« Je veux vivre... tant pis pour eux ».

V

ADIEU PANIERS...

Les persiennes sont closes, les rideaux tirés. C'est l'instant du réveil, après l'insomnie, l'instant où nous sentons vaguement, mais avec intensité, qu'il y a des tristesses dans notre vie. La porte s'entrebaille. Viguiers n'y prête aucune attention. Il croit que c'est le concierge qui lui apporte, selon son habitude, le courrier et les journaux... Il ouvre les yeux, Anne-Marie Loret est devant lui. Elle murmura :

— Je vous regarde dormir... paresseux, à dix heures... c'est une honte par un temps pareil... encore couché !...

— C'est gentil à vous de me surprendre ainsi, répond-t-il.

Elle venait chez lui, rue Galilée, pour la première fois.

Elle s'avança, se reposa sur le bord du lit. La nuit était presque complète, dans la chambre.

— Je ne vous attendais pas. Qu'arrive-t-il ?

— Rien, je désirais vous voir.

Elle se recueillit. Il y eut un long silence.

— Ai-je tort d'être ici ? interrogea-t-elle.

— Non.

Paresseusement, elle se leva, écarta les tentures des fenêtres. L'ombre se dora.

— Pourquoi êtes-vous partie, Marion ? hasarda-t-il enfin, sans m'avertir, sans m'écrire une ligne.

Elle s'installa dans un fauteuil et reprit d'une voix naturelle :

— Je suis partie, parce qu'en rentrant chez moi, j'ai trouvé une lettre de ma mère. Elle me demandait de venir passer quelques jours avec elle. J'étais triste. Ma petite fille insista. C'est elle qui m'a décidée. Vous la gronderez.

— Comment est-elle, votre petite fille ?

— Elle a eu, hier au soir, un mot ravissant. Je lui faisais réciter sa prière « Sainte Vierge Marie, je vous donne mon cœur ». Elle rectifia « Je vous prête mon cœur ».

Marion se rapprocha. Jacques la tint éloignée.

— Que vous êtes jolie, Printemps.

Elle se tourna vers un miroir, esquissa une

moue désappointée. On eut dit qu'elle était lasse enfin de n'être que jolie. Debout, au milieu de la chambre, vêtue de linon bleu, coiffée d'un vaste chapeau, une main campée sur sa hanche, l'autre inerte le long de son corps, elle souriait à son ami.

— Vous n'aviez pas le droit de partir après ce qui s'était passé, s'écria-t-il.

Une lueur heureuse brilla dans les yeux de la jeune femme.

— Qui était-ce ? fit-il.

— Soyez donc moins vague.

— Ce vieillard.

— Monsieur de Lourques... Mais vous avez dîné avec lui hier au soir... ah !...

Son rire sonna faux.

— Marion, je ne puis oublier l'aplomb avec lequel vous avez salué votre mari et la terreur qui vous a saisie quand vous avez aperçu ce vieil homme mystérieux.

— Et vous établissez, interrompit-elle vivement, un rapport quelconque entre cette rencontre et ce que vous appelez ma fuite.

— L'existence de ce vieillard, charmant d'ailleurs, doit-elle me renseigner sur la nature de vos scrupules, de vos remords ?...

Ses yeux clairs se fixèrent sur Jacques.

—Que n'êtes-vous restée plus longtemps à Fontainebleau puisque vous étiez si heureuse auprès de votre mère. Rien ne vous rappelait ici ?...

— Croyez-vous ?... fit-elle avec fougue...

Caressante et féline, elle toucha le front de Jacques, réfléchit un instant.

— L'autre matin, commença-t-elle, j'avais à la campagne une robe de toile bleue pâle... un grand chapeau de paille. Je revenais de la forêt et je tenais dans ma jupe une gerbe de fleurs champêtres. « Que tu es donc jolie ! s'écria maman ! Que tu es donc jeune. Tu es tout le Printemps ! » Ma jupe glissa de mes doigts et coquelicots, bleuets et boutons d'or jonchèrent le sol, à mes pieds, et tout à coup je te vis triste, avec ton lent regard qui interroge. J'eus une hallucination terrible. Tandis que je me trouvais jolie dans un miroir, tu m'apparus mort !...

Sa voix était tremblante et si douce !

— J'étais environnée de corolles, comme cela...

Elle se leva, chercha des fleurs pour les éparpiller autour d'elle. Mais les coupes et les vases étaient vides.

— C'est vrai que vous ne pouviez pas prévoir ma visite matinale.

Elle feuilleta quelques livres, sur une table.

— Vous aime-t-il ?... l'avez-vous aimé ! hasarda Jacques.

— Qui ?...

— Mais... votre vieillard, répondit-il, sans colère.

— Jacques, c'est un vieil ami de ma famille, de celle de mon mari... Il est un peu ennuyeux,

mais il nous aime tant... Dès que j'ai été de retour je vous ai fait signe... vous voyez... je suis ici... que vous faut-il de plus...

Ces phrases étaient entrecoupées, timides.

— Vous avez vu ma vie intime... ma maison... ma mère...

— Est-ce Monsieur Loret ou Monsieur de Lourques qui désirait me connaître ?

— Monsieur de Lourques, répliqua-t-elle simplement...

— Il vous aime ?

— Tant pis... — Ses sourcils s'abaissèrent.

— Monsieur Loret n'a-t-il pas été surpris de vous retrouver en tête à tête avec lui...

— Non, je passe bien des soirées ainsi, depuis longtemps, depuis très longtemps.

— Ah ! les fameuses soirées dont vous me vantiez le charme...

— Oui, fit-elle obsédée.

— Marion, vous auriez dû, hier au soir, prétexter une lassitude quelconque pour congédier Monsieur de Lourques.

— Et vous garder vous ! s'écria-t-elle. Et dire « Voilà mon amant !

Longuement, elle considéra ce jeune homme :

— J'en suis capable.

Son corps eut un souple mouvement de recul. Sa tête s'abaissa vers sa poitrine et Jacques ne vit plus, sous le vaste chapeau orné de fleurs, qu'un front barré par un pli dur. Puis, elle s'empara de la main de Viguiers, l'appuya contre

ses joues, contre ses yeux dont les cils serrés et fins battaient. Ses traits de femme perfide et qui se sait adorée étaient illuminés par une joie cruelle. Elle sourit, de ce sourire qui la transfigurait et faisait d'elle une incarnation de la jeunesse, du plaisir et du mystère.

— Séparons-nous, Printemps.

Elle haussa les épaules.

— Pourquoi êtes-vous ici ?...

— Parce que tu me plais, Jacques.

Sa voix était à peine perceptible :

— J'ai rêvé des choses insensées... Je t'ai vu mort...

Sa tête tomba sur la poitrine de Jacques.

— Comme ton cœur bat... cette nuit... je l'entendais s'affaiblir... j'étais là... tout près... et je ne pouvais pas venir à ton secours !...

La pensée de la mort envahit le silence, le rendit solennel. C'était dans l'atmosphère de la mort que leur amour était né. L'impérissable parfum d'une rose morte en était l'emblème. Une brusque tristesse les courba. Ils se serrèrent l'un contre l'autre :

— Jacques, m'aimez-vous ? Est-ce bien vrai que vous m'avez adorée...

— Oui... oui... Marion.

— Autant que vous me l'avez écrit ?

— Mais oui, Printemps.

Il accompagna ces mots d'un geste vague. Elle le pria de lui en expliquer le sens.

— C'est par un geste pareil que je vous au-

rais conviée au bonheur, au voyage. Il aurait voulu dire, ce geste « Là-bas, dans ce pays qui doit bien exister quelque part. » Aujourd'hui, il fait signe à des ombres... leur dit-il adieu, les chasse-t-il, les rappelle-t-il ? Je l'ignore... Il va vers le passé, Marion...

— Le passé ! Des ombres... Elle se dressa à demi, interrogea : Quelles ombres ?

— Celles que votre imagination, vos caprices, votre mystère ont projetées, hors de vous-même, en si grand nombre, que je ne veux plus vous reconnaître au milieu de leur foule agile...

— Je ne vous comprends pas...

— Des ombres qui toutes s'appellent Marion... et qui sont fuyantes et que je ne parviens pas à saisir...

— Jacques, retiens celle qui est aujourd'hui près de toi. Ce sont des yeux sans aucun secret que tu interroges... Regarde bien ces prunelles... et sache lire... aie le courage de lire dans les yeux de Marion. Si tu m'aimes, ils ne doivent pas avoir de secrets pour toi, je te le répète...

— J'ai peur de tes yeux... de leur mystère, de leur sincérité...

— Jacques ?

— Marion ?

— Je te croyais malheureux !

— Ah ! Marion ! Perfide Marion Printemps. Dans votre petite tête, le malheur, l'amour et la mort ne font qu'un. Soyez moins émue, soyez

moins pathétique. J'ai relu vos lettres. Elles m'ont converti. Pardonnez-moi, d'avoir voulu imposer quelque gravité à votre nature charmante. Je laisse, désormais ce soin à Monsieur de Lourques !

Marion sursauta. Il reprit, pour pousser à l'extrême l'exaspération de la jeune femme :

— Que ce matin soit un matin d'adieu et vous aurez réussi le souvenir que je garderai de vous. Ce souvenir ne sera qu'une suite de jours parfaits dont les mauvaises heures seront oubliées. Je n'invoquerai plus que votre sourire, la douceur de notre première rencontre. La chambre était parée de fleurs que vous chérissez entre toutes. A la rose morte que vous m'avez envoyée, j'en ai joint bien d'autres encore. L'étrange parfum qu'auront vos lettres et vos billets quand je les relirai !

Marion ne se laissa pas abuser par ces phrases. Elle ne répondit rien et pour ne pas briser, par des sanglots, le silence qui se prolongeait, Jacques ajouta doucement :

— Pourtant, ne m'abandonnez pas trop. Quand votre fantaisie vous le conseillera, quand l'ennui l'exigera, venez me voir, arrivez à l'improviste et dites-moi : « Je ne suis pas heureuse. » Je vous réconforterai, je vous consolerai et lorsque vous aurez souri, vous repartirez...

— Vous vous vengez cruellement, s'écria-t-elle ; tout cela n'est que mensonges, n'est-ce pas ?

Elle se leva :

— Répondez !...

— Marion n'est-ce pas votre rêve : avoir l'un pour l'autre une tendresse...

Elle interrompit avec fureur :

— Non ! Jacques, Jacques, ce n'est pas un caprice, ce n'est pas la curiosité qui m'ont attirée vers vous, mais simplement l'amour — Oui... j'ai dû réfléchir, entendez-vous, avant de bouleverser mon existence. Mon courage a grandi lentement. Je veux tout faire pour n'aimer que toi... J'ai gâté ma vie en confondant l'amour et la pitié.

Jacques la laissa parler. Il ne savait pas exactement ce que signifiaient les paroles de Marion. Elle parlait avec volubilité. Il ne savait pas quel sentiment inspirait Marion. Des ombres animaient ses yeux clairs, ses lèvres s'effilaient ou se ramassaient en une moue inquiète. Tout n'était pas inconstance et perfidie chez cette créature délicieuse à chérir. Des sanglots secouaient sa gorge. Elle se blottit entre les bras de Viguiers et brisa une des grandes ailes grises qui ornaient son chapeau du matin. Il voulut le lui enlever, mais d'un geste bref, elle abaissa sa voilette blanche et saisit son ombrelle.

— Je vous attends cet après-midi, sans faute, s'écria Jacques.

— Non, je ne suis pas libre...

— Libérez-vous...

— Impossible.

— Si je vous suppliais de venir, Marion...

— J'ai plus que jamais besoin de la confiance de cet homme, répliqua-t-elle durement.

— Monsieur de Lourques, ricana Jacques. Vous refusez de venir parce que ce vieux vous attend ?

— Oui.

Et avec une colère mauvaise, il renvoya Marion à ses devoirs, à ses scrupules, à celui qui, pour la dominer ainsi devait avoir des droits qu'il jugeait inutile et grotesque de lui disputer.

Elle sortit, traversa le palier, puis la main sur la rampe, descendit la première marche, les yeux tournés vers la porte qui restait close. Elle imagina son ami pleurant, le visage enfoncé dans un coussin, comme un enfant, elle se demanda, un instant, si elle ne remonterait pas, mais elle haussa les épaules et murmura « l'Imbécile », dès qu'elle fut dans la lumière gaie.

L'après-midi, elle se fit conduire au Bois. Les parfums coulaient comme des ruisseaux de fraîcheur embaumée entre les berges de verdure que formaient déjà les arbres.

Un moment, elle songe que Monsieur de Lourques l'attend. Si un fiacre passait elle le prendrait peut-être. Elle revoit l'humble attitude du vieil homme, pendant leur entretien de la veille. Elle imagine sa reconnaissance, si elle est exacte au rendez-vous qu'ils ont pris.

Le spectacle de cette joie ne sera-t-il pas ennuyeux !

Elle s'enfonce dans les sentiers. Elle marche lentement. Quelle promeneuse décorative !

Elle laisse traîner sa jupe sur le gravier et se sert de son ombrelle, comme d'une canne. Ceux qui la croisent se retournent. Elle a, dans ses yeux, un regard satisfait, triste pourtant. A mesure qu'elle avance, une voix la renseigne : « C'est là que nous nous sommes arrêtés en nous demandant quelle était notre route ? » C'est là qu'il m'a dit : « Jolie Marion, vous me ravissez ». Et Marion se souvient aussi des paroles très tendres que lui avaient murmurées jadis un jeune homme qu'elle aurait aimé. Elle en est sûre. Elle pense à la jeune femme qu'elle a vue, un soir, avec Jacques, sortir furtivement d'une porte, disparaître dans un fiacre, elle pense à toutes les jeunes femmes, à tous les jeunes hommes amoureux, à Lucette Lauzun qui l'avait prise pour confidente, à qui elle avait donné de sages conseils et qui n'avait pas reculé devant un scandale pour se libérer et vivre avec celui qu'elle avait choisi.

Des anecdotes reviennent à sa mémoire, la hantent, comme des fragments de livres qui nous ont séduits et que nous croyons avoir oubliés. On s'interroge : « Où donc ai-je lu cela ? et peu à peu tout réapparaît, le titre du livre, les évènements du jour...

Marion se demande : « Quand donc ai-je vécu de la sorte. Était-ce bien moi ? »

Elle évoque la figure enfantine et crispée de Jacques. Il ne saura jamais ce que lui ont coûté de ruses et de mensonges, les heures qu'elle lui a données. Il ignorera — puisqu'ils ne se reverront plus, peut-être — ce que signifaient les réticences qui la navraient, les actes, les paroles dont il lui était impossible de comprendre l'utilité. Oh ! s'il était auprès d'elle, elle lui dirait :

« Ami, vous me jugez perfide ! Insensé ! quand après m'être arrachée de vos bras, parce qu'un fantôme m'épiait, je devenais déconcertante, au lieu de me questionner et d'essayer de me faire avouer le secret de ma vie, il fallait clore ma bouche avec votre bouche, il fallait obliger mes yeux à regarder vos yeux. Il fallait sentir que j'étais le jouet de mes rêves, de mes désirs, de mes emportements. Il fallait surtout faire battre mon cœur ! Il fallait savoir qu'il était, ce cœur, semblable à celui de bien des femmes, silencieux, pathétique et craintif, épris de jeunesse, de passion, de force, qu'il souhaitait souffrir, qu'il voulait un amant ! Ami, je vous imaginais sceptique, égoïste, cruel. Je vous avais paré de toutes les imperfections attachantes des jeunes hommes. J'espérais verser des larmes inconnues. Je vous en veux de ne m'avoir pas fait verser certaines larmes ! Je vous tenais pour frivole et volage, alors que vous étiez studieux et pensif. Vos yeux, je les croyais fatigués par le plaisir, alors qu'ils l'étaient par le travail et le songe... Mais vous

m'avez libérée... Adieu, Jacques... puisque vous m'avez chassée... mais je suis trop infortunée, je profiterai de la permission que vous m'avez accordée, je vous écrirai : « Venez », et vous me réconforterez ! »

Elle regrette d'être seule. Elle aurait voulu entrer à Arménonville. L'idée que Monsieur de Lourques est malheureux ne l'épouvante pas. Il lui tarde d'être au soir pour se jouer de lui.

Quant à Jacques, il a ses livres. Qu'il se console !

Elle se souvint qu'elle devait acheter des fleurs. Elle prit un tramway pour voir des gens humbles, en face d'elle. Il lui aurait été doux d'être à la veille de partir, dans l'agitation des derniers préparatifs.

Partir ! Bientôt Paris serait inhabitable. Elle n'avait pas encore songé à l'été. Elle eut, un instant, la tentation d'aller rejoindre Jacques. N'était-il pas le compagnon de ces heures qui sont comme le crépuscule de la tristesse, de ces heures où l'on puise dans son angoisse une sorte d'indulgence pour soi-même, une ironie aimable et tendre qui nous persuade que les troubles de nos cœurs sont bien peu de chose, et que vraiment il est aisé de s'accoutumer aux peines de chaque jour et d'en sourire.

Elle goûta dans un endroit tranquille, près du Louvre, choisit des fleurs, héla un fiacre. Elle était sans pensée, sans désir, avec un songe au bord de son imagination, un songe prêt à

l'envahir, tout entière, à la moindre défaillance de sa volonté. Elle s'appliquait à être distraite et charmée par le décor qu'elle préférait entre tous.

Aux Champs-Elysées, les marronniers portaient leurs blanches fleurs...

Oui, décidément, Marion restera à Paris, dans la banlieue. Elle se promènera sous les arbres. Elle ne s'ennuiera jamais. En quelques minutes, elle échafauda tout un plan d'existence : elle vivra à Viroflay, à Meudon, à Saint-Cloud, au plus loin, à Chantilly, à Fontainebleau, à Moret, à Barbizon... dans un châlet dont la façade serait drapée de lierres et de roses. Elle vagabondera avec sa petite fille... On ne la verra ni à Aix, ni en Suisse. Elle s'écria en elle-même, ravie :

« Je veux me vêtir comme il me plaira, m'asseoir dans l'herbe, revenir les bras chargés de fleurs, les souliers blancs de poussière, chanter comme une grisette, les yeux fatigués de soleil, la tête étourdie de parfums, je lirai les vers et les contes de Musset... »

Il y avait longtemps qu'elle n'avait plus admiré les insectes d'or sur les fleurs libres, les rayons de soleil, les belles lumières errantes que l'on respire mêlées à l'air et qui chauffent les poumons, donnent envie de rire aux éclats, de chanter... Elle avait trop vu de roses se flétrir dans ses verreries de Venise... Elle pensa :

« Je reviendrai hâlée, avec des mains dorées.

Je vais faire une retraite en pleine nature, mais cet hiver je recevrai beaucoup. »

Elle sentit qu'une heureuse rêverie allait la prendre. Elle passa chez elle, déposa ses fleurs. On lui remit un mot bref de Monsieur de Lourques. Il lui annonçait sa visite pour le soir

L'atmosphère dans laquelle s'étaient agitées les pensées de Marion s'enfuit. Elle se fit reconduire au Bois.

Entre les sapins, l'eau paraissait plus bleue, la rive opposée plus riante, les cygnes plus élégants. Mais elle aurait souhaité que quelqu'un fut là pour lui donner la main. Elle se découvrit sans ressource contre cette soudaine lassitude de son âme et de son désir.

Pourtant, elle murmura :

« Comme il fait beau ». Et c'était, comme si elle avait dit aux passants. « Je suis malheureuse ! »

Elle suivait le sentier qui longe le lac. Des jeunes gens la regardèrent. Un peu de confiance visita son âme et, d'ailleurs, une femme qui croit en sa beauté, qui connaît les pouvoirs de sa grâce peut-elle être triste longtemps, et puis, ce besoin de s'attrister à plaisir, quelle lamentable habitude !

Non, décidément, elle ne louera pas une villa rustique dans la banlieue. Elle suivra son mari à Ostende, à Trouville. Il a l'intention de faire courir. Elle s'amusera, elle jouera, comme les jeunes femmes de son âge qui ont sa fortune.

Et elle sera libre, absolument libre ! Elle ne reculera devant rien pour être libre.

Monsieur de Lourques ?... oh ! qu'il ose seulement lui adresser un reproche !

Jacques Viguiers ? Elle réfléchit quelques instants, et écarta du bout de son ombrelle une brindille sèche qui s'était accrochée au bas de sa jupe traînante.

VI

VENDANGES SONT FAITES

Anne-Marie Loret à Jacques Viguiers.

« *Ai-je le droit de vous troubler encore, vous*
« *qui m'avez chassée? Soyez rue Godot de*
« *Mauroy, samedi à trois heures. Je veux, avant*
« *de partir, m'expliquer franchement avec vous.*
« *Qu'il y ait des fleurs. Pas trop cependant.*
« *Disposez-les la veille, afin que je les trouve*
« *épanouies et comme habituées à l'air de cette*
« *chambre. Je ne veux pas avoir l'impression*
« *de revenir, de pardonner, ou d'être pardon-*
« *née. Imaginez-vous, si je suis tremblante, que*

« *vous me recevez pour la première fois, et que*
« *je suis bouleversée par mon audace. Faites*
« *comme si je ne vous avais pas écrit, laissez-*
« *moi entrer chez vous naturellement. Que votre*
« *surprise, votre joie me témoignent que je suis*
« *toujours votre Marion ou que je vais l'être.*
« *Que votre courroux se manifeste tendrement,*
« *si vous croyez ne pas devoir oublier notre der-*
« *nière scène. Quel que soit votre cœur, accueil-*
« *lez-moi. Ne vous vengez pas en haussant les*
« *épaules et en vous demandant quel caprice*
« *ou quelle fantaisie m'égarent. Que ce ne soit*
« *pas un visage douloureux, qui m'apparaisse.*
« *Que ce ne soit pas non plus un visage mena-*
« *çant et sarcastique. Ma lettre est-elle incohé-*
« *rente ? Je ne sais. Elle renferme des souve-*
« *nirs, des craintes, de l'espoir. Ces derniers*
« *jours ne furent pour moi qu'une émotion gran-*
« *dissante, éperdue. Il faut qu'elle éclate enfin,*
« *cette émotion qu'elle m'enlève ou m'anéan-*
« *tisse...*

MARION. »

Elle entra simplement, resta quelques instants devant la porte comme pour fermer la serrure sans bruit, puis, elle s'avança vers le divan d'où Jacques n'avait pas bougé. Des fleurs se défaisaient, comme elle l'avait souhaité.

Jacques ne lui adressa aucun reproche, ne la questionna point. Il la regardait aller et venir. Elle était vêtue de bleu, sa couleur préférée.

Elle parla de l'été qui venait, des plages, de la mer...

Les yeux de Marion méprisent le spectacle de la douleur et pour y échapper, ils se fixent sur les fleurs et les objets qui leur plaisent avec des regards d'une tendresse infinie... et ce jour-là, Marion contempla les touffes de roses pâles débordant des coupes et des vases.

Marion ne sait pas répondre à une prière, prévenir un chagrin, mais pour vanter les grâces d'une plante, la saveur d'un parfum, pour analyser une nuance, elle met dans sa voix une émotion qui déconcerte... et ce jour là elle découvrit mille beautés dans les teintes des corolles, les courbes des tiges, les formes des feuillages.

Jacques l'écoutait avec une angoisse qu'elle s'appliquait à ne pas remarquer. Quelle contrainte dans son émerveillement et, de temps à autre quels silences attentifs et opprimants ! Elle murmura que tout souriait dans la nature.

— Croyez-vous, répondit-il.

Sa voix fut étrange, Marion tressaillit :

— Que voulez-vous dire ?

Il l'attira vers lui. Il avait besoin de la sentir vivre, respirer et frémir. Elle arracha une rose, l'effeuilla, en répandit les pétales sur sa tête ; elle dénoua ses cheveux, leur masse dorée s'élargit contre ses épaules. Elle but du porto et Jacques ne parvint pas à faire naître l'entretien qu'il désirait. Il lui fut impossible de savoir

pourquoi elle revenait. Il l'avait chassée, elle semblait ne pas lui en vouloir. Il n'osait pas se montrer furieux. Elle lui rendait ses baisers machinalement. Elle demanda l'heure, soudain.

— Vous allez me quitter, Marion !

— Pas encore.

Le ciel était bleu, le soleil magnifique. Les bouquets embaumaient. Tous deux, évoquèrent des souvenirs. Ce jeu obséda bien vite Marion, elle s'étendit sur un divan, fuma une cigarette.

Malgré l'inquiétude et la mélancolie qui serraient son cœur, Jacques résolut de laisser la jeune femme se taire ou parler à sa guise. Elle lui avait promis de s'expliquer franchement. Il attendait.

Elle se leva, s'étira et tout à coup, la porte s'ouvrit et Monsieur de Lourques apparut dans l'embrasure. Il s'avança de quelques pas, ses yeux dirigés vers Marion, qui essayait de se blottir derrière Jacques. Ce dernier balbutia quelques phrases, chercha une attitude, mais Monsieur de Lourques allongea son bras, comme pour imposer silence, puis il hocha la tête et sortit. Cette scène ne dura que quelques secondes. Un mélange de terreur et de contentement animait les traits de Marion. Elle était dans un fauteuil, lovée comme une panthère. Sa chevelure défaite, parsemée de pétales de roses, recouvrait ses bras et sa poitrine. Cette petite créature terrifia Jacques.

La silhouette accablée et digne du vieil homme, son geste, son regard le hantèrent, il s'enfuit, le rejoignit sur la chaussée.

— Retournez auprès d'elle, lui dit Monsieur de Lourques, sans lui donner le temps de placer un mot. Voilà qui vous renseignera. Lisez.

Il lança à Jacques une lettre et le quitta brusquement. C'était un billet anonyme et d'une écriture certainement empruntée.

« *Épargnez-vous, Monsieur, un ridicule. Ma-*
« *dame Loret est un bel exemple de la facilité*
« *avec laquelle une jeune femme se joue d'un*
« *importun fastidieux et sénile.*

« *Depuis longtemps elle aime, et soyez sûr*
« *qu'elle est aimée. Pour vous en convaincre, si*
« *vous en avez le cœur, allez samedi, vers qua-*
« *tre heures, rue Godot de Mauroy. Deman-*
« *dez...*

Les détails qui suivaient inquiétèrent Jacques. Il plia le papier, décidé à ne le montrer à Marion qu'après s'être expliqué avec elle.

Il la trouva comme il l'avait quittée, blottie dans un fauteuil, les deux mains accrochées au dossier. Une cruauté caressante faisait cligner ses paupières.

— Qu'a-t-il dit ?

— Impossible de n'en rien tirer.

Marion resta muette, tordit ses cheveux en examinant Jacques à la dérobée.

— Vous ne vous connaissez pas d'ennemis, fit-il enfin...

— Non.

— Lui en connaissez-vous, à lui.

— Pas davantage.

— Vous ne soupçonnez pas qui a pu lui écrire cette lettre ?

— Cette lettre !

Comme il la lui tendait, elle la lui arracha des mains, ses beaux cheveux tombèrent sur ses épaules. Elle froissa l'enveloppe.

— C'est moi qui l'ai écrite.

— Vous !

— Oui moi !

Ses ongles égratignèrent le tapis de la table sur laquelle elle s'était penchée, puis, belle, féline, indignée, elle parla sans lever les yeux, comme pour elle-même.

— J'ai fait cela parce que mon instinct a parlé plus haut que ma pitié !

Elle demeura silencieuse, les sourcils en barre, les lèvres agitées, on eut dit qu'elle résumait les motifs qui rendaient son acte nécessaire...

— Oui... il me fallait chercher comment me délivrer... murmura-t-elle. Il ne me croyait pas capable d'avoir cette force. Il eut été imprudent de laisser à un tiers ou au hasard le soin de lui prouver qu'elle était née, cette force. J'ai arrangé moi-même l'aventure avec une impitoyable résolution. J'ai écrit la lettre. J'ai dit au concierge de laisser monter, si un monsieur,

dont je fis le portrait, me demandait. J'ai tenu la porte ouverte pour qu'il put entrer... Advienne que pourra ! Ma vie est bien à moi, bien à moi, maintenant !

— Malheureuse s'il se tuait !

— Non, non... et puis, cela ne me regarde pas. Mais sois tranquille, tu n'as pas vu son mépris, son renoncement. Il a compris que c'était fatal, fatal comme la mort, comme la vieillesse... S'il avait dû se tuer, il se serait tué, là, à mes pieds... Ce billet qu'il vous a donné en sachant que c'était moi qui l'avait écrit, quelle abdication !

— S'il se vengeait !... Si Monsieur Loret apprenait, lui aussi... par le même moyen...

— Oh ! qu'importe !

Sa main tomba sur une botte de roses qu'elle écrasa avec colère et plaisir. Jacques la saisit aux coudes :

— Marion, tu m'épouvantes, s'écria-t-il, il me semble qu'un cadavre est entre nous. Prouve-moi que cet homme est vivant, sans cela je ne pourrai plus t'aimer...

Elle le regarda avec des yeux cruels et étonnés.

— Pensez-vous que votre amour me soit indispensable !

Elle éclata d'un rire strident et mauvais, se recoiffa sans hâte, se ganta :

— Marion !

Elle se retourna vers Jacques, indolemment.

Sa figure avait repris son expression perfide. Ses yeux grand ouverts étaient presque enfantins et comme Viguiers la prenait dans ses bras, elle le repoussa :

— Ah ! Ah ! ricana-t-il, c'est votre amant, je m'en doutais.

Elle se retourna de nouveau vers Jacques, resta, quelques instants, immobile, les doigts aux boutons de ses gants.

— Peuh ! fit-elle, ce serait trop long à vous expliquer, si je vous disais qu'il n'est pas mon amant vous ne le croiriez pas, n'est-ce pas. Je voulais me débarrasser de lui, maintenant c'est fait. Merci.

Elle abaissa vivement sa voilette dont les extrémités flottaient sur ses épaules.

— Adieu...

Elle examina la chambre remplie d'une lumière dorée, jeta négligemment une clef sur un fauteuil, mit à sa taille une rose, passa du rouge à ses lèvres, se poudra... et elle profita d'un instant où, de brusques sanglots secouaient Jacques, pour sortir.

VII

RÊVERIE AU JARDIN BOBOLI

La morale que Jacques tira de cette histoire fut celle-ci :

« La valeur de l'amour que nous inspirons aux femmes devrait nous renseigner sur la qualité du rôle que nous sommes destinés à tenir dans la vie. »

Avec sa figure d'enfant, sa faiblesse, l'attitude qu'il avait affectée, Viguiers était certain d'avoir produit sur Marion une impression identique à celle qu'il avait produite — et qu'il produirait

toujours — sur ses confrères, sur ses camarades, sur les passants, sur Darne, sur Augeret et les autres.

« Je suis ce qu'on appelle une nature exquise, c'est-à-dire, que l'on peut se servir de moi, me rejeter ensuite, sans remords, comme un citron pressé. Certes, ce n'est pas Augeret qui aurait accepté d'être le jouet d'une Marion ! A la première incartade, il l'aurait calmement avertie :... « Ma petite, si vous continuez, vous allez recevoir des coups ». Il l'aurait battue. Marion aurait eu peur, se serait soumise. Tandis que moi... adieu paniers, vendanges sont faites ! »

Pourtant, il s'étonna de ne pas souffrir davantage. Avait-il vraiment aimé ? Un grand élan porta toute son âme vers Suzanne Veyrel :

« Vais-je la perdre, elle aussi, et du même coup, vais-je perdre Norbert ? Alors, que me restera-t-il ? »

L'existence qu'il s'était faite lui sembla le fruit d'une condamnation.

Il songea à tous ceux avec qui son métier l'obligerait à vivre. Il prononça leurs noms, évoqua leurs visages. De tout cela, se dégagea une atmosphère lourde dans laquelle il avait peur de ne pouvoir jamais respirer aisément.

Un soir, comme il travaillait aux dernières épreuves de son livre, il reçut un pneumatique :

« *Conformément à vos désirs, je vous informe*
« *que Monsieur Emmanuel Genlis se meurt. Ve-*
« *nez vite.* »

Peu après, Jacques était boulevard Saint-Michel, et voici le spectacle qui s'offrit à lui :

Au milieu du cabinet de travail, illuminé par deux lampes et trois candélabres, Genlis était debout, enveloppé dans son manteau de bure brune. Dès qu'il aperçut Jacques il s'avança vers lui. Ses yeux bleus étaient hagards, visionnaires, un rictus abaissait les coins de sa bouche. Sa main eut un geste solennel. On eut dit qu'il souhaitait la bienvenue en remerciant d'un compliment qui lui aurait été adressé. Il se promena ensuite lentement, comme dans un salon. Il jouait avec son mouchoir, s'arrêtait, fronçait les sourcils, rejetait ses cheveux en arrière, faisait avec sa tête des mouvement d'assentiment ou de dénégation. Il paraissait avoir un entretien avec un interlocuteur imaginaire. Jacques lui parla. Une expression orgueilleuse et satisfaite ennoblit ses traits. Il se recula et murmura :

— Ah ! Madame (sa voix était douce, timide, légèrement tremblante) je considère de telles œuvres... vous insistez ?... Mais oui, je vous affirme que de telles œuvres ne sont pas de nature à divertir de jeunes femmes. (Il promena un regard circulaire). Vous vous répentirez de me prier ainsi...

Il se pencha, comme si quelqu'un l'interrompait, puis avec la démarche d'un homme qui est entraîné, il se dirigea vers la table, s'assit, le buste droit, les bras appuyés aux accoudoirs de son fauteuil.

— Puisque vous l'ordonnez !

Il ouvrit un manuscrit, se recueillit, ferma les paupières et, tout à coup, fixa ses regards sur son auditoire invisible Il étendit la main, commença :

— C'est l'Espace !... (il répéta, l'Espace). Au-dessus des nuées que les rayons du soleil sillonnent comme des éclairs tranquilles, brillent les sommets du Caucase et plus haut qu'eux tous, le roc où est lié le Titan Prométhée ! (ses poings tombent sur le bureau. Des larmes rougissent ses paupières). Mais, reprend-il, je dois remonter plus haut. J'ai écrit, jadis un « Prométhée outragé ». C'est l'histoire du demi-dieu, du champion des hommes, de leur porte-flambeau, qui refuse l'alliance que lui propose Zeus, car il sent que l'usurpateur victorieux de Saturne, tremble dans son Olympe... Mon nouveau drame en est la suite. Le jour se lève, une ombre passe sur les altitudes, c'est celle du vautour qui vient déchirer les entrailles du fier martyr. Dans le silence, un éclat de rire éclate soudain, c'est le Titan. Il brave Zeus, il le nargue. Il est fort.

Les alexandrins de Genlis sont abrupts, taillés comme des arêtes de pics. Ses rimes se heurtent comme des blocs de granit. Pas d'images.

Prométhée écoute alors les voix d'hommes qui s'élèvent des carrefours de la Terre. Ils prient. Ils n'osent pas maudire. La colère du Titan gronde.

L'hymne est maintenant plus rhytmé. Il s'y mêle un peu d'amour, de mépris et de compassion pour ces cœurs serviles, par lesquels le Titan veut être délivré. Le poème de Genlis a la majesté religieuse d'Eschyle. Une flamme brûle dans les yeux du poète. Il a le sentiment que son œuvre s'est imposée, que l'Univers l'écoute. Il ne voit pas les quatre murs de sa chambre étroite, le plafond bas, Viguiers attentif et Madame Maloue qui, sans comprendre, tire sa montre, se morfond : le docteur devrait être là.

Soudain, désespéré et las de prêcher la révolte, le Titan bombe son torse, s'arc-boute, les coudes dans les anfractuosités des roches, les talons dans des crevasses. Un effort suprême fait craquer ses chaînes, il se libère, se dresse en pleine clarté et découvre, sous les nuages, les montagnes inférieures, les vallées, les champs, la mer et les cités. A sa voix, Atlas, Encelade, Typhon, tous ceux qui gémissent écrasés par les volcans, étouffés par les sables, sortent leur tête de leurs prisons et, se frottant leurs yeux habitués à l'ombre, respirent largement et entonnent un chant terrible.

Genlis est debout, il déclame ses strophes emportées par un mouvement magnifique, ailées par l'expansion d'une joie surhumaine. Les images et les métaphores s'entre-choquent, se suivent, s'interpellent, se répondent. Elles sont glo-

rieuses, vivantes comme les vagues, les arbres, les bêtes, mouvementées comme un ciel d'ouragan. Elles célèbrent les rêves des Titans, leurs souffrances, leur orgueil. Et c'est sa vie entière que Genlis fait magnifier ainsi, semble-t-il, par ces vaincus qui menacent enfin.

Il s'exalte, sa voix se précipite, ses gestes désignent les coins de sa chambre d'où sortent les cris d'Atlas, d'Encelade. Il est vraiment au centre de l'espace, au milieu des monts, dans un tourbillon de musique. Voici qu'il ne récite plus son poème, il le psalmodie sur un mode monotone et grave comme une rumeur, elle se transforme, bientôt, en une mélodie farouche, scandée et, tout-à-coup, c'est le final de la neuvième symphonie de Beethoven qu'il chante ! Il le chante, comme s'il était l'expression de sa pensée, comme s'il faisait partie de son œuvre, comme s'il l'avait composé. Il dirige une masse orchestrale. De temps à autre, il clame une strophe, reprend la symphonie :

— C'est la joie, toute la joie du monde ! comprenez-vous, le sublime délire. Oh ! oh !

Il rit. La sueur couvre son front, coule le long de ses tempes, se mêle à ses larmes. Sa voix se casse, il râle :

— La joie !... le génie !...

Il marche à grands pas, chancelle :

— C'est moi... moi...

Il se remet devant son bureau, s'y cramponne, veut parler encore, cherche ses mots, crispe ses

doigts autour de sa gorge, s'asseoit d'un bloc, ses bras, sa tête frappent contre le bois de la table et il sanglotte, comme un enfant. Viguiers le redresse, lui parle, mais le vieillard ne parvient pas à articuler une phrase, il balbutie. Comme s'il accusait d'un crime ou se repentait d'une offense, il soupire :

— J'ai du génie... du génie.

Son regard devient humble, triste, un regard de bête battue ou de mendiant :

— Dix-huit cents francs.. dans ma vie... j'ai gagné... oh ! oh !...

Le même rictus affreux tire sa bouche d'où toujours sortent les mêmes mots :

— Génie... dix-huit cent francs...

Jacques l'installa confortablement dans son fauteuil, avec l'aide de Madame Maloue. Le docteur arriva. On lui décrivit la scène qui venait de se dérouler. Il interrogea Genlis qui ne parut pas le reconnaître. Ils le transportèrent dans la chambre à coucher, le déshabillèrent. Son corps était inerte. Ils le couchèrent ; il promena ses yeux de droite à gauche et ferma les paupières.

— Eh bien, demanda Jacques.

— Je passerai la nuit ici, avec Madame Maloue... je reviens dans quelques instants...

Jacques resta seul, comme Genlis grelottait, il jeta des bûches dans l'âtre et examina la chambre. Elle renfermait une commode, une petite table sur laquelle étaient posés une lampe à esprit de vin et un pot de lait ; sur la

cheminée, un portrait de femme et une Victoire de Samothrace ; aux murs, une étagère pleine de livres, des reproductions de tableaux italiens ; dans un angle, une toilette cachée par un paravent ; par terre, des revues, des souliers; sur une chaise, soigneusement plié et brossé, un complet noir ; à un ratelier, un manteau, un chapeau de feutre mou, une canne...

Genlis était immobile, les mains à plat sur les couvertures, il avait l'air mort. Jacques s'approcha, le souffle était régulier mais faible.

Viguiers se prit à songer à la destinée de Genils et à celle de Darne. Ils avaient débuté et publié leurs premiers livres ensemble. L'un était aujourd'hui, un homme illustre, un grand littérateur ; l'autre mourait seul, inconnu, pauvre. Pourquoi ?

« Dans chaque génération des phénomènes et des individus identiques se présentent. Darne a dû avoir une jeunesse et des aptitudes semblables à celles de Glorieux, Chateau-Payan, Morer. Quant à Genlis, sa jeunesse fut sans doute voisine de la mienne.

Il se défendit de penser davantage.

La porte s'ouvrit. C'était le docteur :

— Eh bien...

— Il dort. Ce ne sera qu'une crise. Ne croyez-vous pas ?

— Hélas ! — Ils causèrent quelques instants à voix basse. Le malade parlait de Titans, de génie, et gémissait :

— Dix-huit cents francs, dix-huit cents francs...

Jacques retourna dans le cabinet de travail, rassembla les feuillets du manuscrit. « *Le Prométhée* » était achevé, nettement recopié. Aucune interruption ne coupait le texte, à l'endroit où Genlis s'était arrêté pour chanter.

« Oh ! certes, s'écria-t-il, quand il eut terminé la lecture du poème, voilà l'art que j'aime, que je rêve : l'œuvre en dehors du temps, et qui exprime les sentiments éternels et simples qui seront toujours ceux de l'humanité ! Une œuvre qui aurait pu être pensée et écrite deux siècles auparavant et qui sera toujours belle, vivante, jeune, défendue par un style où rien ne vieillira ! »

Une fois encore il se demanda :

« Pourquoi, pourquoi ne s'est-elle pas épanouie, superbement, cette œuvre ? A la veille de publier, Genlis était-il affolé par la certitude que le silence tomberait sur elle et l'étoufferait, n'avait-il pas des armes pour la défendre ? »

Viguiers sentait bien que de tels poèmes étaient destinés à passer inaperçus. Et pourtant ce sont eux qui forment l'histoire d'une littérature. S'il n'en était pas ainsi, des individus comme Darne auraient raison contre Leconte de Lisle, Baudelaire et Vigny.

Et il ajouta :

« Glorieux, Chateau-Payan, Fiercœur, auraient raison contre moi... »

Sur les conseils du docteur, il se retira, sa présence étant inutile. Le sommeil de Genlis était calme, mais entrecoupé par les mêmes phrases : « le génie... et les dix-huit cents francs.... »

Jacques descendit à pied le boulevard Saint-Michel, incapable de réunir ses idées. Elles se fondaient en un sentiment vague et désespéré.

Suzanne, Marion, Norbert, Augeret, ses livres, toutes ses occupations se levaient, une à une, accompagnées par les pensées qui leur étaient propres et qui se disputaient son cerveau et son cœur.

Il entra chez Maxim, but un grog chaud et s'enfuit, chassé par les rires, les voix et la musique canaille.

Il retourna le lendemain chez Genlis. Il y rencontre Louis Darne qui prononça des paroles émues sur la catastrophe épouvantable dans laquelle sombrait ce pur génie ! Il s'épongeait le front, allait et venait, tout d'un bloc. Genlis les regardait et balbutiait « dix-huit cents francs, dans ma carrière... Oh ! le silence !... »

Darne hochait la tête. Il s'était entendu, avec le docteur et avec un cousin de Genlis (arrivé le matin de Nancy), pour faire transporter son ancien camarade dans une maison de santé, près d'Auteuil.

Et c'est là que Jacques le vit pour la dernière fois.

La clinique du docteur Ourquelet était située au milieu d'un vaste jardin que coupaient des allées de tilleuls et de marronniers et que des parterres de fleurs égayaient çà et là. Le bâtiment avait l'aspect d'un châlet, des lierres, des roses grimpantes en tapissaient la façade principale.

L'interne qui s'occupait de Genlis affirma à Jacques que le poète ne souffrait pas. Il était doucement fou, mais de temps à autre, la raison envahissait son cerveau. Il racontait alors ses douleurs aux religieuses et aux infirmiers.

— Il nous entretient de ses livres, il nous expose avec fougue ses théories d'art, et toujours il termine sa confession par cette phrase « dans toute ma carrière, j'ai gagné dix-huit cents francs... » il la répète plusieurs fois... et ne pense plus. Le voici.

Il était installé sous un arbre. Avec sa barbe qu'il avait laissé croître, ses longs cheveux blancs, il ressemblait aux vieillards que peignirent les artistes florentins.

Viguiers s'approcha, Genlis le reconnut, lui tendit la main.

— C'est charmant ici, n'est-ce pas ?

Au même instant, s'éleva le prélude de la sonate pathétique.

—Ecoutez, fit Genlis, écoutez. Voilà les vers que j'aurais voulu écrire.... le ton que j'aurais voulu donner à mon « *Chant d'Outre-tombe* », à tous mes poèmes mineurs qui encadrent mes grandes symphonies ! — Oh ! cette phrase...

De sa main, il en dessina la ligne mélodique, puis il se recueillit, ses yeux brillèrent...

— Celui qui exécute si magistralement cette belle page, murmura-t-il confidentiellement, est fou. L'inspiration le saisit tous les jours, à la même heure... le reste du temps, il marche dans les allées, fait des signes avec son mouchoir, regarde de droite à gauche, se hausse sur la pointe des pieds, monte sur les bancs, reprend ses signaux... il est fou !... moi, vous savez, mon ami, je ne suis pas fou. Vous ne m'avez jamais cru fou, n'est-ce pas ? Je suis las, horriblement las, et rien de plus... cette lassitude est venue trop tôt... je souhaiterais terminer... Avez-vous lu Benvenuto Cellini ? Non... Eh bien écoutez... voici le début de ses mémoires : « Quelle que soit la condition des hommes, lorsqu'ils ont produit un ouvrage assez beau pour être comparé à la vertu, ils devraient tous, pourvu qu'ils fussent véridiques et gens de bien, écrire leur vie de leur propre main. Mais il ne faudrait commencer une si belle entreprise qu'après quarante ans révolus... » voilà ce que dit Benvenuto. Un fier artiste, et quel homme ! C'est par la dague et l'épée qu'il défendait ses sculptures et les œuvres de ses amis... Par la dague et l'épée ! Quelle leçon pour nous !... je voulais terminer l'histoire de ma vie, l'écrire comme une confession, comme une plaidoirie, comme un réquisitoire... Comme une confession, parce que je veux que les hommes apprennent qui je fus ; comme une

plaidoirie, parce que j'ai besoin de me justifier vis-à-vis de moi-même, de me répéter que nul cœur ne fut déchiré comme mon cœur ; comme un réquisitoire, parce que j'ai la certitude que ma vie ne fut pas ce qu'elle aurait dû être, que mon attitude fut une faute. — Je n'ai laissé pénétrer personne dans l'intimité de mon intelligence et de mon âme ! Je redoute ceux qui parleront de moi ! ceux qui auront l'outrecuidance d'affirmer : « Genlis, je l'ai connu. » — Ecoutez cet andante... Il me rappelle ma maison, ma mère... »

Il apprit à Jacques qu'il était né en 1840, à Brest, et que ses parents et grands-parents paternels et maternels étaient des commerçants.

— Je ne fus pas un enfant de génie. Voyez-vous, j'aurais voulu composer ma vie à la troisième personne : « *Emmanuel Genlis naquit...* etc.... » je n'en ai pas eu le temps ni la force... je raconte... mes souvenirs... Ils ne sont pas nombreux, mais terribles... Oh !... — Figurez-vous, un soir, en revenant du collège, j'entre chez moi... je trouve les appartements vides... plus de meubles... sauf les lits, les chaises, le piano. Ma mère pleurait, mon père marchait de long en large... je compris plus tard. A la suite d'une faillite, on nous avait tout vendu, tout impitoyablement. Des gens, sur lesquels nous aurions dû compter, s'étaient montrés intraitables. Un homme dont mon père avait fait la situation, un grec, l'avait ruiné sournoisement. Je voulus

le tuer. Mon père sortait souvent à la nuit tombante. Je l'accompagnai. Il avait, sous le bras, un gros paquet. Nous nous dirigions vers des quartiers de la ville qui m'étaient inconnus. Nous pénétrions dans une maison, j'attendais dans une antichambre... Une fois mon père trébucha, le balot qu'il portait tomba et s'ouvrit. Il contenait du linge, des dentelles... qui se répandirent sur le sol. Je me demandai ce que nous allions faire si tard « chez la blanchisseuse ». Je compris peu après... quand je lus sur une plaque « *Mont de Piété* ». Voici mes souvenirs.

Mais non j'oublie... j'oublie le plus grand souvenir de ma vie, mais voulez-vous, faisons quelques pas... le ciel est si bleu. Merci, je peux marcher seul. Je vous disais?... Ma vie, je vous racontais ma vie... Le Mont-de-Piété ! — Ce n'est pas tout. On me renvoya du collège. Nous ne pouvions plus payer. Un brave prêtre se chargea de mon éducation... mauvais cela... très mauvais ! Je pris le goût de la solitude et du songe. Ma mère donnait des leçons de piano... elle jouait merveilleusement. Quelle musicienne ! Nous ne mangions pas tous les jours. — Concevez-vous quelle haine m'armait contre le monde ! Quel spectacle m'offrirent les hommes !

Sur quels sujets déplorables médita mon intelligence qui s'ouvrait, qui raisonnait ! Elle se replia sur elle-même, se recroquevilla comme des ailes d'oiseau mort ! Ma haine me fut arrachée du cœur.

Voici comment. J'avais une petite sœur... plus jeune que moi... j'avais 12 ans, elle en avait quatre... c'était une enfant, silencieuse, réfléchie. Mon ami intime était un garçon délicieux, Raoul... je ne me souviens plus de son autre nom... nous ne nous quittions guère. Il peignait et dessinait joliment... le malheureux était bossu... j'avais donné à ma sœur un livre d'images... Un jour, je la trouve accoudée... je remarque ses petites épaules qui s'élèvent et s'abaissent, j'entends sa respiration haletante. Je l'épie, elle pleure lentement et tout à coup elle déchire un feuillet du livre et le jette au feu. — « Pourquoi as-tu fait cela ? » — Elle me répond : « Regarde, c'est l'histoire d'un bossu, on se moque de lui, et si Raoul l'avait lue, il aurait eu de la peine, et il ne faut pas... »

Apprenez maintenant de quelle manière j'ai traité cette nature divine, et que Dieu m'en tienne rigueur ! Je travaillais : elle entra, se mit à mon côté, me parla de sa petite voix très douce... je travaillais... une colère me monta au cerveau. Pensez donc, être interrompu ! Je la saisis par le bras brutalement et je la poussai, oui, je la poussai dehors !... Une sueur froide coula le long de mes membres. Un doigt toucha mon cœur, je le sentis ! j'eus l'impression que je venais de tuer quelqu'un et j'eus tellement honte que je n'ai pas osé la rappeler... je restai stupide, tremblant, déconcerté, comme par un miracle. J'aurais voulu me rouler aux pieds de ma

petite sœur ! Implorer ma grâce. Je n'osais pas. Je fuyais ses regards pleins de reproches, de désespoir, d'étonnement, ces regards qui me fuyaient. — Oh ! souvenir terrible ! — Instants décisifs de ma vie, vous voilà .... et vous aussi, mon châtiment. Elle mourut, une fièvre typhoïde l'emporta... et, je le jure, c'est sur moi que ses yeux se fixèrent pendant son agonie. Elle ne pouvait pas parler... elle ne pouvait plus sourire... et, voyez-vous, mon ami, j'ai le sentiment qu'elle est partie, ma petite sœur adorée, sans m'avoir pleinement pardonné !... Mais ils firent de moi un autre homme ces regards d'enfant qui sont toujours là, devant moi, comme des lumières... Je levai la main sur le petit cadavre couché parmi des roses et des lilas blancs, et je jurai de ne jamais faire de mal à qui que ce soit dans le cours de mon existence... je jurai solennellement. Il me semblait que je n'aurais jamais le courage de voir apparaître, par ma faute, dans des regards humains, une telle expression de désespoir et d'anéantissement, et j'ai tenu ma parole... il y a plus de cinquante ans, oui cinquante ans... et cette scène est vivante... Parfois, dans la vie, n'est-ce pas, on est obligé de sévir... Eh bien, je n'ai jamais pu... à cause de ces regards... et je ne me croirai pardonné que si les portes de l'éternité bienheureuse me sont ouvertes, au jour de ma mort, par les mains de cette enfant... et j'étais, à treize ans, l'homme

que je suis aujourd'hui... Dès que mon âme a pensé, elle a été partagée par ma haine pour mes semblables et par l'impossible... l'impossibilité, entendez-vous, où je me trouvais de les faire souffrir, d'être dur ou simplement juste. Je revoyais la maison vide, les meubles vendus, mes courses au Mont de Piété, mais je revoyais aussi la petite morte, je réentendais sa voix : « Il ne faut pas faire de la peine... » Je me souvenais de mon malaise le jour où, interrompu dans mon travail, je poussai dehors ma petite sœur ! Je vécus en sauvage. Je n'avais point d'amis, je me défiais de quiconque m'approchait... je ne voulais pas savoir s'il y avait sur terre des êtres bons ou méchants, heureux ou infortunés... Je disais « les autres » et au fond de moi-même il se formait une atmosphère où mes facultés d'émotion et de raisonnement s'anéantissaient. L'aisance était revenue. Mon père était allé fonder des comptoirs aux Indes et en Indo-Chine. D'autres meubles, neufs, trop neufs, sans intimité avaient remplacé peu à peu, les anciens. Je subis alors une crise religieuse épouvantable. Lorsque j'avais conscience de ma faiblesse, j'en venais à maudire mon catholicisme, mais souvent aussi sa grandeur m'apparaissait. Il y a dans l'indulgence et dans la bonté un fond de mépris. Cela vous console d'être dupe... Mais ce mépris n'humilie pas ceux qui l'inspirent. Au contraire, on profite de vous, on vous exploite... Eh ! naturellement, ils ne savent

pas les autres... On éprouve à ce jeu d'étranges voluptés... des faits par trop indignes, des vilainies dont je fus victime, m'ont procuré des joies... des joies de collectionneur... oh oh... cette attitude est mauvaise, elle n'est pas virile ; soyez bon, soyez généreux, soyez grand, mais soyez armé et servez-vous de vos armes ! Sans cela !... A quinze ans, j'avais la certitude de souffrir, et de ne m'adapter jamais aux exigences de la vie que je souhaitais mener... Je me répétais : « Tu n'as rien à attendre ni de ton prochain ni de toi-même. Le silence et la pauvreté sont le domaine des hommes tels que toi. » Je n'avais pas peur. On acquiert un funeste orgeuil dans la solitude... j'avais, dès cette époque, échafaudé toute mon œuvre... Sa place était marquée auprès des grands poèmes de l'humanité qui l'inspirèrent : les Tragiques Grecs, Eschyle, Shakespeare, Goëthe, voilà mes lectures. Seuls, les artistes qui entreprirent de grandes choses me semblaient dignes. Mais tous ces génies, je les voyais prosternés aux pieds de Beethoven. Celui-là est mon maître... vous souriez !... Souvent cet aveu fit sourire... et cependant Beethoven est mon maître. Son art influença le mien. J'ai rêvé de composer mes poèmes comme il composa ses symphonies... elles m'ont donné le sens du rythme, et révélé le pouvoir de l'harmonie, la vie, l'âme des sonorités... c'est à ses modulations, à ses phrases que je dois mon style... sa vie a soutenu la mienne...

c'est mon maître, vous dis-je, et en écrivant, plus tard..., dans les heures de vraie inspiration, je sentais que les mots ne traduisaient plus l'émotion de ma pensée... et je restais à ma table, la tête envahie par la musique... elle seule aurait pu m'exprimer entièrement... Phénomène étrange, qui m'a fait douter de l'excellence de mon art... et me demander si je n'exigeais pas de la poésie des vertus qui ne lui appartenaient pas, un langage qu'elle ne pouvait point parler... L'attaque de la cinquième symphonie... le final de la neuvième, voilà les hymnes qui accompagnaient mes appels de Titans, mes levers de Soleil dans l'espace... mes dialogues de dieux... — Oh ! tenez... je me souviens du jour où j'ai lu, à Paris, le début de mon Prométhée outragé !... J'arrivais à peine de province... la mort de mon père — une splendide figure qui s'effaçait dans l'ombre — un petit héritage qui me laissa 200 francs par mois, me permirent de quitter Brest. J'ai lu... on se regarda. J'étais classé : un raseur... Une expérience que j'avais tentée ! Vous pensez, n'est-ce pas, que je ne suis pas homme à déclamer des poèmes dans un cénacle de publicistes et de confrères ! Je n'entreprendrai pas leur procès... Dieu m'en garde ! S'ils appartiennent à l'histoire de la littérature, mes jugements sont superflus ! S'ils n'en font pas partie, ils sont inutiles. Au bout de deux ans, les évènements et la manière dont je les supportai me prouvèrent que ma destinée serait telle que je l'avais

prévue. Nous étions quelques jeunes gens, nous ne formions pas d'école. Nous étions tous inconnus, nous travaillions. Hugo, Lamartine, Vigny étaient nos maîtres... il y avait des idées, dans l'air que nous respirions, de l'enthousiasme, de la foi. A en juger par nos entretiens, nous étions unis... Mais la vanité, l'ambition, l'amour de l'argent, les rivalités eurent vite fait de nous révéler, les uns aux autres, nos natures véritables. Elles n'étaient point belles... Que voulez-vous : on se rencontre, on est du même âge, on a les mêmes haines, les mêmes appétits... On se retrouve, on se confie ses rêves, ses désirs... est-on amis pour cela ? Non... non !... on est des « hommes » qui se duperont... se trahiront... Les succès arrivent, les groupes se désagrègent. Ceux qui restent en arrière, ce sont les ratés, les fruits secs, les citrons pressés... ceux qui parlent encore d'art !... oui, il arrive un moment où on ne parle plus d'art. On parle éditions et argent et on dresse des plans pour réussir... et alors se dévoilent d'étranges fripouilles... Avez-vous lu Balzac ? Il en fait grouiller quelques-unes dans ses « Illusions perdues... » Finot, et combien d'autres... ce sont des types... des types éternels. Ce sont les maladies secrètes de notre état... ils ont dû exister ces gens-là, de tout temps... Ronsard les a vu rôder autour de lui, sans doute, et Racine et Corneille et Hugo. Parmi nous se faufilait un certain Gavert... une sorte d'espion, de cafard, un individu équivo-

que, intelligent comme un diable, rapace comme un juif, fomenteur de discordes, vivant du produit de ses diffamations, de ses mensonges... vous devez voir de ces êtres là autour de vous. Votre génération ne serait pas complète sans eux... Ils se croient d'intrépides, de redoutables lutteurs, alors qu'ils ne sont que de petites canailles... Ce Gavert, s'imaginait avoir la ligne d'un héros de Balzac... Je fus un des rares à ne pas employer Gavert. Ce misérable me faisait pitié... et même parfois, je dînais avec lui, je l'écoutais, je discutais ses idées, j'admirais ses actes, je vantais ses tactiques... je voulais lui donner l'impression que je ne le méprisais pas... que sa vie, son âme vilaine m'étaient inconnues... je lui parus être un somptueux imbécile... je me laissais abuser par lui... des faits, je ne saurais vous en citer... ils me procuraient, je vous l'ai dit une joie, une joie de collectionneur ! Pouah !... Pour bien voir, pour bien jouir du spectacle, je me livrais au courant, comme une épave... je n'opposais aucune résistance. Littérairement parlant, je n'existais pas. J'en veux à tous mes contemporains, de m'avoir fait douter de l'utilité de mon œuvre. Je me reproche de n'avoir pas lutté pour elle, d'avoir, en quelque sorte, abdiqué ma personnalité, de m'être amoindri... mais vous le savez... des regards me surveillaient. Je les apercevais dans l'ombre et je fuyais la lutte... et tout au fond de moi, j'admirais l'intelligence et le sang-froid,

avec lequel un de mes camarades aujourd'hui, homme illustre... conduisait sa barque. Je vous en parle avec amertume, parce que je vais mourir... et parce que tout autre que vous ne me croirait pas... — Évidemment il n'a rien fait qui soit passible des tribunaux... mais j'aurais eu l'impression de déchoir, en accomplissant une seule des petites actions qui lui ont rapporté la gloire ! — C'est un tort... Je publiais un livre : le silence, le silence complet, insultant. Je me serais jugé déshonoré, en réclamant des articles... puisqu'il y a une critique. C'est un tort... mon ami, un grand tort. L'œuvre publiée, on devient son valet. Elle est en droit d'exiger tous nos soins. Il y a, à demander, le prix de son travail, une noblesse que je ne comprenais pas. L'abandonner est une lâcheté. Elle se paye... et c'est par le plus désastreux des supplices. — Si vous laissez voir le défaut de votre armure, s'imaginer que les autres n'y planteront pas leur glaive, est une folie. Ce fut la mienne. Être un artiste ne suffit pas, il faut être un combattant, un homme ! Je n'étais qu'un artiste. Cela n'était pas suffisant. Les affaires de mon pays ne m'intéressaient pas. Je ne pris aucune part aux évènements politiques qui passionnèrent Darne, activèrent la marche de sa renommée ! Je me détachai de mon époque... elle se détacha de moi. Et quelle admirabe époque ! Quels grands noms ! J'ai vu Barbey le magnifique, et Banville et Flaubert... et Hugo... et Le-

conte de Lisle... j'ai vu des œuvres prendre leur place éternelle. — Oui, mon ami, c'était splendide, mais je n'en étais pas! Par ma faute... Je ne pouvais pas en être. Il semblait, cependant, qu'un immense étendard flottait au-dessus de la terre, pour annoncer aux mondes de l'espace que des hôtes de choix s'y étaient arrêtés ! J'avais une attitude... je devais la garder. J'eus peur de devenir envieux... de jalouser... Mais non... j'étais trop orgueilleux... Je publiai mon « *Prométhée* » : nouveau silence ! J'avais des camarades en demeure de me soutenir : Darne, je vous le cite parce qu'il fut inique. — Le goût du jour était ailleurs, j'allais y sacrifier. Je me repris. Je me cloîtrai davantage. Je fis le vide autour de moi. Avec les mœurs que j'adoptai alors, on peut acquérir du génie, mais il faut renoncer à la notoriété. Je vais vous raconter une anecdote... elle vous édifiera sur mon caractère. J'avais une maîtresse... je l'aimais. C'était une jeune femme blonde que j'avais rencontrée dans le monde... car je suis allé dans le monde. Oh ! peu de temps, six mois, à l'époque où, après la chute de mon second livre, je m'étais mis en tête de faire du journalisme... Dix-huit cents francs... J'ai gagné dix-huit cents francs à cet ignoble métier... Bref, j'avais une maîtresse... sa vie m'était inconnue. Elle était mariée, avait un enfant... Je fis un voyage. « Où pourrai-je vous écrire ? » lui demandai-je. — « Chez moi. » — « Chez vous ! »

Elle m'apprit alors que son mari était un homme admirable, qu'il avait en elle une confiance absolue, que nous ne risquions rien... Je n'ai plus revu cette femme. Je l'aimais pourtant... mais dans les yeux de l'autre, je crus distinguer une expression de désespoir, de reproche... et depuis ce jour, mon cœur n'eut plus d'histoire ! Je fus ridicule, n'est-ce pas, mais que voulez-vous !... j'ai reporté dans tous les actes de ma vie cet esprit que je déclare déplorable, mortel ! Je ne travaillais plus... j'avais peur de ne pouvoir réaliser mon œuvre. J'en avais la vision, pourtant à certaines heures lucides... je sortais, je marchais... je composais... je rentrais chez moi... et j'étais incapable d'écrire une ligne. Mes idées, que valaient-elles ? Lamentable extrémité ! Le malheur n'est pas un piédestal. Mon rêve eut été d'être vénéré comme un maître, vers la fin de mes jours. Dérision! Je partis pour l'Italie. Là, je me mis au travail, comme un écolier, pendant une année... j'habitai Florence. Ce fut au jardin Boboli, en face de Fiesole, que j'eus une révélation... Oui, une révélation... Vous comprendrez sans doute : écoutez. Souvent, vous fermez les yeux, aux heures de crises, quand vous avez besoin de savoir ce que vous êtes en mesure d'attendre de vous... vous dites : « Ma vie, que fut-elle ? » Tout entière, elle repasse devant votre esprit... vous la jugez... vous affirmez : « Cet acte est bon, cet acte est mauvais... » Est-ce exact ?... On a de ces mo-

ments de sincérité... on est aux pieds de Dieu... Eh bien, j'étais intellectuellement parlant, dans une crise... « L'art ! » Et ce fut un cortège sacré qui se déroula devant moi et répondit aux interrogations que je me posais depuis une année. Cette réponse, je ne la divulguais pas. L'homme que j'ai le plus aimé, Charles Baudelaire, a reculé, lui aussi, devant l'inutilité d'expliquer quoi que ce soit à qui que ce soit. Mais j'ai appris que le grand courant poétique du monde, flotte comme une guirlande autour d'une même statue. J'ai senti ce que doivent être nos prières, pour que la déesse les agrée, pour qu'elles puissent monter jusqu'au seuil du Temple ! Entre deux colonnes se tiennent les archanges furieux, ils prêtent l'oreille... ils discernent les voix des mauvais servants... ils s'écrient : « Qu'est-ce donc tout cela qui n'est pas immortel ! » et détournent leurs regards pour admirer la lumière... la lumière qui est pure ! — En vérité, je vous le dis, j'ai senti... ce que devaient être la poésie, la musique, la sculpture pour exister vraiment... pour être... pour... Ah ! Dieu ! — Mais répondez-moi, avez-vous entendu prononcer, autour de vous, à propos d'une œuvre d'art, ce mot « beauté... » non, n'est-ce pas... « c'est curieux intéressant, c'est bizarre... » tout cela, croyez-moi (les exceptions sont rares), n'a aucune place dans le grand cortège qui s'est déroulé devant moi, à Florence, au jardin Boboli... — Écoutez ces derniers accords de la « Sonate pathéti-

que... » Ah!... comme vous avez la certitude qu'un point suprême est atteint... cette certitude vous laisse silencieux et satisfait et lorsque vous lisez un drame d'Eschyle ou de Shakespeare, lorsque vous regardez une sculpture grecque, un tableau italien... votre émotion est identique... aussi grandiose, aussi religieuse, aussi sereine, aussi émouvante ; vous sentez que vous ne monterez pas bien haut si vous ne suivez pas les lumières que les purs génies ont choisis... mais, ces lumières, les fous seuls les distinguent aujourd'hui... et c'est pour les avoir distinguées... que je me suis résolu au silence... il aurait fallu l'épée de l'archange, pour dissiper les brouillards qui cachent ces lumières... ces lumières auxquelles se mêlaient d'autres clartés : les yeux d'une enfant morte... »

Tout à coup, Genlis se tut et courut vers son infirmier qui passait. Il le prit par le bras et désignant Jacques, il s'écria :

— Je viens de lui expliquer que j'avais du génie... et que je n'avais gagné que dix-huit cents francs.

Il balbutia quelques phrases, ses yeux perdirent leur flamme ; il examina le jardin, le châlet dont la façade enguirlandée de plantes en fleurs, était rosée par le soleil couchant.

Viguiers eut l'impression qu'une main rigoureuse s'abattait sur ses épaules, qu'une voix lui criait : « Regarde », et que le voile de sa destinée se déchirait. Certes, il ne s'était pas trompé, l'âme de Genlis était sœur de la sienne.

« Ma vie elle-même, est calquée sur sa vie, se dit-il ; l'art qu'il rêve et qu'il n'a pas su défendre, n'est-il pas frère du mien ? Et comme lui, ne suis-je pas incapable de l'imposer, de le servir ? Les gens dont il eut à souffrir, Gavert, Darne, sa maîtresse, ne se sont-ils pas incarnés, de nouveau, en Gaffre, Daugé, Glorieux, Moser, Marion !... Ma sensibilité n'est-elle pas ensanglantée par les mêmes blessures ? Et comme lui, ne me suis-je pas livré au courant de la vie ? Dans quel marais va-t-il me pousser ? Au milieu de quelles herbes malsaines me décomposerai-je ? »

La voix lui répétait : « Regarde ». Genlis marchait lentement aux bras de l'interne qui écoutait avec indulgence ce pauvre fou tranquille...

La voix lui répétait : « Regarde. » Les bras levés, Genlis montrait la fenêtre de l'appartement dans lequel un autre pauvre fou jouait ses sonates préférées...

« Regarde !... »

Une pensée soudaine glaça Jacques de stupeur. Son destin pourrait être plus lamentable encore que celui de Genlis. Le poète n'avait jamais eu à se débattre contre les difficultés matérielles, tandis que lui, du jour au lendemain, si la pension qui le faisait vivre, lui était supprimée, se trouverait sans ressources.

Une cloche sonna. Les pensionnaires attardés rentrèrent, un à un.

Le musicien jouait toujours. C'était maintenant la « sonate au clair de lune. »

Jacques revint chez lui. Sur sa table : une lettre de Suzanne. Deux mots :

« *Mon cher ami,*

« *Rien de nouveau à vous apprendre, si ce* « *n'est que Maud Dargeeling, l'américaine dont* « *je vous ai parlé, est partie pour Paris. Elle* « *compte vous présenter à ses grands parents* « *et mettre votre amabilité à l'épreuve.*

« *Recevez mes souvenirs.*

SUZANNE ».

« Voilà qui est parfait, se dit Jacques, Augeret a bien travaillé... et Norbert... enfin ! »

Et devant sa cervelle et son cœur, un abîme noir s'ouvrit.

TROISIÈME PARTIE

I

FIN DE SAISON

« *Maud Dargeeling à Suzanne Veyrel.*

« *Suzanne chère, je suis depuis dix jours*
« *dans le divin Paris et je trouve seulement, ce*
« *soir, une heure pour vous écrire longuement,*
« *comme je vous ai promis de le faire. Nous*
« *avons loué, rue Lesueur un charmant entre-*
« *sol meublé et pas très cher. Grand'mère et*
« *grand'père sont parfaitement heureux d'ha-*
« *biter aussi près du Bois de Boulogne. Ma*
« *chambre est fort confortable. J'y ai disposé*
« *mes bibelots et mes photographies et je m'y*
« *sens chez moi. Paris est plus délicieux que ja-*

« *mais. Dès mon arrivée, j'ai envoyé une carte*
« *pneumatique à Monsieur Jacques Viguiers*
« *pour l'inviter à dîner. Il est venu nous « pa-*
« *yer » une visite. Comme nous étions tous sor-*
« *tis, il a laissé des cartes.*

« *Enfin, je connais votre ami. Il est très sym-*
« *pathique. Il a une douce figure et l'air très*
« *féminin... un peu trop féminin. Ses yeux et*
« *son sourire ont de la tristesse. Il a fait la con-*
« *quête de mes parents. Au début, il était timi-*
« *de, mais vers la fin du repas il a été très amu-*
« *sant et très gai. Il nous a révélé, sur la vie des*
« *littérateurs mille choses intéressantes et je*
« *vous assure que ses manières ne ressemblent*
« *en rien à celles de son camarade Monsieur*
« *Augeret.*

« *Il a été très touché par l'affection que nous*
« *avons pour sa mère. Il nous a parlé d'elle avec*
« *une secrète émotion qui nous a plu infiniment.*

« *J'en viens à ce qui vous intéresse. Mes*
« *chers vieux se sont retirés de bonne heure,*
« *selon leur habitude et nous sommes restés*
« *seuls. Il y eut un instant de gêne. Il n'a rien*
« *fait pour amener l'entretien sur vous, mais il*
« *le désirait. S'il ne l'avait pas désiré, il n'au-*
« *rait pas affecté autant d'indifférence. Et bra-*
« *vement, j'ai entrepris votre éloge...*

« *Alors, il a deviné que j'avais des ordres de*
« *votre part... et il a souri. Nous avons conti-*
« *nué à nous jouer la comédie. Mais c'est tou-*
« *jours ainsi dans le monde. Je lui ai raconté*

« *comment je vous avais connue, par hasard,*
« *chez des amis et comment nous étions deve-*
« *nues les deux meilleures amies de la terre. Je*
« *lui ai dit aussi que nous étions allées au bal.*
« *Il a hoché la tête et a murmuré paternelle-*
« *ment : « Vous la dévergondez, ce n'est pas*
« *bien... » et toujours le même sourire entendu*
« *relevait le coin de ses lèvres, tandis que je*
« *vantais vos mérites... J'avais une peur d'être*
« *maladroite ! Suzanne, je suis sûre que Mon-*
« *sieur Jacques a de la tendresse pour vous.*
« *Maintenant, vous aime-t-il comme une sœur*
« *ou comme une fiancée ? Je l'ignore. Il n'a pas*
« *voulu trahir son secret. Je l'approuve, il ne*
« *sait pas qui je suis. Jeunes gens français,*
« *pourquoi n'êtes-vous pas plus francs, les uns*
« *envers les autres ? Pourquoi Monsieur Vi-*
« *guiers ne vous a-t-il pas avoué son amour ?*
« *Vous lui auriez répondu : « Je vous aime aus-*
« *si. » Vous vous seriez fiancés, vous vous seriez*
« *attendus. Il aurait travaillé. Au lieu de cela,*
« *dès que vous vous aimez, vous vous déclarez*
« *la guerre, vous souffrez, les malentendus s'ac-*
« *cumulent... et le bonheur passe... et c'est fini*
« *pour toujours.*

« *Je n'ai pas prononcé le nom de Monsieur*
« *Augeret ni celui de Monsieur de Faye. Il a*
« *senti que je le faisais exprès... et j'ai senti*
« *aussi qu'il s'efforçait de ne rien me demander*
« *à leur sujet. Toujours la comédie ! Mais, elle*
« *ne durera pas longtemps. Je dois revoir Mon-*

« *sieur Viguiers. Il me conduira demain au Sa-*
« *lon et chez des gens que je désire connaître :*
« *des peintres, des littérateurs...*

Maud Dargeeling ! Rien à faire !... Voilà le jugement que des individus comme Gaffre, Daugé, auraient porté sur elle. Jacques s'aperçut vite qu'elle lui était acquise et pourrait le servir. Il résolut de mettre fin à la comédie qu'ils s'étaient donné dès que l'occasion s'en présenterait.

Suzanne lui avait écrit : « *elle est coquette,* « *sans beaucoup de cœur, mais très honnête.* » C'était sévère.

Coquette ? Maud ne l'avait pas été un seul instant avec lui.

Sans cœur ? La façon dont elle avait parlé de Suzanne prouvait le contraire.

Honnête ? Elle l'était certainement, quoique très libre de langage et d'allures... Très américaine : élancée et blonde, mais d'un blond chaud nuancé de roux — pas le blond doré et suspect de Marion — les yeux gris et bien ouverts, regardant en face, le teint éclatant au soleil, comme aux lumières, elle avait peut-être plus de charme que Suzanne, plus d'assurance et d'autorité dans les manières, elle était cependant moins belle.

« Suzanne, pensa Jacques, est une femme pour poètes, pour rêveurs :

« Reconnais dans leurs yeux que l'esprit pur éclaire
« L'amante du poète et du musicien.

Tandis que Maud Dargeeling est une femme pour ambassadeurs... »

Les acacias embaument la terrasse du Pavillon bleu. Un orchestre de tziganes joue des valses. Maud prend le thé, Jacques une boisson glacée. Un bonheur facile envahit tout son être.

— Jeunes filles américaines, s'écrie-t-il, soudain, vous êtes exquises. Comme je vous remercie...

— Et je vous remercie aussi Monsieur Vigiers de n'être pas comme le plus grand nombre des jeunes gens français...

— Qui sont incorrects, acheva Jacques. Éternel reproche... éternelle légende !

— Ce n'est pas une légende ! — Ses sourcils se froncèrent. Elle réfléchit, hésita :

— Vous avez envoyé chez Suzanne, un de vos camarades, Monsieur Augeret...

— A propos. Oui. Eh bien ?

— Je ne sortirai pas avec lui, comme je sors avec vous.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est un *cad*.

— Autrement dit, un goujat. Puis-je fumer ?

— Certainement.

— Ne craignez-vous pas l'odeur du caporal ?

— Non.

— Garçon, un portefeuille à 70 et des allumettes. Vous trouvez qu'Augeret est un *cad ?*

— Oui. Il est un *cad.*

— Vous êtes sévère.

Il alluma une cigarette et s'approcha de Maud qui beurrait ses rôties avec le plus grand soin.

— Ne trouvez-vous pas que c'est être un *cad*, que de prendre avec des jeunes filles, quand on est le seul homme et qu'on ne court aucun danger d'être remis à sa place ou boxé, des manières odieuses et un langage choquant ? C'est ce que votre camarade a fait. Suzanne était désolée : « Pour qu'il ose me parler ainsi, il faut que Jacques lui ait donné une singulière idée de moi... »

— Elle est naïve, murmura Viguiers.

— Je n'aime pas votre remarque. Je n'aime pas votre ton sarcastique. Vous ne pouvez pas approuver la conduite de Monsieur Augeret. Vous l'avez envoyé chez Suzanne pour lui donner de vos nouvelles. C'est naturel. Et les nouvelles qu'il a données de vous, il aurait mieux agi en les gardant pour lui. Nous n'avons pas besoin de savoir comment vous occupez votre temps, avec des vilaines créatures... combien de champagne vous buvez... puis il vous a traité avec de l'indulgence et du mépris...

— Cela n'a aucune importance !

— Je ne suis pas spirituelle. Je sais ce qui est bien et je sais ce qui est mal. Cela est mal et il ne faut pas plaisanter.

— Augeret n'est qu'un passant... Est-il allé souvent chez Suzanne.

— Oui, souvent.

— Tiens... tiens...

— Un jour votre mère était là. Elle a été très peinée en vous entendant appeler « ce bon Viguiers... » et Suzanne aussi a été peinée et moi aussi...

— Vous avez dû rencontrer Norbert de Faye ?

— Oui, et il me plaît beaucoup.

— Sortiriez-vous avec lui ?

— Certainement.

—Vous voyez donc que tous les jeunes gens français ne sont pas incorrects. Norbert...

— A une sainte aversion pour Monsieur Augeret.

— Se sont-ils rencontrés souvent ?

— Oui.

— Chez les Veyrel ?

— Oui.

— Ils ne faisaient pas bon ménage ?

— Non. Ils étaient, l'un vis-à-vis de l'autre, d'une politesse menaçante Il y avait lutte entr'eux. Quand Monsieur Augeret hasardait un mot leste, Monsieur de Faye fixait sur lui ses regards froids... il y avait un silence...

— Est-il parti de Runel ?

— Oui. Il est parti une semaine avant moi. Est-il à Paris ?

— Je ne sais pas.

— Vous n'êtes pas en correspondance ?

— Non...

Brusquement elle se leva.

— Mes grands-parents passent là-bas, je vous quitte et ne vous propose pas de nous accompagner. Déambuler avec de bons vieillards n'est pas attrayant pour vous. Au revoir. A très bientôt...

Elle disparut, satisfaite d'elle-même et certaine d'avoir mis, dans l'esprit de Jacques, le trouble et l'inquiétude qui amèneraient le jeune homme à dévoiler ses sentiments véritables. Elle n'avait pas menti en écrivant à Suzanne qu'elle le trouvait charmant. Mais elle le jugeait sans caractère. L'attitude d'Augeret ne l'avait pas suffisamment indigné, croyait-elle. Et puis la perpétuelle ironie du sourire de Jacques, son ton de plaisanterie l'exaspéraient un peu. Elle avait été au moment de lui dire : « Voyons, aimez-vous Suzanne ? Elle souffre. Ne soyez pas, pour elle, une entière désillusion ! »

Pendant quelques minutes, Jacques regretta de ne pas avoir eu le courage de demander à Maud : « De quelle mission Suzanne vous a-t-elle chargée ? M'aime-t-elle ? » La crainte de paraître ridicule l'avait retenu... et peu après il s'était félicité de sa réserve.

En tout cas, il était renseigné. Augeret avait essayé d'intimider Suzanne par ses allures et son parler de goujat qui poserait au libertin.

« Dans la vie, une seule chose m'intéresse, avait-il avoué à Jacques, avoir les femmes qui me plaisent, et par n'importe quel moyen. »

Suzanne lui avait plu. Jolie expérience à tenter. Elle aurait peut-être réussi, sans Norbert. Pour ce dernier, le doute n'était plus possible, il aimait Suzanne.

Mais elle ?

« Qu'elle soit heureuse, murmura Viguiers, et loin de moi. Je n'ai pas le droit d'assombrir, d'inquiéter sa vie, d'immobiliser sa tendresse et son âme. Qu'elle soit heureuse avec Norbert. Et moi, que deviendrai-je ? »

Il n'en savait rien, mais le plus probable était qu'il s'habituerait au mariage de Suzanne, comme il s'était habitué à sa rupture avec Marion, comme il s'habituait à tout — avec la certitude que *cela* n'avait aucune espèce d'importance. — « Je continuerai, à moins que la douleur ne me donne du génie, de l'audace, de l'astuce et que le Dieu des forts m'accueille dans ses armées. »

— Bonjour, Viguiers.

Il se retourna, c'était Le Saulnier, souriant, heureux.

— Ne trouvez-vous pas, que par cette fin de printemps, la vie court, comme une petite folle. On dirait qu'elle a hâte de bâcler les affaires mises en train pendant l'hiver, et qu'elle nettoie les tréteaux pour de nouveaux acteurs. C'est l'époque des ruptures. On part pour la campagne,

pour l'océan et les villes d'eau. On ne peut pas se suivre... on se quitte plus aisément, par des jours pareils. Quelle persuasion, dans ces parfums ! Prenez garde, je vais dire des choses profondes... c'est l'époque où se nouent les intrigués qui se corseront à Dinard, à Aix, à Trouville, et dont Paris verra le dénouement... On sent tout cela dans l'air... un peu d'insouciance, un peu de tristesse et d'aimable philosophie. Je suis parfaitement heureux, et vous aussi, sans doute... mais au revoir, j'aperçois les deux jeunes personnes qui me font l'honneur de me distinguer, comme disaient nos aïeules... »

Il s'esquiva. Viguiers était toujours ahuri par la perpétuelle gaieté de son camarade.

« Un homme heureux, pensa-t-il, vraiment heureux : le rare spectacle ».

Il paya et sortit. Sur la passerelle à parapet rustique qui sépare la terrasse du restaurant, de la grande allée des lacs, il croisa une jeune femme. Elle le salua le plus joliment du monde. C'était Anne-Marie Loret. Monsieur de Lourques la suivait. Elle lui fit un signe et le vieillard élégant et résigné s'en fut chercher, dans une victoria neuve et parfaitement attelée, un manteau d'étoffe claire et une ombrelle blanche.

Viguiers l'évita.

« Marion ne s'est pas trompée, il ne s'est pas tué... et elle peut fort bien vivre sans mon amour... »

II

LA LÉGENDE DU LAURÉAT

Chez le concierge d'Augeret, rue d'Obligado :

—Monsieur ne rentrera que dans une semaine...

—Est-il encore à Nice ?

— Non, à Bordighera.

— Avez-vous son adresse ?

— Hôtel des Palmes.

— Voici ma carte. Vous le prierez de m'avertir dès son retour.

— Parfait.

« Il fait chaud. Où aller ? Chez moi. Deux heures me séparent de mon rendez-vous avec Maud. Je suis en retard avec Suzanne... Quelques lignes s'imposent. »

Il y a trop de fleurs dans son cabinet de travail. Trop de narcisses et de jonquilles délicates comme des étoiles retenues brillent dans l'ombre, la rendent amoureuse, évocatrice... c'est l'atmosphère des après-midi où il aimait Marion.

Il revoit son corps nu, enchassé comme un joyau par l'or de sa chevelure... il la revoit traversant la passerelle du Pavillon bleu... des intonations, des attitudes, des gestes hantent sa mémoire.

« A-t-elle un autre amant ?... »

Machinalement il s'installe devant son bureau, prend du papier, sa plume :

« *Ma chère Suzanne,*

« *J'aurais pu vous écrire plus tôt. Mais la*
« *vie... la vie ! Que voulez-vous, il faut me par-*
« *donner. La vie, dans ces cas-là, c'est la force*
« *mystérieuse qui nous défend impérieusement*
« *de faire ce que nous devrions, le bien, notre*
« *correspondance, mille choses très importantes*
« *qui, dans ces mois bénis ne viennent qu'en*
« *dernier lieu. J'aurais pu, par exemple, vous*
« *accuser... réception — ce serait grossier —*
« *connaissance — ne serait pas français — de*

« *votre amie Maud Dargeeling. Charmant envoi*
« *à adresser à un jeune homme désabusé que*
« *cette américaine ! Elle est tout simplement dé-*
« *licieuse, cette miss Maud Dargeeling... puis*
« *son nom, Dargeeling... c'est une ville des In-*
« *des, je crois, bâtie sur un récif de corail rose,*
« *à moins que ce ne soit une cité commerciale et*
« *fort laide. N'importe, se promener au Bois de*
« *Boulogne, avec miss Maud Dargeeling est*
« *presque du bonheur. Son grand-père est un*
« *peu solennel, sa grand'mère est une fort agréa-*
« *ble vieille dame au sourire indulgent et qui me*
« *rappelle ma bonne grand'mère, avec ses lunet-*
« *tes d'argent, mais vous ne l'avez pas connue.*
« *Je vous répéterai donc que votre amie m'a sé-*
« *duit. Elle s'habille à ravir. Elle vous a sans*
« *doute raconté comment nous sommes devenus*
« *d'excellents camarades. Nous sommes souvent*
« *ensemble. Plus moyen de travailler. (Vous*
« *voyez que je suis toujours aussi sérieux). Nous*
« *avons visité des ateliers de sculpteurs et de*
« *peintres, nous sommes allés au théâtre...*
« *Nous irons chez Marie Impéria, le grand*
« *poète... Ces promenades, ma salle d'armes me*
« *prennent tout mon temps. Comment écrire ?...*

Jacques relut sa lettre.

« Voilà le genre d'esprit que Suzanne ne peut souffrir, pensa-t-il, et elle a bien raison. Pas un mot sur elle, ni sur le travail d'acide que les conversations de Maud ont accompli en moi, depuis

une semaine. Je n'enverrai pas cette lettre. Il vaut mieux attendre. »

Et il attendit. Le prix de l'*Art chez soi* fut décerné à un outsider, Gaston Comtois, poète parfaitement inconnu et qui n'avait jamais rien publié dans aucune revue. Son livre « *La poésie du jour* » était une merveille, une œuvre éclatante de jeunesse et d'ardeur. Les roses, les animaux, la mer, les plantes y étaient dignement célébrés. Il y avait plus que du style et de fortes images dans ce recueil imprimé à Tours. Une grande émotion le soulevait, en faisait une belle œuvre et certifiait qu'un cœur d'homme animait ce vrai talent d'artiste, dont le nom, tout à coup s'imposa.

Alors, Glorieux, Mouraillés, Aiglain, Chateau-Payan dressèrent leur tête. Un prix de poésie, comme au collège ? — Pouah ! Pour qui les tenait-on ?

« *La poésie du jour !* » — De jolies pièces d'anthologie, sans plus, et encore...

D'ailleurs, *on avait été obligé de donner le prix* à Comtois ! La raison ?... Silence !

Ils étaient victimes d'une vilaine machination. On les avait joués. Ils rappelèrent la lamentable aventure de Fiercœur... tout le monde avait cru, et avec quelle naïveté, que le poète avait laissé son drame au concierge du théâtre... et, depuis, n'a-t-on pas su que la « *Révolte* » avait été imposée par *le Ministre* au directeur !

Gaston Comtois !... Une légende s'établit. C'était, d'après les uns, — ils l'avaient rencontré, — un paysan madré, sournois, habile et non dépourvu d'un certain talent. C'était, d'après les autres, le pseudonyme de Mouraillles ou de Rodolphe Glorieux, celui même de Marie Impéria!... C'était, en tout cas, un intrus, tous étaient d'accord. On attendait, cependant, que la personnalité du poète se révélât, et en attendant, un grand éditeur reprit le volume, le présenta de nouveau au public, augmenté de poèmes plus importants. « *La Minerve* » publia deux contes du mystérieux écrivain, à qui Darne consacra une chronique paternelle et fielleuse.

Gaston Comtois parut enfin sur le pavé de Paris. Il fit des visites aux membres du jury. On l'invita. Sa modestie, son insignifiance, enchantèrent ses hôtes, ses futurs confrères et les critiques. Il avait vingt-trois ans, peu d'allure, un beau regard et un front « à la Hugo ». — Il ne donna aucun détail sur ses projets et sur sa vie.

Glorieux et Mourailles le félicitèrent de son succès. Ils le traitèrent comme un petit garçon qui a travaillé soigneusement. Car, leur échec n'en était pas un. Ils avaient concouru pour passer le temps, mais avec la certitude que des volumes comme les leurs ne pouvaient obtenir aucun suffrage. Ils s'auréolaient de leur défaite. (Une des rares choses qu'ils n'aient pas mendiée, affirmait Gaffre). — Cette distinction, que signifiait-elle ? En outre, on avait agi honnête-

ment, en aidant un poète besogneux. Comtois était pauvre. (Ses manières, ses vêtements ne le prouvaient-ils pas assez ?)

— C'est à cause de sa pauvreté qu'il a eu le prix, racontait Mouràilles.

— Sans aucun doute, appuyait Chateau-Payan. Evidemment son bouquin n'est pas au-dessous de tout... mais quoi, il n'y a là que roses, vagues, arbres, etc...

— Qu'en restera-t-il, dans dix ans, concluait Rodolphe Glorieux !

Pourtant, ils s'inquiétèrent. Comtois avait un roman entièrement écrit. Son éditeur le lui demanda. Il achevait un drame pastoral... Oui, mais quel directeur aurait le front de le lui monter, après le four de Fiercœur. On se mit, néanmoins, à la recherche de Comtois, pour le faire parler, mais harassé d'invitations, de compliments, Comtois s'était enfui, un beau matin, sans avoir renseigné qui que ce soit sur lui-même...

« Un sournois, un madré ; on aurait à compter avec lui ; il n'avait vu, pendant son séjour, que des gens utiles ; il les avait flattés; les journaux, les revues, (les grandes revues, celles qui payent, pas les revues de jeunes qu'il méprisait) étaient inondés par sa copie, etc., etc... »

La légende de Comtois s'établit. Glorieux, Mourailles, prirent l'attitude de grands artistes méconnus.

— Des gens comme nous, dirent-ils à Viguiers...

La plus frappée, fut Marie Impéria. Mais elle se réveilla, peu après, chevalier de la Légion d'honneur.

— Le prix pour le poétereau, s'était écrié Paul-Emile Valcourt, la croix pour le poète !

Les volumes qui avaient obtenu un nombre honorable de voix encombrèrent les étalages. On lut un peu de poésie dans le beau royaume de France.

Le livre de Jacques parut. Sa lettre, son interview avaient indisposé ses confrères.

« J'aurai toujours l'article de Mancel. »

— Un livre de vous, s'écria Maud, allons l'acheter, je veux acheter votre livre, je ne veux pas que vous me le donniez !

Ils revenaient d'une exposition, rue Laffitte. Ils allèrent chez un libraire du boulevard. Il n'avait pas le recueil de Jacques qui protesta :

— Vous l'avez reçu cependant. L'employé fouilla dans l'arrière-boutique. Le ballot renfermant ses « *Emotions chantées* » s'y trouvait, en effet, mais encore intact et ficelé — que voulez-vous, plus une place aux devantures ! — Viguiers obtint que son livre ne restât pas éternellement au fond du magasin.

Ces mœurs indignèrent Maud. Elle quitta Jacques qui, quelques instants après, fut abordé par Gaffre... un Luc Gaffre élégant, bien rasé, portant monocle, triomphant !

Paul-Emile Valcourt qui savait choisir ses

hommes, l'avait pris comme secrétaire particulier...

— Euh... dites donc, mon cher... j'ai lâché le journal... j'ai un traité avec Paul-Emile, pour six ans... 25 louis par mois... de fixe... j'en gagnerai 35 ou 40... comprenez, je suis arrivé...

— Qui vous remplace...

— Je n'ai pas osé penser à vous... un métier de chien... vous ne l'ignorez pas... Mon remplaçant, c'est Lautier, un ami de Darne, un raté, un fruit sec, il a publié des romans illisibles, de la critique, que sais-je ? et à propos, une nouvelle qui vous fera plaisir.

— Laquelle ?

— Darne va publier les œuvres inédites de Genlis avec une préface... un malin ce Darne... et voulez-vous encore une nouvelle... eh bien, la croix de Marie Impéria a fait crier... les articles signés par trois Z, dans la Minerve sont de moi, c'est bien, hein, c'est tapé... on s'est aperçu que Louis Darne n'était pas décoré, qu'il ne faisait partie d'aucune académie, qu'il avait publié plus de soixante-dix volumes... on parle de lui pour le prix Nobel, oui mon cher... qu'en dites-vous, euh... euh... il ne se serait pas consolé de mourir sans un prix...

— Et Daugé ?

— Daugé, il est dans les honneurs. Valcourt a eu l'idée de fonder une maison d'éditions, avec l'imprimerie du journal. Nous allons publier des œuvres de jeunes à d'excellentes conditions...

Augeret nous a promis un roman... nous sommes en correspondance avec Laugier-Varennes et d'autres... ils me publient mes articles en volumes, sous forme d'enquête. Si vous avez de la copie... profitez... un bon tuyau que je vous donne en échange des articles que je ne puis écrire sur vos vers. C'est Daugé qui vous lira. Il est lecteur, c'est lui qui a mis la boîte en train... quant à vos vers... je suis au plus mal avec mes anciens journaux, à la « *Minerve* », rien à faire...

— Et Morgane ?

— Il va bien, merci.

Et Gaffre héla un fiacre.

— Au revoir.

Il adressa à Viguiers un salut protecteur.

« Il n'y a pas à le nier, c'est presque un monsieur important. Mais qu'ont-ils fait de Morgane ? »

Louis Morgane, ils l'avaient tout simplement lâché. Jacques le rencontra dans les bureaux de la « *Nouvelle France* » et l'interrogea amicalement, car le garçon lui plaisait.

— Oui, ils se sont conduits avec moi, d'une manière écœurante...

— Cela vous étonne !

— Mieux, cela m'attriste...

— Vraiment ?

— Oui, mon cher et beaucoup ! Vous savez ce qu'ils sont devenus l'un et l'autre. J'ai porté à Daugé un livre auquel je travaille depuis trois

ans... il me l'a refusé... en me disant : « C'est très beau, mais ce n'est pas un livre de vente... je ne peux pas faire prendre un bouillon à Valcourt. Si la camaraderie se mêle à ces histoires, c'est fichu ! » Il m'a renvoyé mon manuscrit... et je vous affirme que mon livre est intéressant et bon... j'en suis sûr.

— Prêtez-le moi, demanda Jacques.

— Il est chez Gaffre... il n'a pas encore trouvé trois heures pour le lire et le recommander ensuite à Valcourt. Je les ai priés de m'aider ! Ils me laissent à mon métier de chien ! Se lever tôt, passer ses nuits au journal, courir Paris, avec ma santé ! Une nouvelle crise m'emportera. Je n'aurai pas toujours un Laugier-Varennes pour me tirer de l'hôpital... huit jours sans travailler, pour moi, c'est la misère noire ! On peut supporter cet esclavage et envisager cette existence, quand on est des amis qui se soutiennent, qui s'égayent. Mais quand on est seul ! Vous ne savez pas ce que c'est que d'être seul, comme je le suis !

— Mon pauvre Morgane...

Et il allait lui dire que lui aussi était effroyablement seul et qu'il souffrait. Mais son malheur lui parut bien littéraire à côté de celui de Morgane.

— C'est affreux ! et je ne veux pas m'encanailler et cependant... Il faut que je devienne l'égal de ces gens-là ! Je me suis mis en état d'infériorité en les sollicitant... Ils me le feront sentir... Mais, je me vengerai.

— Comment ?

— Vous vous souvenez du testament de John Arthur Wellseley ?

— Il vous laissait une somme importante à la condition expresse que vous ne verriez plus Gaffre et Daugé.

— Oui. Je vous ai dit d'avertir le Vénitien que je n'abandonnerai jamais des amis avec qui j'avais souffert et que je refusais cet héritage.

— Je n'ai pas suivi vos conseils. Aldramino est en Angleterre. Vous toucherez cette somme.

— Je l'accepte aujourd'hui, sur l'ordre de Laugier-Varennes. Je serai libre et je travaillerai !... On m'attend au journal... au revoir. C'est égal, je ne les aurais pas cru capables d'une telle vilainie.

— Méprisez-les, Morgane, vous serez bientôt en demeure de les mépriser.

— Ce sera justice !

Viguiers sourit. La tristesse de Morgane était sincère. Mais dans la partie engagée avec Gaffre et Daugé, il serait vainqueur, grâce à John-Arthur.

Et c'était aussi grâce à la magnificence du peintre que Cabriès avait distribué les rôles de ses « *Barbares* » à une troupe de tragédiens sans emploi, qu'il avait prié ses amis de louer le théâtre antique d'Arles où se déroulait l'action de son drame, en attendant qu'il eût *son* théâtre ; construit selon ses plans. Mais l'argent n'arri-

vait pas. Il avait remis ses représentations à l'année prochaine...

Personne n'avait voulu lui avancer les fonds nécessaires. Il ne désespérait pas. Sa foi en son génie et en son succès était intraitable et à l'abri du désenchantement.

Il était heureux. Moins que Genlis, cependant. Sa raison l'avait complètement et pour toujours abandonné. Il vivait dans un perpétuel triomphe. Il restait des heures entières dans sa chambre, les bras croisés sur la poitrine, la tête haute, l'œil farouche, dans une attitude de statue. Parfois, il se promenait, comme au milieu d'acclamations et de louanges.

— Je suis à la fin de ma carrière, disait-il. Je n'écris plus. Je m'éteins dans ma gloire royale. Mon œuvre fait son chemin dans le monde. Les peuples la chantent... Écoutez...

C'était le musicien fou qui jouait une sonate ou une symphonie.

Souvent, il déclamait des vers d'Eschyle, de Shakespeare, de Dante. Il *était* l'auteur des œuvres qu'il avait admirées et dont il se souvenait.

Il ne parlait plus de sa vie, de ses malheurs, des dix-huit cents francs qu'il avait gagnés. Non ! Un rayonnement l'entourait : il s'appelait Ronsard, Hugo, Lamartine, Byron. Parfois aussi il croyait être le Dante ou Beethoven...

Il revivait l'existence de ces artistes, prononçait les paroles sublimes que le désespoir et la

foi leur avait arrachées. Parfois, aussi, après avoir longuement médité, il criait les pages que Beethoven écrivit à Heiligenstadt : « Oh vous qui me croyez plein de fiel et de haine, vous qui me faites passer pour misanthrope, combien vous m'accusez injustement... » Ou bien, hochant la tête il ricanait comme Villiers de l'Isle-Adam : « Oh ! je m'en souviendrai de la planète la Terre ! »

Il avait été surpris, arpentant sa chambre et déclamant comme Léar, dans la tempête :

— Cataractes et trombes, vomissez vos flots, jusqu'à ce que vous ayez submergé nos clochers et les coqs de leurs cimes... Mais auparavant, approchez ici, je veux les juger. Homme de justice en robe, va-t-en, et toi mon fou, mon compagnon assieds-toi à mon côté. Introduisez les Darne et Gavert... et laissez-moi vous contempler vous qui avez été créés avec des éléments dont la courageuse nature n'a pas voulu pour former le cœur de ses plus vils animaux. Regardez ma face, mes cheveux et ma barbe blanche et lisez vos crimes inscrits dans ma vie, disculpez-vous ! — Vous restez muets ! Muette est aussi l'assistance ! Vos actes ne peuvent pas, il est vrai, vous conduire devant les tribunaux des hommes ; mais, dites-moi, si les nobles consciences qui ont visité la Terre installaient ici leurs solennelles assises, dans quels cachots finiriez-vous, vos jours lamentables ! »

Parfois encore, il s'adossait au mur, croisait ses mains sur sa poitrine et ricanait :

— Vous êtes les bienvenus, dans Elseneur. Je suis Hamlet. Paris et Elseneur ne font qu'un et il n'est pas nécessaire que des étoiles étranges armées de longues queues qui balayeront la terre, viennent mettre leurs signes sur la page des nuits, pour affirmer qu'il se passe des choses inusitées... Voyez ces gens qui passent là-bas, ils ont des têtes de serpents, n'est-ce pas. Ne trouvez-vous pas plutôt que ce sont des vautours ? Evidemment. Découvrez leurs âmes ! Ce sont des repaires !... Je ne pense pas. — Des cloaques ? Croyez-vous ? — Non ce sont des boutiques dans lesquelles tout est à vendre... achetez... achetez... oh oh... et soyez heureux dans Elseneur !... Mais moi je ne chanterai pas pour de tels pourceaux !... »

L'univers le regardait, semblait-il, l'accablait d'opprobre ou l'honorait comme un héros ou un prophète... et cela durerait deux ans, trois ans au plus. Son œuvre allait enfin paraître avec une préface de Darne, qui enterrait en Emmanuel Genlis, le dernier témoin de ses vilainies, de ses compromissions et cette préface ajouterait à ses titres de grand poète, romancier, critique, penseur et dramaturge, celui d'honnête homme, de camarade loyal et d'irréprochable ami.

III

UNE NUIT AU BOIS DE BOULOGNE

Voici ce que Viguiers lut dans les journaux :

« *Hier matin, deux terrassiers en se rendant*
« *à leur travail, près de Billancourt, furent atti-*
« *rés par des râles qui sortaient d'un buisson.*
« *Ils s'approchèrent et découvrirent un jeune*
« *homme étendu sur le dos, dans une mare de*
« *sang. Des papiers trouvés sur la victime, dont*
« *l'état est des plus graves, permirent d'établir*
« *son identité. C'est un nommé Mancel, musi-*
« *cien, demeurant rue des Ecoles où il demanda*
« *à être transporté. Il n'a pu donner que de va-*
« *gues renseignements sur ses agresseurs. Le*

« *vol paraît être le mobile de cette lâche agres-*
« *sion... etc...* »

Une heure après Jacques était chez Mancel. Les oiseaux de la volière ensoleillée et pleine de nids, rivalisaient de virtuosité.

— Mon cher Viguiers, murmura le blessé avec un faible sourire, heureusement pour la Providence, que ses desseins sont insondables !

Il se tourna vers sa maîtresse.

— Jeune personne ne faites pas des signes désespérés à mon ami Viguiers et laissez-moi parler. Ces docteurs sont de cruels imbéciles. Je me sens bien mieux. Les journaux sont mal renseignés. Ils ont donné un récit fantaisiste de mon accident, car je n'ai pas même été assassiné. Un agent de police m'a envoyé, par mégarde, deux balles de revolver. On ne m'a pas dévalisé. Oui, figurez-vous. Les gamins de Billancourt m'avaient informé qu'un nouveau rossignol solfiait près du bois. Il y avait pleine lune. Je me promettais une nuit enchantée. Je me tenais sous un tilleul. La couleur du ciel, la branche sur laquelle était perché le compère, formaient une belle estampe japonaise. Soudain, un coup de sifflet... puis un autre... des appels. Pour la première fois, je songe que ces escapades présentent quelque danger — un bruit de lutte... les fortifications sont fort mal fréquentées au printemps... je croyais qu'un rêveur comme moi ne courrait aucun ris-

que... des pas précipités... une détonation, une autre... une balle s'aplatit contre un arbre à deux pas de moi... des cris... des voix qui se rapprochent... près du buisson où je me tiens caché, deux escarpes s'arrêtent, font feu... on riposte, ils répondent, s'enfuient... je me dresse, je fais des signes... et je reçois un projectile dans la poitrine... jolies mœurs !... je m'abats... on ne s'en doute pas... les agents voyaient fuir les deux individus qu'ils poursuivaient... on m'abandonne... et le matin, deux braves ouvriers m'ont découvert... au commissariat de police, il a fallu expliquer ma présence au Bois, à ces heures... Quelle existence va être la mienne, si je ne meurs pas... un poumon traversé... la balle n'est pas extraite. Ce n'est pas gai...

Du sang monta à ses lèvres. Jacques l'étancha et Mancel se mit à grelotter, à claquer des dents. Il demanda à boire.

— Vous êtes un excellent garde-malade, Viguiers... Entendez-vous mes oiseaux chanteurs... entendez-vous aussi ce sifflement doux et plaintif comme un appel de blessé dans la nuit, c'est le paon des roses. Lorsque vous partirez allez donc lui rendre visite et effrayez-le en frappant dans vos mains. Ses ailes s'ouvriront et vous verrez le plus magnifique tissu oriental que vous puissiez imaginer. Au revoir, adieu peut-être, mon bon Viguiers, il n'y a que vous qui soyez venu... Je ne veux pas que les docteurs me trouvent trop agité... encore un mot

au sujet de votre article. Je n'ai pas la force de l'écrire. Clodion m'a promis deux pages. Rappelez-le lui de ma part. Faites-le faire par qui vous voudrez... le petit Morgane ou un autre. Il paraîtra.

Et Jacques saisit la main inerte et sêche de Mancel qui s'était assoupi. De vraies larmes qu'une grande émotion puisa au fond de son cœur humectèrent ses yeux, il resta quelques instants au chevet du blessé, puis se retira.

Il conta à Maud Dargeeling cette lamentable aventure et tout ce qu'il savait de la vie et de la conduite de Mancel.

— Et voilà les êtres qui meurent et qui disparaissent, conclut-il. Brusquement il quitta Maud, tenaillé par le désir de voir Augeret : un être fait pour vivre celui-là.

IV

CHEZ DANIEL AUGERET

Il habitait, rue d'Obligado, un entresol richement meublé : beaucoup de tentures, d'armes, de japoneries, d'estampes et d'eaux-fortes. Depuis peu — depuis le succès des « *Goules* », il avait un groom qui introduisit Jacques dans le cabinet de travail, vaste pièce sombre encombrée de livres.

— Mon cher, dit Augeret, en se levant de sa table, je m'apprêtais à vous écrire, comme vous me l'avez demandé. Puis-je vous être utile ?

— Pas pour l'instant.

Au ton bref et mal assuré de cette réponse, Augeret comprit que Jacques ne savait comment amener entr'eux une explication.

« Cette explication, je la lui dois, pensa-t-il, pendant le silence qui suivit. Il m'a envoyé, en ambassadeur, auprès d'une jeune fille, l'imbécile. Je ne l'ai pas tenu — et pour cause — au courant de ma mission. C'est naturel. Struggle for love... Par contre, Maud Dargeeling et Norbert de Faye ont dû lui exprimer toute l'antipathie que mes manières leur ont inspirée. »

Ces manières, il les avait voulues telles.

Au cours de ses confidences maladroites, Viguiers lui avait décrit la jeune fille comme un être rare et profondément honnête. Il lui avait parlé d'elle, comme d'une fiancée.

« Ce serait amusant de la rendre amoureuse ou de l'inquiéter, si elle me plaisait, toutefois... »

Elle lui avait plu. Et il avait senti, dès leur premier entretien, que ses façons, son langage, le dédain qu'il affectait, vis-à-vis de Jacques, embarrassaient Suzanne, la déconcertaient. Il avait intéressé Monsieur Veyrel en lui contant des anecdotes de chasses. Le bonhomme le déclarait charmant et très correct. Mais la soudaine présence de Norbert anéantit les plans d'Augeret qui trouva en lui un causeur d'une érudition, d'un bon sens et d'un esprit redoutables.

« Mais, cher monsieur, pardon, je ne comprends pas bien... »

De Faye savait déplaire, interrompre avec une politesse insolente et pousser à bout son interlocuteur, à force de logique. On ne l'étonnait

pas et Augeret moins que tout autre. Il avait vu clair dans son jeu, le battre ne fut qu'une plaisanterie. Il s'arrangea de telle sorte, que Suzanne ne se trouva jamais seule avec Augeret, si bien que de guerre lasse, ce dernier, un beau matin, partit pour San-Remo.

— C'est là que j'ai achevé de corriger les épreuves de mon nouveau roman « *La Nuit* ».

— Vous publiez un livre.

— Tout est prêt. Nous attendons, pour le lancer, que les prix de poésie et autres balivernes soient oubliés... Voici les bonnes feuilles. Jettez-y un coup d'œil... si vous le permettez je vais me raser...

— Faites donc.

Et pour la première fois, Jacques remarqua l'expression terne, équivoque et fuyante des yeux gris d'Augeret, des yeux aux prunelles immobiles où rien ne se lisait, des yeux d'homme parfaitement maître de lui et qui donnaient à sa physionomie un caractère d'insolence et d'autoritaire fatuité. Il portait haut la tête, ses narines battaient fréquemment, ses longues moustaches blondes ne cachaient pas ses lèvres très rouges et contrastaient avec ses cheveux bruns foncé : « le type du miroir à catins... » disait Gaffre. Ce n'était pas tout à fait exact. Augeret était un splendide animal vivant, un être de proie, sans scrupules, sans conscience, n'ayant d'autres lois que son plaisir, sa fantaisie et ses caprices, sans cœur, ambitieux et ha-

bile, plein de talent, dur au travail, courtisan du succès, guidé par le public ; la littérature était un métier, il le savait et voulait qu'elle lui rapportât...

Ce physique de bellâtre, ces facultés comment n'avaient-ils pas été immédiatement antipathiques à Viguiers ? Il se le demandait... mais l'important était de s'expliquer avec lui.

Le hasard le servit. En prenant les épreuves du roman d'Augeret, il vit sur un agenda maintenu ouvert par un coupe-papier, cette phrase :

« *Allé chez Mademoiselle Suzanne Veyrel,*
« *amie de Jacques Viguiers. Flirté avec elle.* »

Au dessous :

« *Passé la nuit avec Lucie Merveille.* »

Aux feuillets suivants Augeret avait simplement noté :

« *Passé deux heures avec Suzanne. — Pris*
« *le thé avec Suzanne. — Y retourner. — Su-*
« *zanne : charmant après-midi : vêtu de gris*
« *argent... admirablement coiffée...* »

Et encore :

« *Maud Dargeeling... rien à faire avec elle.*
« *— Me méfier d'elle. — Elles sont amies. —*

« *Passé une heure avec Maud, me l'attacher.*
« *la flatter. — Exciter sa jalousie. — Le stra-*
« *tagème réussirait-il ?* »

Et les noms des jeunes filles étaient mêlés à des noms et à des adresses de grues...

Sans hésiter, Jacques déchira ces pages, juste au moment où Augeret rentrait.

— Mon cher, ne vous étonnez pas, si vous vous apercevez que votre agenda n'est pas complet...

Il lui montra les feüilles qu'il venait de supprimer. Augeret s'avança vers lui, sans hâte :

— Vous me les rendrez et immédiatement, Viguiers.

— N'y comptez pas.

Il le gifla.

— C'est la guerre. Soit.

— Vous savez où je demeure, fit Jacques en se retirant.

— Oui.

« Un duel, murmura Augeret... il faut mettre, au plus tôt, mon livre en vente. »

V

UNE CONTREFAÇON DE DON JUAN ET DE DON QUICHOTTE

Le duel, l'esclandre, le battage à outrance sont actuellement les seuls et les meilleurs moyens dont les auteurs disposent pour attirer l'attention du public sur leurs produits. Aussi, il faut soigner un duel, comme on soigne ses relations et sa publicité, l'exploiter comme une bonne fortune. On a défini le duel le moins dangereux des sports. Il convient de l'entourer de quelque cérémonial. Un duel bien présenté — bons témoins, bon docteur, — est un signe de

parfaite santé sociale. Les témoins, à eux seuls, indiquent qui on est et de quel monde on se réclame.

Viguiers, après avoir télégraphié à Norbert de Faye de lui envoyer dix louis — Un duel coûte cher, c'est le plus sensible de ses désagréments — écrivit à Mercier et à Le Saulnier. Tous deux refusèrent. Le premier à cause de ses croyances religieuses, le second à cause de son amitié pour Augeret. Jacques s'adressa alors à Morgane et à Laugier-Varennes qui acceptèrent. Il leur raconta ce qui s'était passé et les mit en rapport avec les témoins d'Augeret : Paul-Emile Valcourt et Louis Darne, c'est-à-dire, le « journal » et la « critique ».

Il est rare que deux membres d'une même salle d'armes se battent. On soumet l'affaire au comité qui constitue un jury d'honneur. Mais Augeret qui tenait à son duel déclara que son différend avec Viguiers était d'ordre intime et que l'honneur lui faisait un devoir absolu de ne rien dévoiler, etc...

Viguiers tint le même langage. La rencontre fut déclarée inévitable et elle eut lieu aux établissements Mignon à Neuilly. Les pourparlers avaient duré quelques jours. L'aventure s'était ébruitée et ce fut une petite fête littéraire et sportive des plus réussies qui la termina.

Dans l'assistance, Le Saulnier, Gaffre, Daugé, Lautier, Glorieux, Verneuil le romancier, des reporters, des maîtres d'armes, des camarades

des adversaires et, dissimulées dans des coupés, quelques femmes parmi lesquelles Jane Lormont, maîtresse de Paul-Emile Valcourt.

Viguiers et Augeret arrivèrent en automobile et simultanément. On devient plus grave, on parle presque à voix basse. Personne n'est ému, et pourquoi, Seigneur, le serait-on ? Des groupes errent... par endroits, on dirait un coin de pesage. Les arbres sont merveilleux, le ciel splendide. Une toilette claire s'est faufilée... tout près se trouve un restaurant, un bar américain.

Mais voici que les places sont tirées au sort, les épées flambées et mesurées (les adversaires combattront avec leurs armes). Leurs gants sont à crispin. Le gant à crispin est très à la mode. Grâce à lui, on court la chance d'éviter la piqûre, digne sœur des deux balles sans résultat.

Augeret s'avance, chemise bleue en tussor, pantalon de flanelle blanche, moustache au vent, la tête haute, il sourit. Il a l'air d'un mousquetaire antipathique.

Viguiers, tout en blanc, avec ses cheveux cendrés, mal peignés, ses joues imberbes, son teint d'enfant, ressemble, son arme à la main, à un archange ou à l'inévitable héros fils du jour et de l'enthousiasme, qui dans les romans romantiques terrasse le champion de la nuit et du mal.

Paul-Emile dirige le combat.

« Allez, Messieurs ! »

La première reprise est sans grand intérêt. Augeret et Viguiers ont souvent tiré ensemble.

Leur jeu est mou, prudent, peu risqué... un duel de journalistes.

Seconde reprise : Viguiers s'impatiente. Il attaque. Augeret très en ligne rompt ; revient sur Viguiers violemment. En parant son épée frappe le sol. — Halte !

Troisième reprise : Rien...

Quatrième : Augeret fatigue Viguiers, ne donne pas le fer, tout à coup il charge, sa pointe se fausse sur la coquille de Jacques. Un temps d'arrêt : changement d'armes. Viguiers furieux attaque en marchant... corps à corps — Halte !

Cinquième reprise : Enfin l'action est chaude. Sur les traits des combattants s'imprime de la haine. La lame d'Augeret est à hauteur des yeux de Jacques. Quelques battements. Halte ! On s'approche de Viguiers. Il lève les bras : « Rien Messieurs ! » En garde : ils ne sont plus maîtres d'eux, cherchent un coup décisif. Augeret ne sourit plus... il est en mauvaise posture... Jacques, en désespéré, le charge, un cri sauvage « Hé là ! » lui échappe. L'arme d'Augeret lui tombe des mains : il a deux centimètres d'acier dans l'avant-bras. Il saigne abondamment.

Il est 11 heures et demie. L'heure de déjeûner. Il y a tout ce qu'il faut au restaurant Mignon. On vide le pré. Les témoins se retirent pour rédiger le procès-verbal. On entoure le blessé. Debout, blême de colère, il tend son bras au docteur.

Viguiers est seul. Trois ou quatre camarades

lui serrent la main. Il n'a pas la demi célébrité de Daniel Augeret. Il est mécontent. Il aurait voulu le tuer ou le clouer au lit pour plusieurs mois. Il songe à l'émotion de Suzanne et de sa mère quand elles apprendront son duel.

Il a peur qu'Augeret ne dévoile, pour se venger, les motifs réels de leur rencontre.

« Il le fera certainement, pense-t-il. Il en est capable ».

Il imagine la scène. C'est après le café... Augeret est avec ses témoins et avec Gaffre, Daugé et d'autres reporters du « *Nain Rouge* » et du « *Courrier* ». On l'interroge :

— Au fait, pourquoi vous êtes-vous battus ?

— Mon Dieu !...

Un geste vague, un sourire, une bouffée de cigare...

On le presse, il refuse mollement, et murmure :

— Oui, c'est une stupide histoire... ce bon Viguiers s'est couvert de ridicule. Tant pis pour lui...

— Mais encore...

— Voilà : j'ai rencontré une jeune fille qu'il aimait... une fort belle créature ma foi... en province... chez lui, à Runel, près de Nice...

— Charmante petite plage...

— Dame, que voulez-vous, la dulcinée m'a plu... Viguiers l'a appris... il m'a cherché querelle... c'est tout. D'ailleurs, je ne tiens pas à ce que cela reste secret... Ah ! cette petite Suzanne Veyrel...

Viguiers voit nettement cette scène. Il expose ses craintes à Laugier-Varennes, après lui avoir montré les feuillets arrachés à l'agenda d'Augeret.

— C'est évidemment d'une jolie goujaterie. Il n'y a pas de raison pour qu'il s'arrête, rien ne peut l'empêcher de parler, de mentir...

— Et le nom de cette jeune fille va circuler.

— Probable.

— Je n'y ai pas songé...

— Vous auriez dû déchirer ces pages sans rien dire.

— Il est entré juste à ce moment.

— Enfin, attendons. Si vous avez besoin de moi...

— Mon cher Varennes, merci...

— Voyons...

— Oui, oui, je vous l'affirme, il y a longtemps déjà, que je voulais vous dire combien je vous admirais... combien vous m'étiez sympathique... votre attitude dans la vie, votre labeur, tout cela me plaît, me réconforte... et beaucoup.

Et Laugier-Varennes devine qu'une tristesse et un découragement infinis avaient amené aux lèvres de Viguiers cette intempestive protestation d'amitié. Il eût pitié de ce pauvre être désemparé et mal à son aise parmi toutes les bêtes de proie qu'il se savait de taille lui, Laugier-Varennes, à affronter et à battre, sans reculer sur le choix des armes.

— Venez donc me voir à Meudon.

— Volontiers. Vous travaillez.

— Énormément.

— Avez-vous lu le livre d'Augeret ?

— Pas encore. Mais vous lui faites une rude réclame...

Et quand il fut seul, Viguiers pensa :

« Il ne m'a pas dit un mot de mon livre ! et je le tiens pour un des meilleurs d'entre nous ! »

Le lendemain, les journaux publièrent le compte-rendu du duel. « *La Minerve* » y joignit un portrait de Daniel Augeret. Darne consacra — ordre de Valcourt — une chronique gratuite à « *La Nuit* ». Le portrait fut reproduit. Les comptes-rendus furent dénaturés. La piqûre à l'avant-bras devint une blessure à l'aisselle, puis au poumon. Des quotidiens de province redoutaient même une issue fatale.

N'était-ce pas terrible, qu'une aussi belle carrière fut brisée par une aussi stupide catastrophe.

Daugé, après avoir dévoilé les incorrections que renfermaient les volumes de vers de Gaston Comtois, Glorieux, Chateau-Payan, fit une enquête à propos du duel de Daniel Augeret. Le nom de Jacques ne fut pas seulement prononcé !

« *La Nuit* », en piles majestueuses, montait aux étalages des librairies. Le succès était complet.

Jacques souffrait horriblement. Un silence

noir avait accueilli son recueil de poèmes. Un de ses camarades, un de ses confrères, plutôt, l'avait abordé en lui annonçant qu'Augeret s'était battu.

— Savez-vous avec qui ?

— Avec moi...

— Avec vous !

Voilà qui était significatif ! Il reçut cependant quelques cartes de félicitations.

— Vous auriez dû le tuer, s'était écriée Maud Dargeeling, à qui Jacques avait raconté la scène de la gifle, sans parler de l'agenda sur lequel elle figurait elle aussi.

Au « *Nain Rouge* » parut une fantaisie intitulée le « *Dernier Don Quiçotte* » et « *Le moderne Don Juan* » où les évènements qui avaient motivé le duel Augeret-Viguiers étaient exposés avec esprit et de telle sorte que Jacques apparaissait sous un jour assez ridicule...

L'article était de Gaffre. Aucun nom n'était cité. Sur les conseils de Varennes, Jacques ne broncha pas.

— Envoyer des témoins à Gaffre, quelle folie ! Fessez-le, tirez-lui les oreilles, à la bonne heure ! Un duel le réhabiliterait. Avec sa position de secrétaire particulier de Paul-Emile Valcourt il peut demander à qui il veut de lui servir de second... dans le monde du journalisme et de la littérature, j'entends... vous le sauveriez... et puis, il ne faut pas oublier la jeune fille dont vous m'avez entretenu. Il serait déplorable

qu'elle fut à la merci de l'indélicatesse de ces fripouilles...

A leur merci ? Elle y était déjà. Jacques reçut cette lettre de Norbert :

« *Mon cher, tu as agi comme un fou, comme*
« *un enfant ou comme un misérable ! Je serai*
« *bref : j'ai appris ton duel avec Monsieur Au-*
« *geret. Tu aurais dû, puisque tu as jugé né-*
« *cessaire de te battre avec lui, faire naître en-*
« *tre vous une querelle tout autre que celle qui*
« *vous a divisés. As-tu pensé, qu'elle tournait*
« *autour d'une réputation de jeune fille. Tu l'as*
« *atteinte en la défendant, tu as fait plus, tu l'as*
« *salie. Je proteste au nom de l'amitié que j'é-*
« *prouve pour Mademoiselle Veyrel et de la*
« *haute estime que j'avais pour toi ! Mademoi-*
« *selle Veyrel a reçu l'article du « Nain Rouge »*
« *sur Don Quichotte et Don Juan. Il était ac-*
« *compagné d'une lettre sans signature, par la-*
« *quelle on l'informait de la manière dont il était*
« *parlé d'elle dans vos milieux d'écriveurs et*
« *dans les salons où Monsieur Augeret est cé-*
« *lèbre. Tu es, sans doute, plus au courant que*
« *nous de ces choses. Quelle est cette histoire*
« *d'agenda ?... Je laisse à ce qui te reste de bon*
« *sens et de dignité le soin de t'imaginer l'état*
« *de Suzanne et de qualifier ta conduite. Je te*
« *le répète, tu as agi comme un fou, comme un*
« *enfant, comme un misérable. Je prends*
« *d'ailleurs, cette affaire en main* ».

Et cette lettre fut suivie par un billet pressant de Maud Dargeeling :

« *Immédiatement venez.* »

Elle l'attendait dans son boudoir, pièce assez vaste « modern-style ». Panneaux laqués blanc, tapisserie crême, meubles légers en bois de citronnier, beaucoup d'angles droits, de courbes. Sur la cheminée, des fleurs, des roses, des lilas, des jonquilles sur lesquelles passait un rayon de soleil.

— Qu'y a-t-il ? demanda Jacques.

Sans s'avancer vers lui, elle répondit :

— Je ne sais pas si je dois vous donner la main. Ce que Suzanne m'apprend est une infamie. Seriez-vous capable de commettre l'infamie dont elle souffre ? Tenez.

Elle lui tendit une lettre. Il la parcourut, haussa les épaules avec un geste accablé.

— Asseyez-vous... Jacques...

Il y eut un silence.

— Croyez-vous, maintenant qu'Augeret soit un *cad*, un goujat... C'est lui qui a envoyé ces lettres anonymes ! Si ce n'est pas lui-même, il les a fait envoyer.

— Je le crains.

— Et répondez, parle-t-on de Suzanne ?

— Je l'ignore. Je vis en sauvage... Je ne vois que vous...

— Il faut se renseigner. Jacques, avez-vous

été prudent ? Un mot suffit, parfois... ce duel avec Augeret...

Il lui fit lire les feuillets de l'agenda :

— Je l'ai giflé à cause de ces notes.

— Bien. — Oh ! je figure aussi...

Elle ricana et devint blême :

« *Passé une heure avec Maud. La flatter, me* « *l'attacher... si possible exciter sa jalousie. —* « *Le stratagème réussirait-il !* »

Elle réfléchit un instant :

— Confiez-moi ces pages.

— Si vous voulez.

— Merci. Moi, c'est sans importance. Je ne suis qu'une passante. Mais je me vengerai comme je l'entends. C'est Suzanne qui m'intéresse, elle est une chère et douce créature qui vous aime, qui vous aimait, Jacques. Vous n'avez pas terminé la lettre.

« *Vous jugez de l'épouvante dans laquelle m'a* « *plongée la lecture de cette affreuse lettre et de* « *cet article. Je me suis sentie perdue. Heureu-* « *sement que j'étais seule... que faire... j'ai prié* « *Norbert de Faye de venir. Il m'a appris le* « *duel de Jacques et expliqué la signification de* « *l'article. La jeune fille pure, etc... c'est moi !* « *Don Juan, c'est Monsieur Augeret. Don Qui-* « *chotte, c'est Jacques ! Dieu, quelle honte !* « *Norbert s'est montré d'une excessive sévérité*

« *à l'égard de Jacques. Je suis sûre qu'il n'est*
« *pour rien dans tout cela ! Norbert ne l'entends*
« *pas ainsi. Enfin, il m'a réconfortée. Mais je*
« *tremble quand le facteur sonne. Je me préci-*
« *pite pour recevoir le courrier. Je suis triste,*
« *épouvantablement triste, chère Maud et vous*
« *comprenez les raisons de ma tristesse. La vie*
« *devant moi est toute noire et j'ai peur ! Et puis*
« *ce qu'il y a de plus affreux, ce sont les dou-*
« *tes... Les paroles restent... hélas ! Je suis sen-*
« *sible aux paroles. Elles travaillent, elles font*
« *un mauvais travail dans mon esprit et dans*
« *mon cœur ! Il m'est impossible de ne pas ré-*
« *fléchir. Vous n'avez pas oublié, quelle angois-*
« *se me laissèrent les entretiens d'Augeret... et*
« *ce qu'il me révéla de l'existence de Jacques !*
« *Ce qui m'arrive aujourd'hui me désespère !*
« *Ne serait-il plus celui que j'aimais ! Oui, que*
« *j'aimais... et malgré cela, l'aimerais-je en-*
« *core ?*

— Et vous, Jacques, aimez-vous Suzanne ?

Il répondit lentement :

— Non. Je ne l'aime pas.

— Vous... vous ne l'aimez pas. Oh !...

Ce fut une exclamation d'étonnement. Alors, pourquoi ce duel ? Pourquoi avoir pris soin de la défendre ? En agissant, comme il avait agi, n'était-ce pas indiquer qu'il la considérait comme une fiancée ?

— Ce n'est pas moi qui épouserai Suzanne... Je ne peux pas.

— Pourquoi ?

— Oh ! c'est toute ma vie, c'est toute l'histoire de mon intelligence et de mon cœur que vous réclamez de moi ! Elle serait trop longue et fastidieuse, croyez-le...

— Mais alors...

— Norbert épousera Suzanne. Il l'aime. Tout me le crie... Son départ pour l'Algérie, le silence qu'il a gardé pendant son voyage, les deux lettres qu'il m'a écrites depuis son retour et surtout sa présence chez Suzanne, l'indignation que lui firent ressentir les manières d'Augeret... et ma conduite qu'il juge d'un enfant, d'un misérable ou d'un fou. Ce sont là ses propres termes. Je me disculperai. Soyez sans crainte. Il épousera Suzanne.

— Non.

— Pourquoi ?...

— Elle vous aime, vous l'aimez. Il est votre ami et le sien.

— Elle ne m'aimera pas longtemps. Elle ne m'estime plus. Dans une âme comme la sienne, l'amour ne va pas sans l'admiration et l'estime. J'achèverai de les détruire l'un et l'autre. Quant à être son ami, je ne le suis plus. C'est à Norbert qu'elle s'est adressée. C'est son appui qu'elle a imploré. Je n'aime pas Suzanne, parce que, entendez-vous, je n'ai pas le droit de l'aimer. Il faut qu'elle soit heureuse, qu'elle fasse sa vie et loin de moi... pour son bonheur... Maud, je deviens solennel, j'emploie de grands mots... je

suis à un moment où ma vie va s'orienter ou... enfin ! Je vous prie, ne parlez pas à Suzanne de l'entretien que nous avons ensemble aujourd'hui. Ne lui écrivez pas : « Il vous aime, mais estime qu'il n'a pas le droit de vous aimer ! » — Je vous jure que je n'ai pas ce droit et pour des raisons bien simples... des raisons... tant pis, je l'avoue, des raisons d'argent. Je n'ai rien. Elle n'a rien. Je ne peux pas songer a gagner quoi que ce soit avec mon métier... je ne peux pas y renoncer... Vous me trouvez lâche ? C'est ainsi ! Allez... je ne m'estime guère, et nul ne me juge plus âprement que moi ! — Maud, jurez-moi de ne rien écrire à Suzanne qui puisse lui donner le moindre espoir. Vous feriez une mauvaise, une cruelle action ! et vous l'aimez... vous.

— Je vous le jure, Jacques...

— Promettez-moi aussi de me seconder... pour la rendre heureuse... je ne l'aime pas, mais j'ai pour elle une affection, une tendresse infinie de grand frère à peine plus âgé... et moins raisonnable... dans ma vie passée, il n'y a qu'elle et Norbert... tous deux, je les évoque avec un sentiment étrange très doux et déchirant... Maud, promettez-moi de me seconder, de devenir mon amie....

— Je vous le promets, Jacques.

Elle lui tendit la main. Il la baisa et la garda quelque temps dans la sienne.

— Laissons faire la vie, Maud, la force des choses, la destinée... elles seules ont assez de

logique et de justice pour dénouer les situations comme les miennes... et nos pauvres volontés, nos rêves et nos désirs épuisés ne pourraient rien...

— Vous croyez à la destinée...

— Oui... sans cela tout serait trop compliqué et les hommes inexcusables...

— Je songe à Suzanne... elle souffrira...

— Je vous le répète, ayez confiance en la vie...

— En la destinée, en la force des choses... voilà des mots que je n'avais jamais employés, moi. Et croyez vous, vraiment, que l'on ne fasse pas sa vie...

— Non... moi, du moins...

— Pauvre Suzanne.

— Ne la plaignez pas... pas trop... vous verrez...

— Et je vous aiderai aussi à venger Suzanne... puisque mon nom est écrit dans l'agenda de ce don Juan, c'est un peu pour moi que vous vous êtes battu.

Il y avait dans sa voix de l'énergie et du contentement.

— Vous avez déjà l'air vengé.

— Oui, répliqua-t-elle, avec un fier mouvement de tête... vous savez, je suis petite fille et fille de combattants de grands fermiers qui ont eu à déjouer dans l'Ouest des ruses de Peaux-Rouges et à frapper des coups audacieux... j'ai du sang d'Amazone dans les veines... et tiens

peut-être de mes parents une sorte d'instinct qui me suggère ce que je dois accomplir, et je le fais... Je vous chasse, j'ai des lettres à écrire, je vous traite en camarade. N'oubliez pas que demain nous allons au garden-party de Marie Imperia...

— Est-ce que votre instinct vous indique...

— Peut-être. Au revoir.

VI

GARDEN-PARTY CHEZ MARIE IMPERIA

Dans le parc qui entoure l'hôtel de Marie Impéria, se dressent des tables chargées de pâtisseries et de boissons. Dans un kiosque rustique des tziganes jouent des valses lentes et des airs hongrois brutaux et sensuels. La bâtisse est une ancienne folie. Une aile nouvellement construite la dépare. La façade est recouverte de vignes vierges, de lierres et de chèvrefeuilles encore fleuris et odorants : c'est le studio de la poétesse. Ses fenêtres donnent sur le jardin. Les arbres sont magnifiques, les gazons soignés, les plates-bandes combinées avec art. Des massifs

de rhododendrons, de pivoines roses s'épanouissent sous des acacias dont les pétales tombent. De grands lévriers méfiants et d'allures distinguées errent dans les allées et accostent les visiteurs.

C'est grande fête. Marie Imperia célèbre sa nomination dans l'ordre national de la Légion d'Honneur, son entrée dans la célébrité officielle... Le mot de Valcourt a fait fortune : « Le prix pour le poètereau, la croix pour le poète ! »

Un hall rempli de palmiers, de bananiers, de siccas et de roses fait communiquer les jardins avec les salons. Il y en a trois, somptueux, indescriptibles. Le plus riche est tendu de velours vénitien, rouge et or. Sur les murs, un tryptique attribué à Cimabüe, des portraits d'ancêtres, certains en armure, d'autres en habits de cour... puis un encombrement de fauteuils, de divans, recouverts de peaux de bêtes, d'ornements sacerdotaux; au plafond, dans les angles, des lampes d'église ; dans tous les coins, sur tous les meubles, des touffes de roses rouges, des tiges de lilas, des bouquets de jonquilles. La cheminée est monumentale. Le second est moins bric-à-brac, plus féminin. Il conduit au cabinet de travail de Marie Impéria. On peut y pénétrer aujourd'hui. Demain, il sera décrit par tous les périodiques illustrés, et pour la millième fois, cet immense atelier éclairé par le plafond et par une large baie. C'est un cabinet de travail d'homme. La table en chêne, massive, très simple, est

surchargée de papiers, de livres brochés, de flacons d'encre, de porte-plumes, de cires et de crayons. Auprès, une bibliothèque tournante, renfermant des dictionnaires et des grammaires. Sur le plateau de la bibliothèque, une reproduction du « Penseur », de Rodin. Le fond est occupé par un divan que surmonte un baldaquin. Aux murs, un portrait en pied de Marie-Imperia par Sargent, un autre par La Gandara, sur la cheminée, son buste par Rodin, et entre des rayons de livres reliés, des confrères : Gœthe, Hugo, Shakespeare, le masque de Beethoven.

Dans l'avenue Marceau, automobiles, coupés, victorias, défilent sans discontinuer. Un service d'ordre est établi. Des domestiques, culottes courtes, bas de soie, habits bleus brodés d'or, reçoivent les invités. Ils prennent place sur la terrasse, devant une estrade et, tout à coup, Marie Imperia apparaît, triomphante et menue, vêtue de blanc, sans d'autres parures que son ruban rouge éclatant sur le sein gauche. On se lève, on se précipite vers elle... d'un geste d'éventail, elle refoule ses admirateurs, impose silence.

Chut !... Une femme est sur l'estrade : c'est Jeanne Lormont. Elle va déclamer des vers de Marie Imperia : « *L'hymne à la Chair, la Prière à l'Amour* »...

L'ex-divette... (elle a signé hier au soir un engagement au Gymnase) ne s'en tire pas trop mal. Sur elle, sont fixés les regards de Paul-Emile Valcourt, son amant, assis à la droite de Marie

Imperia. A sa gauche, un ministre et Louis Darne — Applaudissements, murmures approbateurs, petits soupirs satisfaits — Les poèmes sont inédits et atteignent à une frénésie, à une rage dont le poète ne s'était pas encore approché.

Le marquis de Maubrun, a l'air assez emprunté. Il assiste à la fantasmagorie qui est le génie de son épouse avec étonnement et bonne humeur. Cependant, il se tient un peu à l'écart. Ce doit être gênant pour un homme, que d'entendre hurler à tue-tête, devant un auditoire enclin à la moquerie, les supplications que sa femme adresse aux arbres. Virgile ne leur demandait que de beaux ombrages frais. Marie Imperia est plus exigeante ! Enfoncez vos racines dans ma peau, leur ordonne-t-elle, entourez mon cœur comme une motte de terre fécondée par la pluie, sucez mon jeune sang rouge, il remplacera la sève, il colorera, animera vos feuilles et vos fleurs, je respirerai son parfum dans vos parfums. Je m'enivrerai et je mourrai de moi-même...

Et cela dura longtemps. Jeanne Lormont se tordait les bras, tordait son corps, agitait sa tête comme une folle, une bacchante ! Ses cheveux se défont et couvrent ses épaules, sur leurs boucles se posent des pétales d'acacias, portées par la brise, invoquée elle aussi...

Jeanne Lormont est possédée par l'esprit du dieu. On apprécie diversement ce délire : « Su-

blime, ravissant, grotesque, inconvenant, oh zut... »

Le marquis est exaspéré « Assez ! »

Encore quelques secondes de patience et voilà qui est fini...

On attaque le buffet où il y a d'excellentes choses à manger et à boire. L'assemblée s'organise, se disperse, les groupes se forment.

Le faubourg est représenté. Les de Maubrun sont de « bonne noblesse et alliés à tout ce qu'il y a de mieux ». Marie Impéria, née Lucienne Maupert, Maupert-Valençais, depuis son mariage avec le marquis (trois millions de dot que doubleront les héritages) scandalise par son originalité, son talent et ses manières, cette aristocratie qu'elle méprise, qui l'ennuie et par laquelle elle n'a été reconnue que grâce à son mari et à ses beaux-parents.

Donc, dans le jardin le quartier Saint-Germain, les Maupert-Valençais, qui le harcèlent, Madame Paul-Emile Valcourt, une fort belle créature, trop jolie, trop aimable, trop affable. Tout en elle signifie « Mon mari et son journal sont à vendre ». Plus loin, Lucien Le Saulnier et les jeunes filles avec lesquelles il a dansé et flirté tout l'hiver.

Somptueux, pleins de morgue, passent des métèques. Des politiciens et des financiers les accompagnent, des juifs aussi. Leurs femmes sont merveilleusement habillées et parlent anglais.

Dans le grand salon, un académicien et deux membres de l'Institut entourés de « leurs ferventes » pérorent et sont pris à partie par Louis Darne...

Ce fut dans le studio de Marie Imperia que Jacques et Maud trouvèrent la jeune littérature, le journalisme, les dames à salons, les protectrices d'auteurs, les entremetteuses de la gloire. Etalée dans un fauteuil, voici Sarah Sandermeyer, grosse blonde dont les chairs sont assez bien entretenues encore et dont le teint couperosé, couleur de jambon, à l'ombre, fait illusion, comme ses cheveux d'un blond filasse et ses bras ronds et gras cerclés de bracelets. Charmée, elle écoute Glorieux qui, appuyé à la cheminée, greluchonne à ravir. Il est gentil en redingote. Il fait rire Sarah en lui contant la légende de Gaston Comtois, il l'émeut, il l'enthousiasme en lui annonçant qu'il a terminé son poème sur une coupe découverte intacte, dans les fondations du Campanile. Ce qu'il a écrit de mieux... Sarah parle de Venise et lâche la meute de ses souvenirs...

Leur faisant face, Mourailles et Chateau-Payan entretiennent aussi deux matrones respectables... Les poètes, faiseurs d'hymnes et de grandes œuvres terribles redoutent la société des femmes, quand elles ont assez de jeunesse, de charme et d'esprit pour ne point tolérer d'être trop longtemps ennuyées.

Dans un coin, de jolies personnes causent avec

Fiercœur et Moser (sa pièce a été remise à la saison prochaine). Elles parlent d'acteurs, d'actrices, et semblent très au courant de leurs faits et gestes. Qui sont-elles ? Jacques ne les connaît pas. Elles intriguent Maud qui désire savoir leur nom. Morgane renseigne : une est divorcée, la plus méchante langue de Paris, une amie d'Augeret ; l'autre est veuve, un demi-castor (il faut expliquer ce mot à Maud. Elle est choquée), la troisième est mariée et libre...

D'autres femmes se joignirent à ce groupe, puis Gaffre et Daugé — on rit entre soi, on rit beaucoup, on potine à voix basses — On entend l'orchestre des tziganes et Darne qui pérore dans la salle à côté... Jacques et Maud se penchent à la fenêtre. Le spectacle qu'offrent les toilettes claires évoluant autour des massifs est gracieux.

Dans le groupe on murmure :

« C'est Jacques Viguiers.

— Est-ce la jeune fille en question ?

— Crois pas.

— Et Augeret ?

— Il va venir.

— Sa blessure ?

— Guérie...

— Son livre ?...

— Gros succès...

— Un veinard...

— Et du talent. »

Marie Imperia entre au bras de Lucien Le Saulnier. Elle est à son aise parmi ses confrè-

res. Elle n'a rien à craindre d'eux. Ils ont tout à espérer de sa puissance. Des levriers la suivent, se couchent à ses pieds, et leur fin museau allongé entre leurs pattes, s'endorment. La présence de Marie Imperia attire dans le studio Clodion, Vergennes...

Maud et Jacques se retirent. On le remarque :

— Ils parlent de nous, sans doute... Attendons.

Elle revint quelques instants après, seule, se dirigea vers la table, sur laquelle avaient été oubliés son éventail et ses gants et elle entendit Gaffre affirmer ceci :

— Non. Je suis bien renseigné. Voilà exactement ce qui s'est passé. Augeret a rencontré, sur la Riviera, une jeune fille que Viguiers aimait... sa fiancée... je crois... je vous dirai même son nom. C'est une certaine Suzanne Dayrel... Magrel, je ne sais pas au juste. Elle habite Runel. Il lui a fait la cour. L'histoire ne dit pas s'ils se plurent complètement... Viguiers eut vent de l'histoire et il chercha querelle à Augeret.

Alors, délibérément, Maud s'avança et s'adressant à Gaffre :

— Vos renseignements sont faux, Monsieur, absolument faux.

Elle le regarda en face et reprit :

— Je suis Maud Dargeeling et je suis Américaine et c'est pour moi, entendez-vous, que Monsieur Viguiers s'est battu.

Les femmes l'examinèrent avec stupéfaction.

— Mais, Mademoiselle, objecta Gaffre.

— Pardon et pas un mot ! Je vous le répète, c'est à cause de moi que Monsieur Jacques Viguiers s'est battu avec Monsieur Daniel Augeret et non à cause de la jeune fille dont vous avez prononcé le nom et qui est mon amie. Monsieur Augeret s'est servi d'elle pour donner une allure quelconque à sa lâcheté. Car il est un lâche. Jacques m'aime et Monsieur Augeret s'est permis d'affecter avec moi des manières et une conversation qui me déplurent. J'ai tout raconté à Jacques et je lui ai dit « Tuez-le ! » car il faut que vous sachiez que j'aime aussi Jacques Viguiers.

L'admiration transporta Marie Imperia. Voilà une conduite peu commune. Bravo ! Elle trépignait. Ses levriers levèrent leur tête. Gaffre protesta, il tenait d'Augeret lui-même le nom de la jeune fille.

— Une jeune fille qui n'est jamais à Paris... qui ne peut pas se défendre... et vous appelez cela un don Juan !...

— L'histoire de l'agenda...

— On écrit ce qu'on veut, Monsieur, sur un agenda.

— On peut dire aussi ce que l'on veut, Mademoiselle.

— Sans doute. Mais Monsieur Augeret avait de l'intérêt à écrire ce qu'il a écrit. Il est très flatteur, pour un jeune homme, d'enregistrer sur un livret des noms de femmes, de jeunes filles et de courtisanes et de telle façon qu'il soit

impossible de distinguer celles que l'on a simplement saluées ou entrevues de celles que l'on a possédées... Tandis que moi, j'ai tout à perdre en vous avouant, à vous, et devant tant de monde, ce que je viens de vous avouer, c'est-à-dire que j'aime Jacques et que je l'ai prié de châtier Monsieur Augeret. Et je vous le dis moi-même, parce que Jacques ne peut pas le dire et parce que j'ai tout à craindre d'un individu comme Augeret dont l'infamie va jusqu'à écrire des lettres anonymes... ou à les faire écrire...

A cet instant, il y eut une minute d'angoisse, on se tourna vers la porte : c'était Daniel Augeret.

— Monsieur Augeret, continua Maud du même ton plein d'assurance, de dignité, sans colère, je suis vraiment bien aise de vous revoir. Je parlais de vous, justement, et je vais répéter ce que je disais, car j'ai peur que des racontars ou des lettres anonymes ne dénaturent, quelque jour, mes paroles.

Augeret souriant et fat, très maître de lui, s'inclina.

— Par hasard, j'ai entendu Monsieur, — elle désigna Gaffre ravi de surprendre Augeret en mauvaise posture — exposer les motifs de votre rencontre avec Jacques Viguiers. Il prétendait que vous vous étiez fait aimer par une jeune fille que vous avez aperçue cet hiver, Suzanne Veyrel... et que Jacques a exigé de vous des explications qui amenèrent votre duel...

— Parfaitement. C'est à cause de cette jeune fille que je me suis battu, répliqua Augeret.

— Vous mentez, Monsieur !

Il eut un haut-le-corps. Sa face s'empourpra, puis pâlit. Maud s'avança, l'éventail haut, prête à frapper.

Un silence tomba.

— Vous mentez — elle sourit de plaisir. J'ai dévoilé les vrais motifs de votre dispute. Vous vous êtes conduit avec moi comme un manant, et j'ai prié Jacques de vous châtier parce que je l'aime et qu'il m'aime. Je vous défends de me contredire... quoique vous soyez brave.

— Ce que vous faites là, Mademoiselle Maud Dargeeling est fort beau ! Vous vous offrez en holocauste pour sauver vos amis du ridicule. Je vous admire.

— Vous vous doutiez — puisque rien ne s'ignore... les lettres anonymes informent à merveille — que nous aurions un jour ou l'autre cette explication. Votre réponse fait honneur à votre habileté, mais j'espère qu'elle aura peu de poids auprès de mon courroux de femme outragée... Au revoir, n'oubliez pas qui je suis... et que vous me retrouverez, s'il le faut, encore plus intrépide.

Et avec une aisance et une grâce délicieuse, elle s'excusa auprès de Marie Imperia, prit congé d'elle et sortit après avoir lancé un dernier regard à Augeret qui murmura en prenant place, comme si de rien n'était, au milieu du groupe ébahi :

— C'est très beau, ce qu'elle fait là... il m'est défendu de dévoiler quoi que ce soit, déclara-t-il avec autorité. Chouette femme, cette Maud Dargeeling...

Il le pensait. Etrange individu que cet Augeret, qui, pour vérifier l'exactitude des suppositions qu'il faisait sur le caractère des gens d'après leurs manières et leur apparence physique, était capable de vilainies (mensonges, faux rapports, lettres anonymes), comme de bonnes actions. Il s'avouait à lui-même que sa conduite avec Suzanne Veyrel avait été odieuse et il reconnaissait qu'il avait en Maud Dargeeling une rude adversaire dont l'offensive lui plaisait.

— Femme remarquable, répéta-t-il, comme on le pressait de demandes qu'il n'entendit pas. Elle m'est sympathique.

Quant à Jacques, il était dans une posture où il lui était impossible d'agir.

Il attendait Maud au buffet. Il causait avec Cabriès invité lui aussi et qui, assez proprement vêtu, engloutissait des sandwichs et buvait du champagne. Il venait de terminer le second livre de ses « *Chants héroïques* », qu'il publierait plus tard, quand il faudrait... Jacques le quitta dès qu'il aperçut Maud. Ils se promenèrent tranquillement en suivant les allées, et quand Maud l'eut mis au courant de ce qu'elle avait fait, il s'écria :

— Ma chère amie, c'est insensé !

— Non.

— Connaissez-vous bien le monde auquel vous vous êtes livrée ?

— Vous m'avez suffisamment renseignée sur lui, j'imagine.

— Partons, voulez-vous ?

— Fuir ! jamais. Au contraire, restons ensemble. Passons devant le pavillon.

— Vous n'avez pas songé à la situation dans laquelle je suis...

— J'y ai songé. Vous avez châtié Augeret, comme vous deviez le faire. Je l'ai châtié à mon tour... Venez.

Une lumière égale et douce errait sous les arbres, flattait les chairs et les toilettes des femmes. D'entre les branches, des rayons sortaient en éventail et s'éployaient sur les plates-bandes. Les parfums plus lourds semblaient rappelés par leurs fleurs.

Maud indiqua à Jacques ceux qui avaient assisté à son dialogue avec Augeret : c'était des confrères qui le haïssaient et que sa mésaventure enchantait.

« Un bon auditoire, pensa Jacques, des gens dont l'indiscrétion ne laissa jamais rien à désirer ».

Augeret, un verre de citronnade à la main, riait, en compagnie de Daugé et de quelques amies. L'absence de sens moral le plus élémentaire, une pointe de crapulerie attirent certaines femmes. Il est des tares qu'elles seraient désolées de ne point découvrir chez leur amant. Qu'il

soit joueur, bluffeur, perfide et cruel, qu'importe, pourvu qu'il séduise...

— Maintenant, partons.

Ils remontèrent vers l'Etoile, prirent l'avenue du Bois.

— Vous croyez donc, interrogea Maud, que la petite comédie de tantôt ne sera pas inutile.

— Non... vous aviez une salle excellente... Le Saulnier, Gaffre, Daugé, Clodion, Glorieux, etc.

— Mais vous...

— Moi ! je ne suis pas d'ici... Nous avons fait un pacte, pour sauver, pour tranquilliser Suzanne. Nous sommes deux amis, deux frères d'armes. Ecoutez : je suis à l'abri de toutes les médisances. Je suis fiancée, en Amérique, à un homme que j'admire et qui a en moi une confiance absolue. Ces mœurs vous étonnent, n'est-ce pas ! Ce soir, j'écrirai à mon fiancé, je lui raconterai toute l'histoire et je lui annoncerai ma prochaine arrivée, car je dois me marier, maintenant... et Charley me répondra « Maud, vous avez été très courageuse et très noble et je suis fier d'être à vous ». Quand nous retournerons à Paris, au printemps prochain, si Monsieur Augeret ne s'est pas tenu parfaitement tranquille, je dirai à Charley « Voilà l'homme... » et Charley a des poings terribles et il infligera à Monsieur Augeret une correction à la mode de chez nous... le seul genre de correction qui convienne à des Augeret. Il n'a pas l'élégance de vos

duels... Recevoir un coup d'épée n'est pas ridicule... avoir les dents et le nez cassés est plus risible ; ne trouvez-vous pas ?

Jacques réfléchit :

— Maud, Suzanne sait-elle que vous allez vous marier ?

— Non.

— Ne le lui écrivez pas. Annoncez-lui simplement votre départ. Dites-lui que des affaires d'intérêt vous rappellent en Amérique. Dites-lui aussi qu'elle n'a plus à s'inquiéter, qu'elle ne recevra plus de lettres anonymes, qu'on ne parlera plus d'elle. Ecrivez-lui, dès ce soir, pour l'informer de mon prochain retour à Runel, dès ce soir, entendez-vous. Ajoutez que vous m'avez chargé de tout lui expliquer. Je vous promets, Maud, de ne rien dénaturer... ou du moins, j'agirai pour sauver Suzanne...

— Jacques, j'écrirai dès ce soir, comme vous le désirez... je n'ai pas peur, je sais que vous agirez comme un gentleman...

— Quand vous repasserez à Runel, mariée... vous trouverez votre amie heureuse.

— Et vous ?

— Moi !... eh bien... Je serai heureux aussi. Quand ces angoisses se seront dissipées.

— Suzanne épousera-t-elle Norbert ?

— Oui, affirma-t-il.

— Jacques... Jacques...

— Maud...

Ils se regardèrent longuement.

— Vos yeux sont si tristes, Jacques !

— Ils ne le sont pas... c'est un peu de gravité, un peu de conscience...

— Votre voix tremble aussi... Qu'avez-vous l'intention de faire ?

— Rien de mal... Promettez-moi de ne pas annoncer votre mariage à Suzanne.

— C'est promis. Mais pourquoi ?

— Ne me le demandez pas... et surtout, petite amie, n'échafaudez pas dans votre cervelle des intrigues et des drames... Laissez faire la destinez et la vie : elles m'ont pris en main... je le sens...

— Jacques, il ne faut pas donner trop de latitude à la vie. Elle en abuse.

— A qui le dites-vous !

Ils échangèrent quelques paroles vagues sur le garden-party, sur Marie Impéria, son livre, son talent. Toutes ces choses n'intéressaient plus Jacques et quand Maud le quitta au coin de la rue Lesueur, il redescendit vers le Bois.

L'avenue était déserte et semblait aboutir à un de ces parcs royaux dont les grilles se ferment à la nuit tombante.

Un grand sentiment de bien-être envahit Viguiers. Il voyait la possibilité de se réhabiliter auprès de Norbert et de Suzanne.

« *Tu as agi, comme un enfant, comme un fou ou comme un misérable.* »

« Comme un enfant ou comme un fou, peut-être, mon cher Norbert, mais comme un misérable, non, non ! » murmura Viguiers et il revécut tous les événements qui avaient troublé sa vie, depuis le départ d'Augeret pour Nice. Il parlait à mi-voix et si quelqu'un avait marché près de lui, voici les quelques phrases qu'il aurait entendues :

« C'est ce que je dois faire... je le ferai... Le plan est simple... Le mariage de Maud me facilite la tâche... ils ne reculeront ni l'un ni l'autre... parfait... ils seront heureux... avant peu je serai à Runel... »

VII

SOIR D'ADIEU

Madame Viguiers à Jacques Viguiers.

« *Mon cher Jacques,*

« *Je t'aurais bien grondé à propos de ton duel,*
« *si je n'avais eu, hélas, d'autres soucis dans la*
« *tête et d'autres inquiétudes dans le cœur. Il*
« *faut que je te les dévoile aujourd'hui, mon*
« *garçon bien-aimé, c'est la nécessité qui m'y*
« *oblige, pardonne-moi. Je profite d'une heure*
« *de courage... et je vais être désespérée jus-*
« *qu'au jour où je recevrai ta réponse... Les*

« *Parlier ont suspendu, le mois dernier, leurs*
« *payements, et depuis février déjà, ils avaient*
« *réduit la pension qui me permettait de t'en-*
« *voyer les quatre cents francs qui te sont néces-*
« *saires pour vivre à Paris. Je ne te l'avais pas*
« *écrit pour ne pas t'affliger, pour ne pas*
« *te troubler, je sais que ces misérables*
« *et terribles questions d'argent te déplai-*
« *sent. J'avais quelques économies, elles sont*
« *épuisées. De méchantes aventures commer-*
« *ciales, des spéculations malheureuses ont rui-*
« *né les Parlier qui ont été si bons pour nous.*
« *Tu sais, n'est-ce pas, que rien ne les obli-*
« *geait à nous donner ces six mille francs par*
« *an qui pour nous deux étaient plus que l'ai-*
« *sance... car tu as toujours été raisonnable,*
« *mon pauvre garçon, très raisonnable et je t'en*
« *remercie. Pardonne-moi d'être pauvre. Je n'ai*
« *plus rien, sauf les trois cents francs de rente*
« *provenant de l'assurance laissée par ton père,*
« *et cette somme est juste suffisante pour entre-*
« *tenir notre villa. Comme je souffre, mon en-*
« *fant adoré... comme ta vieille mère se mau-*
« *dit, mais ce n'est pas ma faute, Jacques aimé.*
« *Cet aveu me coûte. J'ai presque honte ! Ré-*
« *ponds-moi, franchement, comme à une amie,*
« *dois-je vendre mes dentelles, mes bijoux, mes*
« *souvenirs... j'aurais dû le faire peut-être, sans*
« *t'avertir, mon cœur de mère juge sévèrement*
« *ma frivolité de femme... mais toutes ces cho-*
« *ses sont des souvenirs de ton père, chacune*

« me ramène à une époque de mon existence
« heureuse... mes bagues, c'est ton premier pas,
« ta première dent, le premier mot que tu as
« prononcé ! Et puis, mon grand fils, tu aurais
« bien vu mes mains nues, mes étagères vides,
« tu aurais exigé des explications... et je t'au-
« rais répondu « tout est parti »... tu m'aurais
« grondée. Réponds-moi, dois-je tout vendre ?
« As-tu immédiatement besoin d'argent. Avec
« ce que je retirerai, nous pourrons vivre quel-
« ques années modestement, trois ou quatre
« ans... mais après ? Peut-être tes livres vont-ils
« te rapporter un peu d'argent. Réponds-moi,
« vite, par retour du courrier. Je ne vis plus que
« dans l'attente d'une bonne lettre affectueuse
« dans laquelle tu me diras bien, n'est-ce pas,
« que tu m'aimes, que tu ne m'en veux pas. Mon
« Jacques, mon pauvre petit Jacques chéri... »

« Allons se dit-il, la vie a grand hâte de se débarrasser de moi ! »

Il eut l'impression brève et forte que tout s'écroulait définitivement et que la destinée, en bon machiniste, venait de faire rentrer dans les coulisses le décor de son existence ! Ce furent quelques minutes de stupeur et d'effroi, puis il eut un vague sourire et il sentit naître, ces espoirs indéfinis qu'engendrent, dans les âmes faibles, les catastrophes irrémédiables.

« Ce qui m'arrive là est peut-être excellent... vais-je me reprendre ? Certes le moment me

semble venu et l'occasion, pour terrible qu'elle est, n'en reste pas moins bonne à saisir ! »

Oh ! mais non, sa mère ne vendrait ni ses bijoux, ni ses bibelots, ni ses dentelles qu'elle aimait comme une petite fille.

« *Mes bagues, c'est ta première dent, ton premier pas, le premier mot que tu as prononcé...* »

Et Jacques Viguiers, se prit la tête à deux mains et s'écria :

« Maman ! ma pauvre, ma chère vieille maman ! Dire que j'ai affecté avec elle la même désinvolture, la même tournure d'esprit qu'avec tous ces gens-là... que mon cœur lui a été fermé, que jamais, je n'ai eu avec elle un instant d'abandon, une heure de tendresse et d'amitié ! Je l'ai tenue loin de ma vie, loin de mes travaux. Mais, c'est par pudeur, oui, par pudeur... N'aurait-elle pas été effrayée du vide de mon âme ? Le néant de mon cerveau lui aurait apparu, et je le sentais... »

Il lui sembla que sa mère était là, lui reprochant d'être si sévère vis-à-vis de lui même : « Mon garçon je lisais dans tes yeux, tu ne me trompais pas... »

Des larmes lentes montèrent aux paupières de Jacques.

« Ma pauvre maman ! »

Et cette simple phrase ranima en lui, des

émotions passées, des souvenirs très doux qui s'emparèrent de ses pensées et les déposèrent entre les bras des rêves. Rêves réconfortants, rêves réalisables ! Il partirait, il quitterait Paris, s'installerait à Runel, travaillerait, écrirait des romans, des articles. Inconnu ? il ne l'était pas autant qu'il se l'imaginait. Ce n'était, somme toute, qu'une retraite de quelques années qu'il allait entreprendre. Cette sensibilité qu'il avait essayé de détruire, ce cœur qui l'encombrait et qui avait battu devant toutes les détresses, toutes les misères, il les laisserait se développer librement dans une atmosphère qui leur était sympathique et familière ! Non, tout n'était pas désespéré, mais un drame l'attendait peut-être, là-bas, un drame silencieux et intense ! Un bon agent que cette ruine, pour dénouer le drame.

Soudain, il s'installa devant sa table de travail et écrivit, lui-même, un article sur son livre dont personne n'avait voulu parler ! Il le jugea impartialement, en bon critique avisé, définit la place qu'il occupait dans son œuvre qu'il annonçait, il signa l'article : Lucien Reuze, s'habilla et sortit pour le porter à Clodion.

— Mon cher, cela tombe à merveille. Nous avions trop de poèmes dans le numéro... Quel est ce Lucien Reuze !

— Un de mes camarades.

— Parfait... on va composer tout de suite... vous aurez demain les épreuves...

— Faites-les corriger... je pars...

— Pour le Midi ?

— Oui... un livre à terminer...

— Bonnes vacances... donnez-moi votre adresse pour vous envoyer la revue.

— Au revoir...

— A cet automne...

Quitter Paris, l'abandonner ! Une tristesse affreuse le saisit, découragea son cœur et toutes ses fortes résolutions, filles du désespoir, tombèrent comme des mortes, une à une, tuées par la torture de quitter Paris ! Il marcha lentement dans les rues. Jamais leur animation ne lui sembla plus colorée, plus aimable. C'était d'un être vivant, qu'il prenait congé. Ne plus respirer cet air, ne plus voir ces perspectives ! Paris, tout cela, c'est Paris et ces syllabes éveillèrent en sa cervelle un mirage de jeunesse, de séduction, d'élégance, identique à celui qui l'avait attiré sept ans auparavant. Paris, malgré tout ce qu'il croyait avoir souffert, n'avait rien perdu de son charme. Paris lui avait donné ce qu'il avait demandé ; ceux qui sont plus exigeants obtiennent davantage.

Il entra dans le jardin entourant le musée de Cluny. O les lierres abondants drapant les vieux murs noirâtres et les colonnes couchées dans l'herbe et les chapiteaux et les statues ! Comme le boulevard qui s'agite tout autour est loin, comme on peut rêver sous ces arbres ! et il rêva... sa rêverie ne fut qu'une

fuite de pensées déjà pleines de nostalgie ! Comme il se souviendrait, plus tard, de ces instants passés auprès du cloître ! Il les évoquerait, comme il évoquait à Paris, aux heures de découragement, ses entretiens avec Norbert... mais il revoyait son ami, chaque été, tandis que Paris, quand le reverrait-il ?

Il descendit le boulevard Saint-Michel, le boulevard Saint-Germain, la rue Bonaparte. Il badauda devant les marchands d'estampes, longea les quais, bouquina. Il s'arrêta au milieu du Pont des Arts pour contempler Notre-Dame, l'île Saint-Louis, le Louvre et la Seine joyeuse et mouvante, avec mille nuances de métal entre ses vagues soulevées par les bateaux. Paysage unique ! Ceux qui ne l'ont pas regardé en ayant, dans le cœur, l'émotion des adieux que l'on croit éternels, ne connaissent pas ta beauté !

Il se réjouit, en imaginant la surprise de sa mère, quand il apparaîtrait, le surlendemain, à l'improviste... à sa joie, quand il lui annoncerait qu'il ne la quitterait plus !

Il laissa des cartes, p. p. c., chez Anne-Marie Loret, les Vernet, les Isaure, Marie Impéria... et ce fut le soir.

Il rentra chez lui, relut son article, le rangea avec ses papiers, dans sa malle, en chantant un refrain d'opérette :

« *Adieu Paris, Paris adieu !* »

Il dîna rue Royale, l'esprit apaisé, le cœur déjà indifférent.

Une brise tiède circulait lentement sous les marroniers des Champs-Elysées. L'orchestre des Ambassadeurs, du Casino, les fanfares de cors du Jardin de Paris, lançaient leur musique de foire dans cette nuit embaumée et lunaire.

Elle était prenante, cette nuit, comme un parfum et presque comme une voix. Jacques s'achemina vers Armenonville.

Dans la grande salle blanche et rouge des jeunes hommes achèvent leur repas en compagnie de jeunes femmes. Une d'elles, rit aux éclats, sa coupe de champagne aux lèvres. Du vin doré tombe sur les roses de son corsage. Jacques la regarde. Elle est blonde comme Marion — tant de femmes lui ressemblent à Paris — et comme elle, provoquante, féline ; ses yeux sont humides et charmés...

Brusquement Jacques se lève, s'enfonce dans une allée sombre, déchiré par la sensation d'avoir été chassé, par cette inconnue. Chassé comme Marion avait chassé Monsieur de Lourques...

Jacques marche au hasard. Une lune faible escalade le ciel. Des brumes bleuâtres flottent sur les pelouses fraîchement arrosées et qui se nuancent. Les cimes souples des peupliers désignent une étoile. L'odeur de la terre se mêle à l'odeur des feuilles. Des girandoles électriques

brillent dans les verdures détaillées. Le roulement des fiacres, les bruits nocturnes que domine la palpitation naturelle du Bois, forment une vaste symphonie profane et religieuse. Dans l'atmosphère calme se répand l'onde mystérieuse qui réunit le cœur d'un homme au cœur de tous les hommes, à l'heure où, comme certaines plantes s'éveillent, parlent les révoltes du bonheur édifiant ses rêves, se formulent les prières au néant, à l'amour et au souvenir, onde immortelle où vit encore la première angoisse du premier homme, supplication inexaucée où tous, nous ajoutons notre phrase.

Jacques se laissa tomber sur un banc, en face de l'Ile. Les cygnes voguaient mystérieux comme des magiciens qui attendent des esprits, pour une incantation.

Le cerveau de Jacques devint visionnaire. Des scènes de sa vie défilèrent devant ses yeux. Les parfums, les gestes, les intonations de voix, les toilettes de celles qui avaient été le passe-temps d'une nuit, le charme ou la fantaisie d'une semaine le hantèrent, formèrent un groupe d'où sortit Marion... Il la revit, dans son boudoir gris et rose, il la revit décorant les sentiers du Bois, vêtue de fourrures, énigmatique et captivante, il la revit poussant la porte de l'entre-sol, rue Godot de Mauroy, et entrant, fraîche comme un bouquet, il la revit enfin lovée au fond d'un fauteuil, presque nue, la chevelure en désordre et bravant les regards de Monsieur de Lour-

ques — des rires, des tintements libertins troublèrent l'harmonie de l'onde religieuse qui errait dans le bois — puis ce furent des ricanements gouailleurs qui résonnèrent et dans la lumière verdâtre et sulfureuse où se déploient les fantasmagories des mauvais rêves, des figures se dessinèrent. Voici celle de Louis Darne, importante, bouffie, odieuse et celle de Genlis, pathétique, souveraine, entourée d'une auréole ; celle de Laugier-Varennes, altière et franche, portant imprimée sur ses traits la noblesse de son intelligence et la dignité de son âme ; puis la silhouette charmante de Mancel convalescent et attristé par le lamentable spectacle des évènements de la vie ; celles de Vauthier de Bluze et d'Armand Chermet pleines de santé et de force et c'est la belle tête de Wellseley qui se dessine, entourée par les bras nus de la petite danseuse espagnole et puis c'est Louis Morgane, intrépide et confiant ; Cabriès rêveur ; et c'est Augeret qui fixa sur Jacques ses yeux ternes où nulle pensée ne se lit ; et c'est Monsieur de Lourques qu'il distingue ; et ce sont les masques haineux et équivoques de Gaffre et de Daugé ; et c'est enfin la silhouette du bohême que Jacques aperçut, un après-midi et qui s'était écrié :

« Qu'est-ce que ça fout, pourvu qu'on rigole... »

Mais voilà, lui, Jacques Viguiers, ne rigolerait plus, il le sentait bien...

Et toutes ces faces ont le nom d'un vice, quelques-unes portent le rayonnement d'une vertu et derrière elles, grouille la « Littérature », un cloaque où les lâchetés, les traîtrises, les compromissions, les consciences mercenaires, les gloires prostituées avaient une forme, s'agitaient comme des reptiles, remuaient comme des larves ...et cette foule ne lâcha pas plus Jacques qu'une meute n'abandonne l'animal blessé. Elle le chassa, l'accompagna chez lui, troubla ses rêves, attendit son réveil, le traqua pendant la journée qui suivit et ne se dispersa que le soir, à la gare, quand il se fut enfermé dans son compartiment.

QUATRIÈME PARTIE

I

LA DOUCEUR DU FOYER

Quand Jacques ouvrit les yeux, le train filait entre les cyprès qui bordent la plaine de la Crau et forment une longue avenue aboutissant au paysage provençal : champs de luzerne et de blé, plantés d'amandiers et d'oliviers, fermes abritées par des bouquets de platanes, collines fuyantes qui ne rétrécissent pas l'horizon...

Il avait élaboré, pendant une partie de la nuit, le plan d'une magnifique existence de travail et de songe, en oubliant qu'un drame allait peut-être se jouer entre Norbert, Suzanne Veyrel et lui. Il avait vaguement la certitude que l'action

de ce drame se déroulerait selon ses désirs. Depuis qu'il avait résolu de disparaître, la destinée le servait bien. Maud l'avait aidé à sauver Suzanne, elle n'avait plus été inquiétée par des lettres anonymes ; Augeret était à Aix et s'amusait ; Clodion avait accepté, sans difficultés, un article de Lucien Reuze sur son livre. Somme toute, il se retirait avec décence.

Jacques ne se sentit véritablement chez lui, que lorsqu'au sortir du tunnel de la Nerthe, la Méditerranée étincela. Le reflet du soleil la coupait en deux, comme une barre d'or et les ondes des courants entouraient les îles blanches.

Les premiers palmiers enguirlandés de chèvrefeuilles ou de roses liantes l'émerveillent. Les villas à balustrade de marbre et à terrasses dominant la mer le font rêver. Une rêverie aimable et désenchantée s'empare de lui. L'air à un goût qu'il aime. Les couleurs sont nettes et franches. La campagne est verte. Les vagues pénètrent par endroits dans les pinèdes dont les arbres ondulent comme des draperies de velours épais. Les eucalyptus ont des nuances délicates de soie fanée, mais rien n'est plus beau que ces orangers dont certains portent encore des fruits de cuivre rouge.

Et Jacques veut suivre les conseils du paysage heureux qu'il regarde.. Ne plus penser ! Mais il est trop près de Runel. L'angoisse grandit, cerne son cœur et l'étreint quand il saute sur le quai de la gare.

Cinq kilomètres séparent Menton de Runel. Jacques presse le cocher. Il est haletant. Jamais il n'a été plus ému. Son émotion le bouleverse, le terrifie. On distingue la villa des Veyrel, le perron, la salle vitrée pleine de plantes vertes...

Il embrassa le cadre où sa vie s'écoulerait désormais. Un bruit d'eau : voici la Sarette dont le cours est indiqué par une ligne de peupliers argentés et de trembles. Elle fait un coude, que traverse un pont. La route est maintenant ombragée. Si Madame Viguiers était à sa fenêtre, elle pourrait voir son fils.

Près de la grille, Jacques rencontra le jardinier des de Faye qui lui offrit de porter sa malle. Il accepta et se mit à marcher très vite, puis il courut, se précipita dans le salon en s'écriant :

— Maman, c'est moi !

— Jacques !... Pourquoi arriver ainsi à l'improviste.

— Pour répondre moi-même et de vive voix à ta dernière lettre.

— Oh ! répliqua madame Viguiers soudainement grave.

— Oui, pour te gronder de toutes tes folies. Vendre tes bijoux, tes dentelles, tes bibelots, voyons... voyons, maman...

— Je suis désespérée...

— Pourquoi donc, grand Dieu ? Au juste, que s'est-il passé ?

— Exactement ce que je t'ai écrit. Je n'ai pas

d'autres détails. Les Parlier nous ont diminué la pension qu'ils nous servaient depuis la mort de ton père... ils nous la suppriment : ils ont déposé leur bilan... c'est la ruine pour eux et pour nous.

— Non, pas pour nous. Nous avons de quoi vivre.

— Bien pauvrement. Que comptes-tu faire ?

— Habiter ici.

— Est-ce que ta carrière ne t'appelle pas à Paris ?

— Non.

— Quel poids ne m'enlèves-tu pas du cœur ! Tu peux rester à Runel ?

— Ce sera même excellent, cette retraite obligatoire... Personne ne sait que nous sommes ruinés.

— Personne.

— Bien. Je vais travailler... la solitude m'est nécessaire... Il y a longtemps que je suis hanté par le désir de me réinstaller avec vous... d'être entouré d'amis, d'affection, d'abandonner la vie que l'on est obligé de mener à Paris...

Cette vie de Paris ! Madame Viguiers s'en faisait un affreux tableau ! Elle croyait que les jeunes hommes appartenant à la carrière de son fils étaient nécessairement des débauchés, passant leurs journées dans l'inaction et leurs nuits dans les tavernes, les tripots ou chez des femmes !

— Tu quittes Paris sans regrets ?

— Sans regrets.

Il revit le décor qui l'avait si fortement impressionné, l'avant-veille : la Seine et les creux métalliques de ses vagues, le Louvre, l'île Saint-Louis et les écluses...

— Tu comprends, ajouta-t-il, il faut que j'écrive un beau livre.

Il s'accusa légèrement de s'être un peu trop amusé, d'avoir gaspillé son temps.

— Qu'importe, si tu as été heureux.

Il y eut alors un silence.

— Jacques à quoi penses-tu ?

— Moi ? — Il se reprit : je pense à ta lettre. J'aurais été furieux si tu avais vendu tes bagues... Mon premier regard, en entrant, a été pour tes mains...

— Oh ! mon Jacques, comme tu es bon, comme tu m'aimes... et ce duel avec ton ami Augeret.

— Une plaisanterie... n'en parlons pas...

Pendant le déjeuner elle accabla son fils de questions : avait-il rencontré Maud? Comment la trouvait-il ? Et les grands-parents ? etc... puis elle donna des détails sur son existence à elle. Elle passait, chaque soir deux heures chez les Veyrel. On faisait un bridge. Norbert la raccompagnait...

Jacques écoutait, interrogeait ou répondait machinalement, la pensée ailleurs, préoccupé par un sentiment étrange qui s'était éveillé en lui, dès que se fut dissipée l'émotion joyeuse

causée par son retour inattendu... c'était un sentiment où se mêlaient de l'ennui, de l'angoisse, de la crainte. Il se souvint alors qu'un malaise identique s'emparait toujours de son esprit, quand il rentrait à Paris, après les vacances. Une conversation avec des camarades, un dîner, suffisaient pour le remettre d'aplomb.

... Dès le début de l'après-midi, il alla chez Norbert.

Il erra quelques instants dans le jardin, puis le long des rives de la Sarette. Il entendit le piano de de Faye.

Oh ! il pouvait bien se l'avouer maintenant qu'il était seul. Il venait de jouer la comédie à sa mère. N'était-ce pas avec une âme désespérée qu'il lui avait exposé ses projets d'avenir ? N'était-ce pas avec la vision de Paris devant les yeux qu'il lui avait parlé du bonheur qu'il éprouvait à se retrouver chez lui ?

Il s'aperçut aussi qu'il n'aimait pas véritablement sa mère. Après avoir lu sa lettre où elle lui demandait si elle devait vendre ses bijoux, un grand élan l'avait poussé vers cet être délicieux qui souffrait. Il s'était reproché de l'avoir tenue loin des douleurs et des joies de sa vie, de l'avoir dupée... il le croyait du moins... ce retour intempestif n'avait été qu'un geste que la honte, le remords et les évènements au milieu desquels il se débattait, lui avaient inspiré.

Le geste était fait et voici qu'il ne découvrait plus rien de vibrant en son âme.

Norbert de Faye savait par Suzanne que Jacques ne tarderait pas à revenir cependant il ne put maîtriser un mouvement de surprise en le voyant entrer.

— Bonjour Jacques, s'écria-t-il, en continuant à jouer... assieds-toi... tu as des cigarettes... Tu reconnais, n'est-ce pas : c'est *Dans l'or du Rhin*. C'est admirable... admirable... Le violon solo pose le thème du bonheur de la nature vierge... fa, sol, sol, la, ré, fa, la... C'est de là que sortiront plus tard les mumures de la forêt. Est-ce beau !... tout le génie de Wagner est là...

Il chantait, le buste en arrière, les yeux envahis d'enthousiasme.

Il joua quelques instants encore et brusquement s'arrêta, s'approcha de Jacques, lui tendit la main :

— Tu es arrivé...

— Par le premier rapide.

— A l'improviste.

— Oui...

Et comme Jacques examinait le cabinet de travail.

— J'ai changé la bibliothèque de place...

— C'est mieux ainsi. As-tu de nouveaux livres ?

— Non, tu sais, moi, les livres.

Il alluma une cigarette.

— Je t'apporte mon dernier.

— « *La Création* ».

— Non, de petits poèmes.

— Tu en es content ?

— Oui.

— Et ton voyage en Afrique ? reprit Jacques après un silence.

— Très agréable. Mais, parlons de toi.

— Eh bien, moi... — Il hésita quelques instants et ajouta : Je resterai longtemps, très longtemps avec vous.

Sa voix tremblait.

— Comment, longtemps ?

— Nous sommes dans une situation terrible, ma mère et moi. Tu n'es au courant de rien...

— De rien.

Norbert s'était installé dans un fauteuil ; il regardait Jacques, attentivement et tout à coup, Jacques eut envie de s'écrier : « Norbert, je t'en prie, ne sois pas implacable ! Je suis malheureux. Facilite-moi ma tâche. Lis dans mes yeux... Ramène sur tes traits ton habituelle bonté... sans cela que vais-je devenir ? » Il murmura doucement :

— Nous sommes ruinés.

— Ruinés ?

— Si tu préfères, nous n'avons plus rien ou presque. Les Parlier ont suspendu leurs payements... Ils ne nous font plus la pension qui me permettait de vivre à Paris... il ne nous reste que les petites rentes de maman...

— Jacques, si tu as besoin de quoi que ce soit, je suis là. J'ai quelque argent de côté... ne te gêne pas. Cela ne me dérangera pas le moins

du monde. Tu me rembourseras dans dix, dans vingt ans, quand tu pourras. Je ne te le proposerai plus. C'est promis... Réponds, c'est promis...

— Je te dois déjà quinze louis, Norbert...

— Une bagatelle. — Donc tu as l'intention de demeurer ici, de travailler; vois-tu la possibilité de gagner quelqu'argent avec ta littérature ?

— Pas de longtemps.

— Ce changement dans ta vie, comment l'envisages-tu ?

Jacques eut un geste vague. Il avait l'impression que Norbert se renseignait et rien de plus...

— J'espère reprendre ma vie de jadis, avec vous tous...

— Ta mère...

— Heureuse de me revoir...

— Tu as bon courage. Tu n'es pas trop démoli. C'est l'essentiel. Paris ne te manquera pas trop.

— Non.

Une détresse mortelle accabla Jacques. La froideur de Norbert le désespérait. Il ne retrouvait pas, auprès de lui, l'atmosphère bienfaisante sur laquelle il comptait tant pour enthousiasmer son cerveau et ragaillardir son âme, afin de les tourner bravement et honnêtement en face des choses.

Deux fois, en lui parlant de son voyage et des quinze louis prêtés pour le duel, il avait essayé d'amener l'entretien sur les questions qu'il sou-

haitait aborder et, deux fois, Norbert avait fait dévier l'entretien.

— A propos, tu te souviens de la petite infirme de Bayreuth. Elle m'a écrit. Elle chante l'an prochain, le rôle de l'oiseau dans *Siegfried*. J'ai sa lettre par là, je te la montrerai, c'est charmant.

— Retourneras-tu à Bayreuth ?

— Peut-être.

— Si tu savais, comme j'ai pensé souvent à notre séjour en Bavière...

Ils évoquèrent leurs soirées dans le petit restaurant, leurs promenades dans les bois, à l'Ermitage...

Norbert jouait avec un coupe-papier, Jacques écoutait...

— Iras-tu en Algérie, cet hiver ?

— Non...

— Et tes parents ?

— Mon père est à Marseille pour deux ou trois jours... ma mère est chez toi, sans doute, ou chez les fermiers, la petite est malade...

Bientôt, ils n'eurent absolument rien à se dire. Ils avaient, l'un et l'autre, la certitude, qu'étant donnée l'atmosphère hostile qu'ils avaient laissé s'établir entr'eux, une explication aurait été dangereuse et maladroite. Ils s'efforcèrent de revêtir leur causerie de quelque naturel et de la faire durer ; ils évitèrent de prononcer les noms de Suzanne, de Maud, d'Augeret... A les entendre, on les eut pris pour deux camarades, non pour deux amis, pour deux frères.

Le soleil se couchait. Norbert repoussa les persiennes. L'air de la chambre se dora. La mélancolie du crépuscule les tint silencieux. Brusquement Jacques se leva et sortit.

Il trouva sa mère en train de travailler pour les pauvres. Le salon était peu éclairé et d'une intimité, d'un calme qui impressionnèrent Jacques. Il prit un livre, le rejeta et l'ennui s'étendit sur toutes ses pensées !

Après le repas, on alla chez les Veyrel. — Ce serait ainsi chaque soir ! Non. Non.

Madame Viguiers entra la première. Jacques ne devait se montrer que plus tard. Il se prêta à cet enfantillage. La joie de sa mère le torturait comme un remords.

La serre était ornée de cycas, de palmiers, de bananiers. La baie s'ouvrait sur le jardin. Le parquet était recouvert par des nattes blanches. Dans les angles, des divans, des sièges bas, des tables à ouvrage...

Monsieur Veyrel désigna à Madame Viguiers son fauteuil habituel. Monsieur Paul Veyrel était un être heureux, ancien commerçant retiré depuis peu des affaires et jouissant d'une aisance modeste. Barbe grise taillée en pointe, joues rosées, corpulent, l'air réjoui, il aimait la vie et vieillissait doucement. La chasse au poste, la pêche à la ligne, le bridge — appris avec quelle difficulté ! — le jardinage étaient ses seuls plai-

sirs. Madame Veyrel était une femme très simple, silencieuse : la compagne rêvée pour un homme comme le père Veyrel. Ils adoraient leur fille, mais désiraient la marier richement. Elle n'avait pas de dot, ils lui serviraient une petite rente — pour ses épingles — mais elle aurait à leur mort 200.000 francs et la villa...

Ils vivaient avec les Viguiers en bons voisins. Ils se connaissaient depuis trente ans. Entr'eux, jamais la moindre discorde. Les mêmes événement les émouvaient : la santé de leur enfant, la sécheresse, le vent et les dégâts qu'il produisait dans les parterres...

— Eh bien, voisine...

C'était la phrase consacrée par laquelle Monsieur Veyrel saluait Madame Viguiers. Mais ce soir-là, après l'avoir prononcée, il fit un bond en arrière :

— Oh ! par exemple ! Le Parisien ! Il tombe des nues !

Et Jacques fit son entrée.

Monsieur et Madame Veyrel l'embrassèrent.

— En voilà une surprise, eh ! voisine !...

Suzanne lui tendit la main. Une petite main ferme qui trembla, mais très peu. Madame Viguiers exultait. Comme on l'aimait son Jacques ! On l'accabla de questions sur Paris.

— Eh ! à propos, s'écria Monsieur Veyrel... homme du jour, spadassin, d'Artagnan... et ce duel ?...

— Oh ! je vous en prie...

— Bravo ! il y a encore de la jeunesse, on a le sang chaud dans notre belle France... C'est pour un cotillon... hein !

— Voyons, voyons Paul... Madame Veyrel imposa silence.

Les yeux de Jacques cherchaient ceux de Suzanne. L'arrivée du jeune homme contrariait Monsieur Veyrel. Il n'ignorait pas que sa fille avait pour son ami une grande affection et il aurait été navré si ce sentiment s'était transformé en un amour assez violent pour détruire les projets qu'il avait formés depuis que Norbert s'était mis à fréquenter assidûment sa maison. L'idée que Suzanne pourrait épouser Jacques — il ne savait pas que les Viguiers étaient ruinés — ne lui plaisait guère.

Un mariage avec de Faye — et ce n'était pas uniquement pour jouer au bridge qu'il venait chaque soir — l'enchantait.

— Norbert est en retard, dit-il.

Une pendule sonna neuf heures.

— Il est habituellement ici à huit heures observa Madame Viguiers.

— Jacques, jouez vous au bridge ? Non... il faut apprendre...

La tenture s'écarta. La domestique apporta le tilleul et le thé que Madame Veyrel versa dans des tasses ornées de champêtres bouquets, pendant que Suzanne arrangeait la table.

Jacques suivit la partie et bientôt il s'ennuya comme il n'aurait pas cru qu'il fut possible de

s'ennuyer sur terre. Il marquait les points sur des cartons.

Monsieur Veyrel se fâchait, sa femme s'appliquait et accumulait les fautes. Madame Viguiers était distraite car ses yeux se levaient fréquemment vers son fils.

Enfin, ce fut onze heures. On se sépara. Suzanne murmura à Jacques, dans le couloir :

— J'ai reçu une lettre de Maud. Vous avez mille choses à m'expliquer... je vous attends demain matin, ou au début de l'après-midi...

— Bien.

Monsieur Veyrel les accompagna et resta sur le perron, une lampe à la main, pour les éclairer. Une lumière jaune effaça la lueur bleuâtre de la lune illuminant l'allée. Il souhaita bonne nuit à ses voisins et disparut.

Les Viguiers rentrèrent lentement chez eux. En marchant, ils effrayaient les grenouilles qui reprenaient leurs croassements dès qu'ils étaient passés. La rumeur de la mer était plus profonde et plus ample.

— Jacques, es-tu content de ta première journée ? Es-tu heureux ?

— Oui, mère, très heureux .

Elle avait deviné que le verbiage de Monsieur Veyrel l'avait obsédé. Elle l'en excusa :

— Ils nous aiment beaucoup.

— Je sais...

— Si le bridge t'ennuie, ne te crois pas obligé de l'apprendre... d'ailleurs Norbert est toujours là...

Au bout de l'avenue de platanes le ciel apparut avec toutes ses étoiles. Une d'elles escortait la lune. Des roses et des chèvrefeuilles qui enlaçaient un palmier embaumaient.

— Dois-je te faire réveiller demain matin ?

— Non j'appelerai.

Quand il fut seul dans la chambre, Jacques se laissa tomber dans un fauteuil, s'écria : « Oh Dieu ! quelle journée ! » Puis il se dressa avec impatience, irrité contre lui-même et contre l'univers entier. Il marcha de long et en large, ouvrit la fenêtre, s'y accouda. Entre les pins plantés au sommet d'une petite colline la mer brillait. Il regarda sans émotion, sans pensée ce paysage féerique, comme si son intelligence, sa sensibilité avaient été anéanties par de longues années de solitude, de désespoir et de spleen... ensuite, ce fut sa chambre qu'il examina. Elle était claire et vaste. Une alcôve tendue d'étoffes algériennes cachait le lit. Comme meubles : une bibliothèque, une armoire, deux fauteuils, un canapé, une table sur laquelle ses papiers étaient rangés bien en ordre. Dans une coupe ornant la cheminée surmontée d'un miroir, deux roses blanches s'épanouissaient... mais la malle ouverte donnait à cette installation un aspect provisoire... arrivait-il ? ou bien faisait-il ses préparatifs de départ.

Il parcourut le manuscrit de « *La Création* » : « Que j'achève ce poème à Paris ou à Runel,

que j'en fasse une œuvre admirable ou que je le rate... il n'aura pas davantage de lecteurs... il ne me rapportera rien, n'améliorera pas ma situation. Trouverai-je seulement un éditeur ! Qui cela peut-il intéresser ? Il s'agit maintenant de gagner de l'argent, de l'argent, de faire de la littérature, des romans et des articles... »

Des romans ? Il faudrait avoir des sujets... mais de vrais sujets capables de toucher le public.

Des articles ? Sur quoi les composer ? Et surtout, où les faire paraître ?

Il s'aperçut que ce n'était pas chose aisée que de travailler, comme il était dans la nécessité de le faire.

Oh ! pouvoir retourner à Paris, sans sous ni mailles, s'y implanter comme Gaffre et Daugé ! Ces deux vilains, dépouillés un instant de leur odieuse nature semblèrent à Viguiers deux types incarnant l'énergie, l'audace, l'initiative. Mais, pour être « *quelqu'un* » (quelqu'un dans leur genre) il fallait des facultés spéciales qui étaient autrefois l'apanage des rustres et des valets. Jacques ne les avait pas. Pourtant des pensées basses l'assiégèrent. Il n'eut pas la force de les chasser :

« Norbert m'a offert de l'argent : si je lui en demandais ! Oh ! ce serait complet, ricana-t-il ! Lui demander de l'argent en échange de l'affection de Suzanne. Marché digne d'un Gaffre !... Pouah !... Oh ! Norbert, tu me crois aimé. Mon

retour définitif te gêne, menace tes projets... Tu voudrais me voir partir et avoir le champ libre ? Soit, paye ! »

Il eut un haut-le-corps :

« Voyons, est-ce bien moi, Jacques Viguiers, qui me complais dans de pareils calculs ? En serais-je là ? Quelle infamie... Ma vie a été propre. ...Oh... mon Dieu... »

Il fut atterré comme par le spectacle d'une terrible misère qu'il lui aurait été défendu de secourir. Il eut l'impression qu'une ombre se levait devant lui pour l'interroger ou le réconforter et il reconnut dans cette ombre son âme ancienne celle qui l'accueillait habituellement, lui souhaitait la bienvenue, ouvrait les portes de la demeure, lui remettait, comme une ombre gardienne, les clefs des coffrets qui renferment le trésor des choses intimes et lui disait : « Entre, ici tu seras heureux, promène tes regards sur les vieux meubles, les tentures, les étagères... Ecoute... les histoires profondes qu'ils te raconteront sont de belles légendes qui touchent le cœur des hommes... va dans la campagne, le murmure des arbres et des eaux, les mouvements du ciel et les formes des nuées ont des significations que le poète seul devine... livre-toi avec confiance aux inspirateurs de ta vie... Tu n'es toi-même qu'au milieu d'eux : entre. »

Et Jacques fut torturé par le besoin de se disculper auprès de ce spectre. Il examina enfanti-

nement, avec des larmes aux yeux, sa conscience et les événements qui s'étaient écoulés :

« J'ai agi sans discernement et cela est parfois aussi grave que d'agir comme un criminel, dit-il. Maud Dargeeling m'a montré la route : je promets de la suivre. »

II

AUTRE VERSION
DES MAITRES-CHANTEURS

Comme la veille, Norbert était au piano lorsque Jacques entra.

—Tu reconnais, n'est-ce pas, c'est la rêverie de Hans Sachs dans les *Maîtres Chanteurs* — tu as des cigarettes sur la table... je continue, c'est admirable. « L'illusion, tout est illusion, l'illusion gouverne le monde... » Quelle ampleur symphonique. Est-ce noble ? C'est une des rares œuvres qui prouvent que l'art n'est pas un dissolvant. On sort meilleur après l'avoir enten-

due, plus mâle, plus viril... Quelle bonté infinie ! C'est l'apothéose de l'âge mûr... Comme on sent que vieillir n'est pas pénible, lorsqu'en se retournant, on voit toute sa vie apparaître... et qu'on n'y découvre rien de bas, rien de mauvais. Comme l'on sent aussi que l'on peut éprouver à cinquante ans des émotions aussi profondes, aussi intenses que celles des premiers amours, des premiers aveux que nul n'oublie... et cela grâce à la mansuétude, au renoncement, au sacrifice naturellement accepté, simplement accompli...

— Norbert, Norbert, s'écria Jacques.

— Quoi, mon petit, voyons, qu'y a-t-il ?...

— Oh ! Norbert, mon vieux Norbert, c'est enfin toi qui me parles, c'est toi, mon ami, mon frère, qui me tends la main. Si tu savais, si tu savais...

Il éclata en sanglots. L'âme de Norbert fut envahie par une grande vague de tendresse. Il avait horriblement souffert en accueillant Jacques durement, en affectant vis-à-vis de lui de la froideur, de l'hostilité. Il avait lu dans ses regards de douloureuses et d'humbles prières, mais il avait eu la force de maintenir sur ses traits un masque impassible.

— Jacques, qu'as-tu ?...

— Tu m'as désespéré, hier.

— Oublie, Jacques...

— Tu n'as donc pas compris quel cœur désolé et repentant je t'apportais que...

— Tais-toi...

— Non. Je suis à un moment grave de ma vie. J'ai des torts à réparer, j'ai à me disculper, ne dis pas non, j'ai à me réhabiliter. Laisse-moi achever. Ne m'interrompt pas, la bonne atmosphère d'autrefois est rétablie. Je suis avec mon vieux frère... expliquons-nous en bons frères, Norbert, veux-tu ! Je suis redevenu moi-même, tu es bien toi. Expliquons-nous franchement, loyalement... Notre entente a été troublée, il y a des ombres entre nous. Ne me juge pas exalté, sous l'empire d'un de ces sentiments spontanés et violent, dont j'ai toujours été le jouet. Jamais une heure aussi cordiale ne se représentera. Il me semble que nos âmes sont à l'aise l'une en face de l'autre, qu'elles s'interrogent et ne découvrent en elles rien de mauvais et de bas, comme tu disais tantôt. Prenons notre vie au moment de ton départ pour l'Algérie. Les motifs de ce voyage sont clairs : tu aimes Suzanne. Tout dans ta conduite trahit cet amour. Ne t'en défends pas. Cet amour est ma joie... Ton départ, la lettre que tu m'as écrite à ton retour pour m'en donner les raisons que je soupçonnais d'ailleurs, ton attitude dans l'affaire Augeret, et surtout depuis l'affaire Augeret, tout, entends-tu, tout crie cet amour. Cette affaire Augeret la voici...

Il lui raconta ce qui s'était passé et conclut :

— Oui, mon vieux, je suis arrivé chez lui, bien décidé à amener une explication entre

nous. Quand j'ai vu sur son agenda le nom de Maud et celui de Suzanne mêlés à des noms de grues, je n'ai pu maîtriser ma colère... Si j'avais eu le temps de me reprendre, peut-être, me serais-je contenté de déchirer ces pages... mais il m'a surpris... je l'ai giflé... je ne prévoyais pas quelle serait sa conduite... j'ai été un imprudent, Norbert, mais pas un misérable.

— Pardonne-moi les termes de ma lettre.

— Tu m'as traité comme je le méritais. On n'a pas le droit d'agir comme je l'ai fait.

— Pourquoi as-tu envoyé Augeret chez Suzanne ? — Jacques, tu l'aimes aussi.

— Non. Mais la question n'est pas là.

— Cependant...

— Nous parlerons de moi après. Réponds, tu aimes Suzanne ?

— Oui, je l'aime.

— Et depuis longtemps, n'est-ce pas ?

— Tu veux que je te dévoile ma vie entière : je le ferai. Mais tu me payeras avec la même franchise.

— Je te le promets... et je vais te rassurer sur mon compte. J'avais, j'ai encore pour Suzanne une de ces affections d'enfance sur la valeur desquelles on s'abuse. Nous avons été élevés ensemble. Nous avons grandi ensemble... banale aventure : on chemine côte à côte... on croit qu'il en sera toujours ainsi. Ceux qui nous ont connus s'imaginaient que nous nous aimions, que notre destinée était toute tracée... Ma mère,

tes parents, toi-même, Norbert, avez dû former des projets sur nous deux. C'est pour cela que tu t'es tenu à l'écart, que tu nous a laissé la route... mais au premier détour de cette route, on se quitte... la vie se lève et impose ses volontés, ses caprices contre lesquels nous ne pouvons absolument rien. Suzanne était pour moi le foyer, Runel, nos heures intimes, nos causeries... quand j'évoquais nos paysages, sa silhouette les décorait. Aux jours de découragement, j'en parlais, comme on parle de l'enfance, cette légende de la vie ; j'en parlais, quand il pleuvait, quand il faisait froid, quand je me disais : « Là-bas, à Runel, le ciel doit être bleu. » Suzanne était pour moi la nostalgie d'ici, du soleil, de la mer... et rien de plus. Je te le jure... j'ai prononcé son nom devant Augeret en lui décrivant Runel, nos maisons, notre existence... « allez donc voir mon amie... » je le tenais pour un honnête homme... tu sais le reste. Norbert, je n'aime pas Suzanne...

— Elle t'aime, elle...

— Non. Nos sentiments sont identiques. La vie ne lui a pas encore prouvé qu'elle ne m'aime pas comme elle croit m'aimer. Je la laisse, sans le vouloir, dans une atmosphère de doute qui l'inquiète. Il faut briser ce doute, mettre la situation au clair.

— Je crains que le résultat ne soit dur pour moi.

— Norbert, c'est de toi, de ton influence que je tiens tout ce qui lui plaît... et tu l'aimes.

— Hélas !...

— Et depuis longtemps ?

— Depuis très longtemps. Que me fais-tu avouer ? Tu as deviné juste, Jacques. J'étais certain que vous vous aimiez, que vous étiez fait l'un pour l'autre. Ce sont là les termes qui venaient naturellement aux lèvres, quand on vous voyait ensemble, et je vous ai vus bien souvent. Ce spectacle m'a d'abord rempli de jalousie, puis d'émotion... l'émotion d'Hans Sachs... une sorte de mansuétude, de tendresse m'a bouleversé... ma jalousie n'a pas été une chose bien affreuse, puisque je l'ai combattue... elle m'a attaché à toi plus profondément, plus noblement. J'ai essayé de te former pour elle... et ce labeur me remplissait d'une mélancolie exquise. Oui, lorsque je vous apercevais tous deux, mon vieil amour agitait ses pauvres ailes... mais vous aviez l'air si heureux, si indifférents ! « Qu'ils soient heureux, qu'ils soient heureux ! » — Il y a longtemps de cela, Jacques... très longtemps !... et la pensée que vous me devriez, peut-être, un jour, un peu de bonheur, m'était douce, infiniment douce... Tu ne peux pas savoir quelles émotions m'ont visité, m'ont transporté lorsque je songeais à vous, en jouant du piano, au crépuscule... que d'heures charmantes, que d'heures tristes et profondes... elles ont orienté ma vie... tout cela revient à ma mémoire... vous voir heureux, cela me plaisait et comme tu l'as dit : « je vous laissais la route libre. » Je me fai-

sais l'effet d'un vieillard... je fuyais Suzanne, mais je respirais mal, là où elle n'était pas... je n'allais jamais chez elle, quand tu étais à Paris... Quand je la rencontrais, je m'employais à détruire la fâcheuse impression que lui produisait l'attitude que tu avais adoptée. Je lui affirmais que le fond de toi-même n'était pas atteint. — Mais cet hiver, je souffrais trop. Je me suis enfui... A mon retour, je l'aimais davantage. Ta lettre m'a exaspéré, moins cependant que la présence d'Augeret. Je n'ai pu tolérer ses manières déplaisantes, sa conversation, sa forfanterie, j'ai assisté à toutes ses visites... puis ce fut ton duel, l'article du « *Nain Rouge* », les lettres anonymes. Je suis devenu l'ami de Suzanne. Je l'ai consolée, réconfortée. Je te jure qu'elle ne se doute ni de mon immense amour ni de la sévérité avec laquelle je jugeais ta conduite. Hier c'est la première fois que je ne suis pas allé chez les Veyrel, depuis plusieurs semaines, parce que tu y étais...

— Mon bon Norbert, et dire que c'est après ton départ que j'ai songé que tu pouvais aimer Suzanne. Et c'est une phrase de toi qui m'a fait songer que cela n'était pas impossible. L'an dernier, je t'ai reproché (je ne me souviens plus à la suite de quel entretien), de demeurer à Runel au lieu de visiter les Indes, le Japon... Tu m'as répondu : « On ne me verra dans ces pays que lorsque je serai amoureux ou fou... »

— L'Algérie n'est pas les Indes...

— Évidemment.

— Et d'ailleurs, j'avais oublié cette boutade... et partir eut été un moyen bien étrange pour t'informer de mon amour.

— C'est vrai...

— Et d'autant plus, tu l'as avoué toi-même, que rien, dans mes manières ne t'avait donné le moindre soupçon... Je m'étais tellement habitué à l'idée que tu épouserais Suzanne, que je n'en souffrais presque plus... Un peu de l'âme de Hans Sachs est descendue en moi...

— Norbert, une version nouvelle des Maîtres-Chanteurs sera la nôtre... C'est Walther qui remet aux mains du grand poète et de l'honnête homme, la petite Ève et qui lui dit : « Toi seul en es digne... »

— Non...

— La pensée que j'aime Suzanne est la seule qui te retienne pour la demander à ses parents.

— La seule.

— Elle n'existe plus.

— Jacques !

— Je sens tout ce que renferme ton cri. Tu t'imagines, Norbert, que je me sacrifie, que je renonce. Non, ne me prête pas d'aussi beaux sentiments... Je n'aime pas Suzanne et puis, en admettant que je l'aime, où cela me mènerait-il ?

— Je ne comprends pas...

— Nous n'avons plus rien.

— Tout ce que j'ai est à toi...

— Si j'aimais Suzanne, j'accepterais... mais je ne l'aime pas. Je ne gagnerai jamais assez d'argent pour subvenir aux frais d'un ménage, si modeste soit-il ! Tu as rêvé de me rendre heureux en te sacrifiant. Souffre donc, qu'à mon tour, je désire te voir heureux, en n'accomplissant aucun sacrifice. Il faut dissiper les doutes de Suzanne sur la qualité de mon affection. Charge-moi de lui parler de toi, cet après-midi.

— Mais toi...

— Moi ? je resterai ici, je travaillerai... j'ai besoin de travailler à de vrais livres, de vivre dans une atmosphère de bonheur et de santé... Je n'ai jamais fait œuvre qui vaille, que pendant les quelques mois que je passe ici tous les ans. Souviens-toi de notre retour de Bayreuth, de nos causeries, de mon enthousiasme, de ma confiance, souviens-toi de l'après-midi où je t'ai lu mon poème « *La Création...* » tu m'as dit : « C'est très beau, il faut finir cela, le reste pouah ! » Le reste, c'est ce qui se fait à Paris, c'est la littérature du jour, c'est les romans de saison dont on parle... c'est ce qui fait vivre... Eh bien, Norbert, je n'ai pas ajouté une ligne à mon poème. Je vais avoir vingt-huit ans, je n'ai ni un nom ni une œuvre... et j'ai perdu la foi en moi-même, en mon talent. Quel martyre! Chaque jour, je sentais diminuer mon goût pour le travail et je prenais de graves décisions, revenir près de vous, etc... je n'en avais pas le courage... et je ne suis pas fâché que les circons-

tances m'obligent à rompre cette vie prenante comme une putain... Tu avais raison, Norbert, je ne suis pas taillé pour la lutte, elle m'anéantit. Je reviens accablé, le cœur dévasté, mais à temps, tout de même, pour me reprendre. Tes lettres, tes premières lettres que je qualifiais d'ennuyeuses, mais que je redoutais, parce que leur vérité me gênait, me criaient : « *Tu es poète, mais tu n'es que poète, ce n'est que dans la tranquillité que tu accompliras de grandes choses... tu n'as aucune des facultés qui permettent à un jeune homme sans fortune « d'être quelqu'un » au bout de deux ou trois ans... Sauras-tu te former dans le monde, t'y pousser, t'y faire des relations utiles, les exploiter. Je ne crois pas.* » Je suis tes conseils, je reviens... et ce sera pour m'asseoir à ton foyer...

— Jacques, regarde-moi donc un peu en face, t'imagines-tu que je sois dupe de la comédie que tu me donnes ! Je lis le renoncement, le désespoir dans tes yeux ! Tu cèdes à un bon mouvement de ton âme. Que tu sois dans l'impossibilité matérielle d'épouser Suzanne, je le reconnais, mais ne nie pas que tu l'aimes...

Une émotion grandissante et trop longtemps contenue métamorphosa en une sorte de ricanement lugubre les sanglots qui étreignaient la gorge de Jacques :

— Oh ! oh !... je préfère tout t'avouer... je me sacrifie si peu, vois-tu, que j'épouserai à l'automne Maud Dargeeling...

— Maud ?

— Oui, Maud. Elle est en Amérique ou sur le point de partir. Des affaires d'intérêt la réclament...

— Suzanne sait-elle ?...

— Pas encore. Je dois lui annoncer tantôt nos fiançailles. Maud lui a écrit que j'avais mille choses à lui raconter... garde cette nouvelle secrète. Suzanne toi et moi devons seuls être au courant... J'aime Maud... elle me plaît infiniment, elle est riche... Tu vois que je ne suis pas un héros...

— Mais alors la vie que tu comptes mener et que tu m'as décrite...

— N'est pas un mensonge. Maud et moi nous nous installerons à Menton, à Nice ou ici...

— Elle t'aime ?

— Si tu en doutes, renseigne-toi. Elle a proclamé son amour chez Marie Impéria, en plein salon, devant cinquante personnes dont je te citerai les noms et devant Daniel Augeret...

— Pourquoi cet esclandre ?

— On prétendait que je m'étais battu pour Suzanne. Elle a rectifié : « C'est pour moi que Monsieur Viguiers s'est battu, parce que je l'aime et qu'il m'aime. » Et elle a détruit ainsi les potins qui couraient sur Suzanne...

— Est-ce que tu me dis la vérité, Jacques ?

— Renseigne-toi. Veux-tu des noms ?

— Et tu vas raconter cela à Suzanne ?

— Oui, mais finissons-en, m'autorises-tu à

parler de toi à Suzanne. J'espère que mon mariage avec Maud détruit tous tes scrupules et te prouve que je ne me sacrifie pas et que je ne te donne pas la comédie...

— Pourquoi entourer ce mariage de mystère ?...

— Parce que Maud n'a pas fait part de ses projets à ses parents et qu'elle m'a prié de ne les révéler qu'à Suzanne... sous le sceau du secret... et j'aurais gardé le secret si tu ne t'étais pas imaginé des choses insensées. — Encore une fois, m'autorises-tu à parler de toi à Suzanne...

— Jacques, je suis très ému...

— Norbert, je suis très heureux... au revoir... je vais chez les Veyrel.

— Attends...

— Quoi ?...

Il hésita quelques secondes et murmura timidement :

— Si elle accepte, si elle dit oui, qu'elle porte une rose blanche à son corsage, ce soir...

— Entendu...

Jacques s'enfuit, ne sachant au juste comment apprécier son mensonge.

Était-ce très bien, était-ce très mal ? Il l'ignorait, ne voulait pas le savoir. Il disparaissait de la vie de Suzanne et c'était l'essentiel. Mais lorsque Maud apprendrait... Bah !

« Je lui écrirai ce soir. Agissons, agissons.

Je ne trouverai, peut-être plus jamais, une heure de courage comme celle qui me soutient. Une force m'entraîne. Je m'y abandonne. La destinée, en feuilletant le livre des humains est tombée sur le chapitre où mon histoire est contée... beaucoup d'encre pour de bien médiocres aventures... au dénouement... je suis prêt à entonner mon Nunc Dimittis ».

III

LA ROSE BLANCHE

— Comment, Maud a fait cela, s'écria Suzanne après que Jacques lui eut exposé les raisons de son duel avec Augeret et décrit la scène dont le cabinet de Marie Impéria avait été le théâtre. Elle a dit que c'était à cause d'elle que vous vous étiez battu, parce qu'elle vous aimait... et pour me sauver...

— Pour vous sauver et puis...

Jacques marcha quelque temps, dans la salle vitrée et, s'arrêtant tout-à-coup devant Suzanne, il ajouta avec la voix satisfaite et gênée que l'on

prend pour annoncer une bonne nouvelle à des gens que l'on devine moins heureux que vous :

— Écoutez Suzanne, il faut que vous sachiez une chose : Maud n'a pas menti en affirmant que je l'aimais et qu'elle m'aimait. Oui...

Il alluma une cigarette et continua sa promenade afin de ne pas voir l'effet de ses paroles. Suzanne eut l'impression qu'un vêtement de glace serrait son corps. Elle ne put articuler un mot. Un silence tomba.

— Nous nous épouserons à l'automne ou au début de l'hiver. Rien n'est officiel. Nos parents, ceux de Maud et ma mère ignorent nos projets... ils doivent rester secrets... vous seule les connaissez. N'écrivez pas à Maud...

— Vous l'aimez ?

— Oui, ou du moins elle me plaît infiniment... et pour être franc je vous avoue que...

Il hésita et se décidant :

— Je ne fais pas ce qu'on appelle un mariage d'amour...

— Ah ?

— Maud est riche.

— Très riche même, rectifia Suzanne qui avait retrouvé son assurance et triomphé de son émotion.

— La faillite des Parlier... Les Parlier, les associés de mon père... ont fait faillite et nous sommes presque sans ressources...

— Je ne savais pas. Votre mère...

— N'en a rien dit. Nous sommes dans une si-

tuation épouvantable et malheureusement sans issue... Je n'avais jamais pensé qu'une telle catastrophe put nous arriver. J'ai gaspillé mon temps. Augeret vous a tracé d'ailleurs un tableau assez fidèle de ma vie. Je suis dans l'impossibilité de gagner de l'argent d'ici quelques années du moins, il faut que je retourne à Paris. Paris m'est nécessaire... J'ai dit à ma mère et à tout le monde que je m'installais pour longtemps à Runel... vous comprenez au cas fort improbable où le mariage ne se ferait pas... rien ne paraîtra changé dans mon existence... mais le mariage se fera...

— Maud et ses parents vous estiment beaucoup...

— Ah ! Ils vous l'ont écrit ?

— Oui.

— Enfin... voilà. Nous aurons avec Maud un pied-à-terre à Paris. Mais notre maison sera ici. Je n'ai pas complètement trompé ma mère en lui promettant de ne plus la quitter. Ce mariage arrange tout. Mille raisons m'y poussent...

— En effet.

Je vous les explique...

— Vous aviez l'air tantôt de vous excuser d'épouser Maud.

— Pas précisément.

— Et, c'est là ce que Maud vous a prié de me révéler...

— Oui... vous savez qu'elle part pour l'Amérique.

— Je le sais. — Avez-vous averti Norbert ?

— Certainement.

— Vous approuve-t-il ?

— Pleinement. Maintenant, Suzanne écoutez.

Il vint s'asseoir près de la jeune fille :

— C'est très sérieux.

—Vous m'épouvantez, répliqua-t-elle, en essayant de sourire.

— Je suis chargé d'une mission.

— De la part de Maud ?

— Non, de la part de Norbert. Vous ne devinez pas de quoi il s'agit.

— Pas le moins du monde.

— Vous m'étonnez. Norbert vous aime.

— Moi ?

— Et vous demande d'être sa femme.

Elle voulut plaisanter, mais Jacques était grave. Il renouvela sa demande. La jeune fille demeura interdite.

— Répondez, Suzanne.

— Ce n'est pas à moi que Monsieur Norbert de Faye aurait dû s'adresser...

— Oh ! le ton avec lequel vous avez prononcé ce « Monsieur de Faye ». — Soit, ce n'est pas à vous qu'il aurait dû s'adresser, j'en conviens. Mais en admettant qu'il fasse cette demande à votre père, comment l'accepteriez-vous ? Diriez-vous oui ou non ?

— Jacques, vous...

— Vous devez connaître la nature de vos sentiments vis-à-vis de Norbert.

— De l'amitié, une réelle amitié, de l'estime...

— Pas d'amour ?...

Elle eut un geste vague et ne répondit pas.

— Voyons, vous avez vingt ans. Vous ne me ferez pas croire que vous êtes incapable de distinguer l'amitié de l'amour.

— J'en suis incapable.

— N'avez-vous jamais aimé ?

— Je n'ai jamais aimé, Jacques.

— Enfin, vous n'êtes pas terrifiée par la pensée que Norbert pourrait être votre mari. Non, n'est-ce pas. C'est déjà beaucoup. Cela vous étonne cependant.

— Moins que s'il s'agissait de Monsieur Z... ou de Monsieur X...

— Que vous serez fatalement amenée à épouser. Votre père veut vous marier et c'est juste, et vous marier richement. Ne protestez pas. C'est très important dans la vie, je vous parle comme un notaire. Mais vos parents raisonneront comme moi et je ne vous crois pas disposée à agir contre leur volonté. Norbert, grâce à sa fortune, remplit une des conditions. D'autre part, il est le seul jeune homme dans l'intimité duquel vous ayez vécu.

— C'est vrai.

— Et les circonstances vous ont récemment permis de vous rendre compte de l'homme qu'il est. Vous avez écrit à Maud qu'il avait su vous réconforter, vous rassurer, que sans lui.....

— Tout cela est très juste.

— N'estimez-vous pas qu'il rendra une femme heureuse ?

— Je le crois.

— Pourquoi ne seriez-vous pas cette femme ? Ce que vous ne savez pas, ce que j'ignorais moi-même, c'est qu'il vous aime depuis qu'il est enfant, depuis toujours. Il m'a tout avoué, ce matin. Il se sentait maladroit, gauche et timide auprès de vous. Pauvre Norbert ! Il se tenait à l'écart pour ne pas trahir son secret. Il avait la certitude qu'il vous déplaisait.

Il s'imaginait que nous nous aimions, Suzanne, nous qui sommes comme frère et sœur. Il ne voulait pas jeter une ombre entre nous. Il a été admirable et, tandis qu'il me parlait, tantôt, dans son cabinet de travail, j'ai eu la vision de son âme et de sa vie. Ce sont de grandes choses, de très grandes choses. Mes yeux se sont remplis de larmes devant l'émotion qui étreignait ce robuste garçon si courageux, si fort, si bon ! Il balbutiait comme un enfant en me racontant ses craintes, ses doutes, ses espoirs, les rêves qui visitaient son cœur et qu'il chassait impitoyablement comme des intrus ! Il me disait avec une voix... Oh ! Suzanne si vous aviez pu entendre sa voix... « Oui, Jacques, je l'aime. Elle est pour moi le bonheur impossible. Je ne la vois jamais, je la fuis, et cependant je ne peux respirer que là où elle respire... Il faut que je sache qu'elle est là. Dès que je me suis aperçu

que je l'aimais, j'ai lutté contre moi-même, contre tous les sentiments humains... J'ai mis bien haut mon ambition. Une force m'a indiqué où était le devoir, mon vrai devoir : la rendre heureuse... » Et il a saisi mes mains et me regardant bien en face, vous connaissez ses regards sincères et loyaux, il m'a dit lentement : « Je te formais pour elle, Jacques... » Toutes les idées que j'ai, toutes les idées un peu nobles qui forment le fond encore intact de mon caractère, c'est à Norbert que je les dois. Toutes ces idées que je vous développais pendant nos causeries, pendant nos promenades, ces idées que vous avez gardées en vous, ce sont les idées de Norbert... vous les trouviez admirables et par une vilaine jalousie, je les déclarais parfois un peu bourgeoises et surannées, pas modernes... aujourd'hui, je reconnais qu'il n'en est pas de plus belles. Ce sont de fortes racines d'où s'élèvent tout ce qu'il y a de grand et de vraiment admirable dans le monde. Et ces idées sont simples : créer du bonheur...

Suzanne, dites, voulez-vous être la compagne de Norbert, de mon frère Norbert. Je voudrais vous persuader, je voudrais être pour quelque chose dans son bonheur, dans sa vie... il a fait la mienne... Je voudrais être pour quelque chose dans votre bonheur à tous deux. Je vous le répète, il n'aurait jamais osé vous adresser cette prière. Il ne se consolera jamais si vous devenez la femme d'un autre... ce qui ar-

rivera fatalement — Cet hiver, Norbert est parti pour Biskra, il souffrait le martyre, il vous aimait à en perdre l'esprit... quand il est revenu il vous chérissait davantage encore et il a trouvé chez vous, grâce à mon imprudence et à mon étourderie, Daniel Augeret... Norbert est devenu le familier de votre maison... et vous n'avez pas deviné quelles étaient les raisons qui l'attiraient chez vous ! Allons donc, Suzanne... Il y a une heure, comme je lui demandais, après lui avoir exposé mes projets de mariage avec Maud : « Pourquoi n'es-tu pas allé, hier au soir, chez les Veyrel ? » Il s'est troublé et il m'a fait les confidences que je vous rapporte... il m'a chargé de la mission que je viens de remplir. Réfléchissez, Suzanne. Après dîner Norbert m'accompagnera ici... Si vous acceptez, ayez une rose blanche à votre corsage. Il vous le demande. Il n'aurait pas la force de vivre une soirée entière dans l'incertitude... Au revoir, Suzanne...

Il sortit précipitamment.

Lorsqu'elle fut seule, après quelques instants de réflexion, elle dit rageusement :

« Non, je n'épouserai pas Norbert. Pas plus Norbert qu'un autre. »

Pourquoi ? Elle n'en savait rien.

« J'aime Jacques. »

Ce fut une demande qu'elle s'adressa et qui resta sans réponse. Puis, comme les gens qui cherchent à excuser une faute qu'ils ont com-

mise, elle essaya d'envisager sans répugnance la décision qu'elle se sentait destinée à prendre et à se prouver qu'elle serait selon son cœur. Elle n'aimait pas Jacques. Il lui avait révélé lui-même le genre d'affection qui les unissait : une tendresse fraternelle. Jamais — et il en aurait eu la liberté au cours de leurs enretiens — il ne l'avait troublée. Jamais il ne lui avait avoué le moindre amour. De quelle manière, cependant, avait-il parlé d'elle à Augeret, pour que ce dernier se crut autorisé à la traiter comme il l'avait fait ? Certes, elle avait souffert à cause de Jacques, mais cette souffrance ne pouvait que l'éloigner de lui.

« Il épouse Maud parce qu'elle est riche... »

Du dégoût passa dans l'âme de Suzanne.

« Norbert l'approuve... il m'aime depuis quinze ans, ne s'est jamais trahi. Il n'a pas profité des absences de Jacques pour me faire la cour »

Tout ce que Jacques lui avait confié revint à sa mémoire. Comme elle s'était trouvée en sûreté, auprès de Norbert, pendant ces derniers mois ! Elle s'était sentie dominée et comprise. Il s'était établi entre eux, une atmosphère d'intimité paisible... et n'est-ce pas dans une telle atmosphère que, jour par jour, s'épanouissent les existences heureuses ? Elle ne s'était jamais ennuyée près de lui. Aucun de ses gestes, aucune de ses paroles, aucune de ses pensées ne l'avaient choquée ou même étonnée. Vivre avec Norbert, ce serait, somme toute, continuer à

mener l'existence qu'elle menait actuellement. Norbert ne quitterait pas Runel. Sa maison ne serait pas très éloignée de celle de ses parents... elle les verrait constamment... Elle ne se souvint pas d'avoir rêvé un bonheur différent de celui qui se présentait à elle.

« Si je pouvais épouser Jacques, j'habiterais à Paris, je fréquenterais une société pour laquelle je ne suis pas faite... Epouser Norbert... »

Les idées profondément honnêtes qui formaient le fond de son caractère s'émurent.

« Si je ne l'épouse pas, j'en serai réduite à accepter un Monsieur inconnu qui me sera présenté cet hiver. Et Norbert ne s'en consolera jamais et je ne serai pas heureuse ! »

La grave figure du jeune homme lui apparut. « Pourquoi me désespérez-vous inutilement ? » semblait-elle lui dire. Les traits douloureux de Norbert la gênèrent. Mais il y avait une telle bonté dans ses yeux, une telle insistance, une si noble prière !

La certitude d'être heureuse entra dans l'âme de Suzanne.

« Non, non, je ne me marierai pas. Je suis bien chez moi. »

Son instinct de femme et sa sauvagerie de vierge luttèrent pendant la soirée et, lorsque vers huit heures, Jacques et Norbert arrivèrent, elle n'avait pas de rose blanche à son corsage... et Norbert, qui s'était efforcé de répondre aux plaisanteries habituelles de Monsieur Veyrel, eut

un éblouissement et se laissa tomber dans un fauteuil.

— Je suis ridicule, murmura-t-il, j'ai passé mon après-midi en plein soleil, avec le jardinier...

— Veux-tu que nous retournions chez toi, Norbert, demanda Jacques.

— Oui volontiers.

Il se leva, Suzanne s'avança :

— Attendez... ce n'est pas prudent...

— Non, mademoiselle, je vous assure...

Cette voix et ce regard la bouleversèrent. Elle eut honte d'elle-même. Un sentiment nouveau, orgueil, pitié, amour peut-être, posséda son cœur, quand elle vit l'anéantissement de ce garçon qu'elle avait le pouvoir de ressusciter.

Elle dit un mot à son père.

— Bonne idée fillette... Un verre de fine champagne le remettra d'aplomb.

Suzanne disparut, revint quelques instants après et quand elle eut posé le plateau sur un guéridon, Jacques et Norbert s'aperçurent qu'une rose blanche ornait son corsage...

— Mon vieux Norbert... ça va mieux hein ?...

Et Jacques détourna la tête pour cacher les larmes de la plus belle émotion de sa vie.

— Aidez-moi, Jacques.

— Volontiers, Monsieur Veyrel.

« Hans Sachs, pensa-t-il, feignit d'être très occupé par le soulier de la petite Ève pour ne pas surprendre les expressions d'amour qu'el-

le échangeait avec Walther. Excellent dérivatif... moi, je mets en place la table à jeu, je dispose les lumières... et dans la partie je ne suis bon qu'à retourner les cartes du « mort » ou à marquer les points... »

. . . .

. . . .

« ...*Je vous assure*, écrivit-il le soir à Maud « Dargeeling, *vous devez m'excuser. Oui, ma* « *grande amie et mon cher camarade, si vous* « *aviez assisté à la scène dont j'ai été le témoin* « *et l'auteur... et surtout si vous aviez éprouvé* « *ce que j'ai éprouvé, vous m'excuseriez. Je n'ai* « *rien négligé pour arriver au but que je m'é-* « *tais proposé d'atteindre en sortant de chez* « *Marie Imperia. Vous m'avez indiqué la route,* « *par votre courageuse attitude avec Augeret.* « *Je me suis servi de vous, comme je vous le* « *raconte plus haut. Pardonnez-moi. Est-ce* « *bien, est-ce mal? Je ne sais. Je vous affirme* « *cependant que vous auriez pleuré, oui pleuré,* « *tantôt, chez les Veyrel, lorsque Suzanne est* « *revenue avec une rose blanche à son corsage* « *et a tendu un verre de fine champagne à Nor-* « *bert à moitié évanoui... Je suis bien sûr que* « *lorsque mon brave Norbert a bu ce cognac, il* « *a entendu des musiques plus sublimes que le* « *thème du philtre dans Tristan... Je n'ai pas* « *songé un seul instant, je l'avoue, à la qualité* « *des moyens que j'avais employés pour l'accom-*

« *plir — Maud, imaginez une mère qui aurait*
« *volé de la nourriture pour l'apporter à ses en-*
« *fants affamés. Estimez-vous que la pensée d'a-*
« *voir volé le pain et la viande diminuera le bon-*
« *heur qu'elle éprouve en voyant ses petits se*
« *rassasier ? Non, ils sont à table, ils mangent.*
« *Leurs yeux brillent... n'est-ce pas l'essentiel ?*
« *Advienne que pourra... demain, elle se tuera,*
« *si c'est nécessaire...*

« *Et notre retour, dans la nuit ! J'insiste sur*
« *ces évènements, j'ai besoin de les raconter, je*
« *suis dans une sorte d'ivresse, de... je ne sais*
« *comment vous exprimer ce qui se passe en*
« *moi. Norbert me tenait par le bras. Il ne se*
« *possédait plus de joie. Il divaguait, il délirait,*
« *faisait mille projets d'avenir. Il répétait « Jac-*
« *ques, je suis content, je suis heureux »... Oh !*
« *ce mot heureux ! Je l'étais aussi, mais pas de*
« *la même manière... « Est-ce possible ?... Elle*
« *veut de moi... moi... » Et il riait. On eut dit*
« *que Dieu venait d'inventer un sentiment. Moi,*
« *je me sentais très vieux, près de cet homme*
« *que le bonheur rendait enfant... Faut-il qu'il*
« *aime Suzanne pour s'abandonner ainsi ! Pen-*
« *dant que je lui exposais mes projets de maria-*
« *ge avec vous, j'avais peur de mal composer*
« *mon histoire, d'être arrêté par une remarque*
« *juste, de m'embrouiller, de perdre mon sang-*
« *froid. Mais non, il a tout accepté, n'a rien ap-*
« *profondi, car à mesure que je parlais, les yeux*
« *de son esprit étaient fascinés par l'horizon qui*

« s'ouvrait pour lui, par l'espoir qui descendait,
« par la félicité qui s'approchait... Il ne com-
« prenait qu'une chose : les motifs qui l'avaient
« empêché de se déclarer n'existaient plus, cela
« était certain... Je n'aimais pas Suzanne, puis-
« que j'épousais une autre femme qui n'avait
« pas eu peur de crier son amour en public...
« J'ai eu vite fait de convaincre Suzanne... Au
« fond, nous nous sommes abusés, chère Maud,
« vous et moi. Elle ne m'aimait pas. Ces affec-
« tions d'enfance sont si mystérieuses ! Elle ne
« vous écrira rien au sujet de nos fiançailles il-
« lusoires. Elle a trouvé tout naturel — elle en
« a eu l'air, tout au moins, — le secret que nous
« désirons garder. Quand vous la reverrez, elle
« sera heureuse, vous le serez aussi, surtout si
« votre mari a défiguré Augeret... nos aventu-
« res seront oubliées... Et si Suzanne réclame
« des explications, vous lui apprendrez que vos
« parents ce sont opposés à votre mariage et
« vous ont obligée à épouser le gentleman bo-
« xeur... vous vous arrangerez... c'est le métier
« de la vie d'arranger les choses après les avoir
« désorganisées... Ne vous inquiétez pas de moi.
« Les uns déclareront que je suis un vilain Mon-
« sieur, les autres que je suis un beau caractè-
« re... ainsi boîte le monde.

« Au revoir, mon bon camarade. Allez, cro-
« yez-moi, vous pouvez donner une chaude poi-
« gnée de main à votre

« Jacques VIGUIERS. »

IV

AU DEFAUT DE L'ARMURE

Le lendemain, Madame Viguiers se rendit à Nice, et Jacques resta à Runel pour travailler. Il installa sa table devant les fenêtres qu'il ouvrit. Sur les dômes vert-bronze des pins parasols ronds et plats comme des boucliers, se faussaient les flèches du soleil. La création, ainsi qu'aux premiers jours de son enfance, était belle et sereine. La mer avait ses courants, ses vagues et ses îles, la campagne ses parures de fleurs et d'arbres, l'espace ses nuages et ses oiseaux. L'allégresse et la force chantaient. Quelle profonde harmonie inspiratrice pour une âme

puissante. Jacques feuilletait un manuscrit avec dégoût. On frappa à la porte.

— Entrez.

— Voici le courrier.

— Merci.

Une lettre de Paris. Jacques la décachète en tremblant. C'est une note criarde que cette écriture inconnue, dans la musique qu'était ce matin là le monde.

« *Honoré Monsieur et Ami,*

« *J'ai pris la liberté de frapper chez vous, rue*
« *Galilée. Votre concierge m'a informé que vous*
« *étiez dans les propriétés de votre famille, dans*
« *le Midi...*

« Les propriétés de ma famille? Qui donc écrit cela : Enéa Aldramino... »

« *...Je viens vous troubler dans votre solitude*
« *où vous devez appartenir aux Muses, mais*
« *j'ai absolument besoin de vous, de vos con-*
« *seils, pour remplir la mission qui m'a été con-*
« *fiée par notre inoubliable ami John Arthur*
« *Wellseley. Je suis de retour d'Angleterre. J'ai*
« *passé de bien durs moments dans cet affreux*
« *pays. Vous savez quelles décisions sacrées ont*
« *nécessité mon voyage. Tout est terminé pour*
« *le mieux. J'ai fait parvenir :*

« *Cent mille francs à Monsieur Cabriès.*

« *Une pareille somme est destinée à Monsieur*
« *Genlis, mais où le trouver?*
« *J'ai rencontré sur le boulevard Monsieur*
« *Gaffre. Il était en automobile et m'a salué*
« *avec une insolence qui a fait bouillonner mon*
« *sang vénitien. Je lui enverrai les cinq louis*
« *que lui a légués John-Arthur. Ils lui rappelle-*
« *ront une scène où il a tenu un rôle assez pi-*
« *teux, vous en souvenez-vous?...*

(Cher Aldramino, comme il s'en moque aujourd'hui).

« *...Je me suis rendu chez Monsieur Daugé. Il*
« *est directeur d'une grande imprimerie. Il m'a*
« *à peine reconnu. Quelles vilaines gens. Com-*
« *me on les ferait volontiers bâtonner par des*
« *faquins. Monsieur Daugé recevra lui aussi ses*
« *cent francs.*
« *Que dois-je faire avec Monsieur Morgane?*
« *Est-il fâché avec ses exécrables amis? répon-*
« *dez-moi.*
« *Où est Monsieur Mancel, ce délicieux anar-*
« *chiste, doux comme un Christ. Je dois lui*
« *envoyer un Stradivarius. Où sont enfin Mes-*
« *sieurs Laugier-Varennes, Chermet, etc...*
« *Et maintenant venez à mon aide. Je possède*
« *des sommes importantes destinées à être dis-*
« *tribuées à des artistes malheureux et probes.*
« *Quels sont ces artistes? A quelles demandes*
« *faut-il donner suite. Je vous en prie, aidez-*
« *moi?*

« *Je me sens affreusement dépaysé à Paris,*
« *sans vous. When shall we meet again? Ve-*
« *nise m'appelle, ou plutôt non, le Lido et l'A-*
« *driatique, cette sœur de votre Méditerranée.*

« Enéa Aldramino ».

Après avoir lu cette lettre, l'enthousiasme, l'exaltation dans lesquels Jacques vivait depuis quarante-huit heures s'évanouirent, tout à coup, comme des décors hissés. Son cœur dépouillé se mit à battre comme un cœur misérable, un cœur qu'une cohue de pensées désordonnées et criardes força, envahit, saccagea. Les murs de sa chambre claire et inondée de soleil répercutèrent mille cris gouailleurs et cruels. Les cris de la meute qui l'avait poursuivi et traqué, comme une bête frappée, pendant sa dernière soirée au Bois de Boulogne.

Ah ! Il avait chanté son Nunc dimittis — et bien chanté. Que lui restait-il ? Son âme était vide, son esprit sec. Son geste de renoncement n'avait été qu'un coup de balai. Rien de plus. Dans son ivresse il n'avait oublié qu'une seule chose : Paris et la vie véritable, mouvementée, c'est-à-dire tout ce qu'il avait abandonné.

« Ma vie nouvelle, murmura-t-il, commence aujourd'hui. Quelle misère, quelle débâcle ! »

Certes, Paris existait. Il s'écria :

« Paris ! »

Les projets de travail dans la solitude, où

étaient-ils ? Avec sa nature étaient-ils réalisables ? Il se répondit : Non. Ses désirs d'existence orgueilleuse où étaient-ils ?

« L'existence noble, telle que je l'ai imaginée, telle que je l'ai dépeinte à ma veulerie pour l'abuser, c'est l'ennui, l'ennui qui ronge comme un acide, anéantit la volonté, stérilise l'imagination. »

L'horreur de la situation où il était réduit se montra tout entière, après la lecture du billet d'Aldramino.

Oui, il n'avait oublié qu'une chose : la vie. Elle le relançait comme une maîtresse jalouse qui n'accepte pas la rupture et se cramponne à à son amant tant qu'elle devine en lui de la ressource.

Se morfondre en province, pendant que sa génération ferait lentement sa trouée, être spectateur de la lutte — et la lutte est belle et seules les volontés atrophiées la méprisent — et ne pas en être comme Genlis. Il allait connaître cette torture ! Il verrait Laugier-Varennes avoir un nom, après avoir publié livres par livres son œuvre magnifique. Gaffre et Daugé seront de grands critiques, prendront peu à peu la place de Darne ; Augeret triomphera et ceux que Wellseley avait comblés, Cabriès, Morgane, triompheront aussi... et Gaston Comtois le poète lauréat et Marie-Imperia et Mourailles et Chateau-Payan et Fiercœur et Rodolphe Glorieux et les autres, les autres, les autres...

La meute qui avait envahi la chambre cria des noms de confrères. Viguiers calcula leurs chances de succès d'après leur talent et leur tempérament.

« Paris ! Paris ! »

Des décors s'ébauchèrent : le Bois, Montmartre. Quelle poésie ne revêtirent-ils pas !

« Coûte que coûte, je retournerai là-bas, je veux avoir droit de cité, dans la littérature, devrais-je pour cela costumer des lieux communs à la mode du jour, bluffer ! Tant pis pour l'Art ! Je hanterai les bureaux de rédaction, les secrétariats de revues, je serai obligé de le faire, je le ferai. Morgane, Gaffre, Daugé, se sont débrouillés, je me débrouillerai ! »

Il songea à tous ceux que le besoin, la pauvreté avait harcelés et qui étaient devenus de grands écrivains. Une nouvelle ivresse le posséda, plus lamentable que celle du renoncement et du sacrifice.

Il relut la lettre d'Aldramino ! Quels évènements de son existence ne lui rappela-t-elle pas ? N'était-ce pas le soir de la mort de Wellseley, qu'il avait reçu un billet de Marion ? Elle revenait à lui et lui demandait un rendez-vous après une longue rupture... Et Anne-Marie Loret apparut à Jacques. Elle avait son regard plein de vivacité et de mystère, son charme perfide ! Comme ses facultés de jouir et de souffrir avaient complètement vibré auprès d'elle.

Soudain, les dernières phrases de la lettre d'Aldramino arrêtèrent les pensées de Jacques :

« *Je possède des sommes importantes destinées à être distribuées à des artistes malheureux et probes* ».

« Les artistes malheureux et probes ?... Mais j'en suis ! » s'écria-t-il.

Il marcha de long en large, la cervelle exaltée, le cœur battu par un sang brusque. Il murmurait :

« Pourquoi pas... Non, non, jamais ! Cependant, c'est l'espoir. Mon seul espoir ! Pas de fausse honte : il le faut. Ma démarche n'a rien qui puisse me déshonorer. Vraiment ? et mon attitude ? Ah ! du joli, mon attitude, où m'a-t-elle mené ? »

Sans plus réfléchir il s'assit devant sa table, donna à Aldramino les renseignements qu'il désirait, l'informa de la folie d'Emmanuel Genlis, jura sur son honneur que Morgane était fâché avec Gaffre et Daugé et que, par conséquent, il pouvait entrer en possession de son héritage.

Finalement Jacques Viguiers exposa sa situation à lui, non à son ami Aldramino, mais bien à *l'exécuteur testamentaire* de John-Arthur Wellseley. Il raconta sa ruine. Il demanda des secours. Il spécifia que cet argent lui était absolument nécessaire.

Un cabotinisme identique à celui qui avait

inspiré sa conduite envers Suzanne et Norbert lui fit exagérer sa détresse.

« On n'en saura rien. Si Aldramino parle et si on se permet la moindre allusion à ce que je viens de faire : une gifle et un coup d'épée seront mes réponses ! » Suprêmes ressources !

Il cacheta sa lettre et sortit. Près du portail, il rencontra Gasquet, le jardinier des de Faye en cabriolet.

— Vous allez à la gare ?

— Oui, Monsieur Jacques.

— Tenez, portez moi ça à la poste.

— Serviteur, Monsieur Jacques.

— Merci.

La voiture s'éloigna, traversa le pont de la Sarette, tourna à l'angle de la route et des arbres la dissimulèrent.

— Voilà qui est fait.

Il prit pour du calme l'espèce d'ahurissement dans lequel il était. Il se dirigea vers les bords de la rivière. Elle coulait avec un murmure adouci par les herbes et les mousses des berges. Entre les arbres, par grandes échappées, la plaine ensoleillée apparaissait. Pas de brise. Les parfums des plantes aquatiques s'élevaient. La chaleur, par endroits, était intolérable. Des flaques, des mares, donnaient à l'air presque tiède, une saveur écœurante.

« Retourner à Paris... Mais... (Jacques s'arrêta, se passa la main sur le front) ... j'ai mendié, j'ai demandé un secours d'argent à un in-

connu qui me croit riche et qui, défiant de nature, pourra s'imaginer que j'exploite sa bonne foi... S'il refuse... s'il se laisse influencer, s'il se renseigne : on me croit riche... un homme qui prête un louis de temps à autre, sans trop de supplications, est riche... j'ai agi comme un fou ! Quelle honte, si la chose se sait et elle se saura ! Aldramino ne donnera pas suite à ma demande sans être fixé sur ma situation. Il s'adressera à Gaffre, à Daugé ! Quelle honte ! Une faute comme la mienne est impardonnable. »

La laideur de son acte l'affola. Il avait l'impression que l'univers entier ricanait :

« Réécrire à Aldramino : trop tard. — Lui télégraphier : « *Renvoyez sans la lire ma lettre de ce jour.* » c'est compliqué. Aldramino ne connaît pas mon écriture. — Courir après Gasquet ? Il est à Menton, sans doute. La lettre est jetée dans la boîte... la levée est faite... il est onze heures. — Aldramino est honnête homme. Je lui expédierai, ce soir, un second message en le priant — sur l'honneur — de tenir ma demande secrète... j'aurai l'air d'un tapeur scrupuleux ! — Avertir Laugier-Varennes, Morgane... et pourquoi pas tout Paris ? — Eh ! qu'importe, pourvu que j'y retourne ! »

Chacune de ses réflexions était accompagnée par un cortège de pensées qui formait, autour de son cœur, une ronde infernale qui l'affolait, l'irritait, le consolait, le désespérait.

Tout-à-coup, Jacques distingua une silhouette

de femme. Il se dissimula : c'était Suzanne Veyrel. Elle lisait attentivement une lettre écrite sur grand papier... elle avait d'autres feuilles dans la main...

De qui cette lettre était-elle ? De Norbert ? Non. — De Maud ?... Pourquoi ne la lit-elle pas chez elle ?

« Oh ! nom de Dieu, ce serait trop fort, si c'était une lettre d'Augeret ! »

Jacques s'avança soigneusement sur la mousse, répétant :

« Ce serait trop fort oh... oh !... »

Suzanne absorbée ne l'entendit pas venir. Elle se tenait immobile, sous un charme. Jacques put la surprendre. Il lui arracha le papier des mains. La jeune fille poussa un cri :

— Vous... Jacques... quelle peur !

Il ne parvint pas à articuler une parole. Ses lèvres tremblaient. Ses nerfs se crispaient. Un long silence tomba.

Deux tourterelles s'envolèrent d'un saule et un martin-pêcheur en saphir et en émeraude quitta la branche sur laquelle il était à l'affût.

— Que lisez-vous là, Suzanne ?

— Regardez.

Il hésita, regrettant déjà sa brusquerie. Son énergie l'avait abandonné. Les battements de son cœur troublaient le calme qui les environnait.

Il abaissa les yeux sur la feuille de papier... c'était le papier dont il se servait... il reconnut

aussi son écriture... Il lut et il hocha la tête et se hâta de sourire :

— Où avez-vous trouvé cela, Suzanne ?

— Plus haut... dans un taillis... ces feuilles ont attiré mon attention. Je les ai ramassées... j'ai cru que c'était un manuscrit égaré, jeté par mégarde.

— Effectivement, c'est un manuscrit, répliqua-t-il, un de mes brouillons et... savez-vous de quoi font partie ces pages ?

— Non.

— Je vais vous l'apprendre.

Il rit, mais d'un rire sinistre :

— Vous serez renseignée sur la situation merveilleuse que mon incontestable génie... oh oh... vous riez ! Moi aussi, c'est trop drôle... oh... oh...

— Je n'aime pas ce rire, Jacques !

— C'est nerveux... il fait une chaleur torride... ma gorge est sèche... Je continue mon histoire. Ces pages étaient mêlées à des brouillons que j'ai fait jeter sans les trier... la destinée les a mis sur votre route... la destinée ou le vent... et ces pages, comme vous avez pu vous en rendre compte sont le début et le milieu... oh oh... oui, le début et le milieu d'un article, d'un essai que j'ai composé moi-même, sur mon propre livre, mon dernier livre... vous voyez que c'est plutôt drôle, hein ? Il m'a été impossible d'obtenir un article, une note sur mon livre ! et pour qu'il ne passât pas tout à fait inaperçu

j'ai écrit cela... Ce chef-d'œuvre de critique [son ton gouailleur était mal assuré] paraîtra dans une revue qui doit bien avoir soixante-deux abonnés...

Suzanne interrompit, candidement :

— Les critiques ne sont-ils pas obligés de parler des volumes qu'on leur envoie...

— Non, il faut payer... et j'espère que je serai bientôt en situation de pouvoir payer...

Il s'apprêtait à conter à Suzanne ce qu'étaient et le journalisme et la critique.

« Mais, à quoi bon faire le maupiteux devant cette heureuse fiancée ! » Néanmoins, il décrivit à son amie comment il agirait... (il ne prononça pas, cependant, le nom de Maud...) plus tard...

— Quand vous serez riche...

— Quand je serai riche, affirma-t-il. Il indiqua comment s'acquérait la gloire. Il éteignit l'auréole qui entoure toujours le front de ceux que l'on nomme des écrivains. Ce travail lui procura un plaisir mauvais qu'il goûta pleinement, comme une vengeance...

— Et vous, Suzanne, où allez-vous ?

— Moi ?...

Elle hésita :

— Je rentre. Nous déjeunons chez les de Faye...

— Ah !... Il est près de midi...

— A ce soir, Jacques...

— A ce soir...

Il la rappela :

— Suzanne ?

— Quoi.

— Vous ne m'avez pas touché la main...

— Oh... pardon... Jacques.

Il eut envie de l'étrangler ou de la presser sur son cœur... il se contenta de lui serrer timidement les doigts. Puis, immobile, les bras inertes, la tête inclinée sur l'épaule il la regarda s'éloigner. Elle ne se retourna pas. Quand elle eût disparu il dit tout haut, comme s'il s'adressait à une force pleine de mansuétude et prête à le comprendre :

« Cette fois, je suis bien atteint ! »

Il porta la main à son cœur. Le manuscrit qu'il avait gardé se froissa. Il l'examina et des pleurs montèrent à ses yeux. Quand il lui fut impossible de lire, il déchira son article, le confia à la rivière qui descendait vers la mer.

« Elle déjeune chez les de Faye... Ils ne m'ont pas invité ! »

Cette simple remarque le fit s'attendrir sur lui-même. Il ne se souvint pas d'avoir jamais éprouvé un chagrin aussi profond, une peine aussi intense.

« Ils organisent entre eux leur fête de famille... je n'en fais pas partie... je croyais, cependant, avoir droit à une petite place ! Je croyais, je croyais... »

Des sanglots déchirants l'étouffèrent. Il répétait comme un enfant :

« Ils ne m'ont pas invité ! »

Il sentit, que l'atmosphère sur laquelle il avait tant compté, pour permettre à sa pauvre existence de s'épanouir et de n'être pas trop dure, ne s'établirait plus jamais. Tout était fini. Suzanne s'en était allée sans se retourner.

Il ne songea pas qu'elle pleurait elle aussi, peut-être, et que plus que lui, elle avait à cacher ses larmes...

Qu'adviendrait-il, lorsque la vérité serait dévoilée, lorsqu'on apprendrait que son mariage avec Maud n'était qu'un stratagème ! « C'est alors que Norbert me tiendra à l'écart. Des doutes, des soupçons empoisonneront sa vie ! Comment nous expliquer ? Qu'importe, je serai à Paris... Paris ! et ce n'est pas tout... j'ai demandé de l'argent à un inconnu... j'ai mendié !... »

Piètre situation pour un homme qui avait rêvé la gloire ! Jacques se laissa tomber sur un tronc de pin qui ressemblait, couché dans l'herbe, à une colonne de marbre rouge calciné.

La gloire !

Une rumeur où se mêlaient les ricanements de Gaffre et les plaintes de Genlis lui répondit :

« La gloire, vous avez dit la gloire ? A notre époque... oh, oh !... Conquérir la gloire, enfant sublime que vous êtes ! Mais, ne le savez-vous pas, la gloire se conduit en prostituée. Et pourquoi, je vous le demande, n'en serait-il pas ainsi ? Les grandes voix se sont tues, celles qui pourraient encore la séduire sont étouffées par

des boniments d'histrions. De petits messieurs vivent d'elle et la maquereautent à bon compte. Elle est une prostituée. Elle est au plus offrant. Elle a raison. Elle est bonne fille. Elle en a vu, elle en verra bien d'autres ! Il y a beau temps qu'elle ne rougit plus et qu'elle touche du bout de sa palme flétrie des têtes sans inspiration. Je l'ai vue, elle qui fut magnifique et sévère, errer dans les tavernes et les cénacles où se discutent les prix et les conditions auxquelles on peut l'avoir avantageusement. Elle regardait, d'un œil morne et veule, les gens à qui elle appartiendrait, le lendemain, pour quelques heures... Je l'ai vue dans les couloirs et les galeries des théâtres, assise aux premiers rangs de la claque... Je l'ai vue aussi, un palmarès dans une main, une couronne en papier doré dans l'autre ...comme une maîtresse de pension, distribuer des prix... — oh !... Genlis [c'est la voix de Gaffre qui s'élève], Genlis vous êtes une mauvaise langue... »

Jacques se leva. Au même moment, les harmonies de la fin du « *Crépuscule des Dieux* » emportèrent le silence. Jacques, pour mieux entendre, se dirigea vers la maison de Norbert dont il entrevoyait, au loin, la façade.

La Sarette était plus large. Sur les eaux plus hautes, flottaient les fragments du manuscrit qu'il avait déchiré.

La silhouette du jeune Siegfried s'ébaucha, créée par la musique.

Le martin-pêcheur tout en émeraude et en saphir effleura la rivière en criant. On eut dit qu'il chantait :

« Heïa Siegfried... »

Et Jacques, un instant inspiré, essaya de comprendre ce que murmuraient les grands arbres. Mais il n'avait pas tué le dragon détenteur des puissances du mal. Il n'avait pas goûté son sang. Il n'était pas sans peur, il n'était plus sans reproche. Il n'avait pas forgé son glaive.

« Heïa Siegfried... »

Il vit le héros qu'il aimait comme un frère et qui n'appartenait pas pour lui au domaine de l'art, mais à la vie... il le vit réellement entrer dans la caverne du gnôme, il le vit allumer le feu, limer le fer, le chauffer, le tremper, le marteler. Il fend l'enclume... il dort dans la forêt, elle le berce, il reste sans frayeur devant le mal... il franchit les flammes, il adore la Walkyrie... il la trompe malgré lui... il est frappé à mort entre les deux épaules ! Sur son bouclier recouvert de branches son corps est étendu. Le cortège funèbre se forme. La marche guerrière retentit...

C'est l'existence d'un ami que Jacques vient de revivre. Il n'admire pas une œuvre d'art... il pleure. Et voici que le cortège funèbre grossit.

Jacques regarde. Accompagnant le corps de Siegfried se suivent tous ceux qui ont connu la gloire, soldats, poètes... Ce fut un éblouisse-

ment où brillaient, enveloppés dans la lumineuse atmosphère de leurs actions, tous ceux qui n'avaient point failli, tous ceux dont les jours avaient été guidés par la force qui ouvre les portes de la vie sur un paysage d'or dans lequel il faut s'avancer, sans faiblesse, mais en vainqueur.

Il regarda défiler ce cortège de la gloire, silencieux comme le soleil.

Jacques fut visité par la vision de son œuvre. L'œuvre qu'il avait rêvée ! elle lui apparut, comme au temps de sa jeunesse, dans une apothéose d'images et de clartés.

Il lui sembla enfin que le cortège s'augmentait encore... il reconnut des figures... Mais non... Mourailles, Glorieux, Darne, Chateau-Payan, n'en seront jamais de cette théorie splendide, pas plus que lui... Leur place est dans la meute qui glapit de Montmartre aux Invalides, de la Madeleine à l'Étoile, rien de plus. C'est déjà bien beau de pouvoir aboyer...

La fantasmagorie s'effaça, mise en fuite, sembla-t-il, par un déchaînement de musique et dans l'âme de Jacques, les enthousiasmes, les croyances, la foi, se blottirent les uns contre les autres, comme des enfants épouvantés par un coup de tonnerre.

Et Jacques fut tenté de se précipiter chez Norbert, de tout lui avouer... Pensées mortes qui ne donnèrent aucun sursaut à son esprit.

Et les moindres actes de sa vie, ses moindres faiblesses se dressèrent devant lui comme des crimes. Il avait la certitude de s'être bien trempé dans la boue de son époque.

« Oh ! ma lettre à Aldramino ! »

Il allait lentement, pris de vertige. La chaleur était suffocante. Les rives de la Sarette devenaient de plus en plus touffues. Elles étaient bordées de flaques d'eau où se pressaient des nénuphars jaunes dont l'odeur fade et rendue plus écœurante encore par le soleil, se mêlait aux miasmes exhalés par les herbes pourries, les joncs, les iris et les mousses qui duvetaient la terre boursoufflée et molle comme une chair malsaine. Le parfum âpre des troènes s'éleva, alourdit l'atmosphère irrespirable et captivante. Des senteurs douces, insinuantes erraient par endroits. Des lianes, des ronces jetaient d'arbre en arbre leurs guirlandes naturelles où se balançaient des nids désertés. Les taillis étaient surchargés de fleurs presque vierges. L'eau des mares avait des tons de marbres curieux, de pierres, des verts profonds, des bleus métalliques, des rouges ardents : elle fermentait... Dans le silence, un bruit de cascade... il devait y avoir un barrage non loin.

Et Jacques était retenu par ces odeurs qui l'impressionnaient. Une sorte de défaillance agréable l'engoudissait.

Il pénétra dans un fourré où les végétations se nouaient, s'enlaçaient, s'enchevêtraient répan-

dant des relents lourds et, peu à peu, une odeur délétère et basse se fit sentir. On eut dit qu'elle remplissait les quelques courants d'air pur qui passaient dans le sous bois et que les émanations des plantes n'avaient pas encore dénaturés... et cette odeur de pourriture grandit, régna... Les berges étaient plus étroites. Un tronc d'arbre, de la vase et des paquets d'herbes formaient un barrage sur lequel des saules noueux se penchaient.

Et en cet endroit la rivière semblait vivre. Elle avait des soubressauts, des remous...

Un bruit sec... est-ce une pierre qu'on vient de lancer ?

Jacques s'approcha. Et il vit, dans la boue, une charogne. Le cadavre d'une chienne... une chienne de chasse aux longs poils noirs. La trace d'une roue de charrette coupait son épaule et son dos.

Une chienne... elle était grosse. De son ventre qui avait éclaté pendaient ses petits et des rats, d'énormes rats noirs, des bêtes de cauchemar rongeaient les chairs rouges.

Jacques les observa. Un d'eux sortit des entrailles, se mit à l'eau... d'autres plongèrent... d'autres se cachèrent entre les pierres mouillées, grises comme leurs poils... d'autres se lissaient le museau, leurs petites pattes immondes avaient de jolis gestes... d'autres étaient blottis sous les branches. Leurs moustaches frémissaient et découvraient leur bouche et des dents

blanches... leurs flancs battaient... puis, un à un, ils recouvrirent la charogne... ils couraient sur les cailloux ou nageaient en poussant de petits cris.

Et Jacques eut envie de voir de très près cette charogne, de... de respirer cette odeur... de toucher ces chairs... d'assister à ce dépéçage... une irrésistible envie ! Ce grouillement le fascinait. Il ne pouvait pas s'empêcher de respirer la puanteur que dégageait la charogne... Il regardait, hébété, sans pensées... toute la vie était dans cet amas de chairs déchiquetées. Rien n'existait plus que ce cadavre. Rien au monde, ne l'avait plus attiré que ce cadavre de chienne grosse qui avait été écrasée et jetée à la rivière ; cette chienne dont les petits qui seraient devenus de hardis chasseurs, étaient dévorés par des rats. Regarder cela de très près, de très près... mais l'eau était profonde...

Midi ! — Ce fut comme un point d'orgue dans le chant de la création. Pendant quelques secondes la nature en adoration resta immobile, prosternée devant le soleil. La campagne flamboyait autour de la clairière malsaine. Pas de brise, pas d'ombres, pas d'oiseaux, pas de nuages, mais partout, de l'azur et de l'or et le silence...

Il fut brisé par une détonation. Quand l'écho l'eut répercutée le monde se releva. Un vent frais aéra le sous bois, agita les branches. Le

cadavre de Jacques était allongé sous un saule. Un rayon illuminait ses cheveux. Le poids de sa tête en frappant contre la vase avait détruit le barrage. L'eau longtemps retenue coula plus fort. Elle lava sur ce beau corps le sang qui s'échappait de la blessure faite, en plein cœur, au défaut de l'armure, puis elle l'emporta vers la mer, tandis que Norbert de Faye achevait de jouer le « *Crépuscule des dieux* » et chantait, en attendant sa fiancée, la grande phrase du Walhal célébrant la domination de la nature dont la voix souveraine recouvre le tumulte que font les tragédies des hommes.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

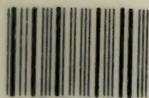
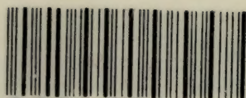
PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

TROISIÈME PARTIE

QUATRIÈME PARTIE

Imp. Rennaise. — L. Caillot et Fils


a39003

0034539816